BASILE

PAR

Michel Masson.

1

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1841.

BASILE.

Sceaux, impr. E. Dépée.

BASILE

PAR

Michel Masson.

1

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1841.

PREMIÈRE PARTIE.

BENEDETTA.

I

La Chevrière.

Un soir, à l'heure accoutumée du retour au logis, la jeune chevrière du vénérable prieur de Chamouny ayant rassemblé, non sans peine, son troupeau vagabond pour le ramener à l'étable, s'aperçut que l'une des indociles et aventureuses sujettes confiées à son bâton pastoral n'avait pas répondu au signal qui, d'ordinaire, les ralliait toutes autour d'elle.

Inquiète et désolée, l'enfant passa une heure entière à solliciter le retour de la fugitive au triple bruit de la voix, de la crecelle et du cornet sauvage. Soins inutiles, ce fut en vain qu'elle s'obstina à fatiguer de ses appels réitérés, les échos mystérieusement cachés dans les sombres magnificences du Montanvert. Alors, voyant bien qu'elle perdait et son temps et ses peines, la jeune chevrière, qui n'osait s'attarder davantage, chassa son troupeau devant elle et reprit, mais bien tristement ce soir-là, le chemin du prieuré.

Sans doute elles étaient pénibles les pensées de la petite gardeuse de chèvres, si pénibles que, durant la route qu'elle avait à parcourir, elle souhaita plus d'une fois de glisser dans l'un des profonds abîmes qui bordent la pente ardue et tortueuse où, de son pied montagnard, elle marchait cependant avec tant de vitesse et de liberté.

De nos jours où, la plupart, nous professons un superbe mépris pour le don de la vie, sans doute à cause du mauvais emploi que

nous en faisons, de nos jours, disais-je, le suicide qui ne répare rien aurait bientôt suivi la pensée de mort dans laquelle la lâcheté humaine est si prompte à se réfugier dès que le plus léger nuage vient à voiler la transparence de notre ciel; mais dans le temps d'ignorance et de barbarie dont nous voulons parler, on n'avait pas encore imaginé de reculer jusqu'à l'absurde les limites du libre arbitre, c'est pourquoi Benedetta, la chevrière, tout en se disant qu'il serait bon pour elle de mourir, ne songea pas qu'elle n'avait qu'à le vouloir pour en finir de primesaut avec la vie.

Il faut en convenir, la cause de ce grand désespoir était bien futile, en apparence du moins, il ne s'agissait, après tout, que d'une chèvre perdue, égarée seulement peut-être? Et puis, le prieur de Chamouny était bien le maître le plus doux que l'on pût trouver en ce temps où l'Église possédait des esclaves. La coupable n'avait rien à craindre du courroux de celui qui se montrait toujours plein d'indulgence pour ses serviteurs,

comme aussi il était toujours plein de charité pour les âmes à la fois ingénues et grossières qu'il guidait dans la voie laborieuse du salut, par le double pouvoir de l'exemple et de la parole.

Pourtant ce n'était pas sans raison que la petite montagnarde se sentait si tourmentée de la perte de sa chèvre. S'il ne se fut agi pour Benedetta que de rentrer à l'étable avec son troupeau incomplet, puis d'aller, le cœur contrit et les mains jointes confesser sa négligence au bon prieur, certes l'enfant n'aurait pas tremblé si fort chemin faisant : elle eut été bien certaine d'emporter avec le pardon de sa faute la bénédiction du vieillard. Malheureusement pour la gardeuse de chèvres c'était, au lieu d'un maître indulgent, une impitoyable marâtre qui l'attendait tous les soirs à son arrivée de la montagne, et Dieu sait comme elle lui demandait sévèrement compte de l'emploi de chacune de ses heures ! Attentive à remplir tous ses devoirs, Benedetta était rarement à l'abri d'une injuste colère ; que

ne devait-elle donc pas craindre aujourd'hui qu'elle n'avait pas même pour la protéger son innocence, cette faible sauve-garde du juste contre la haine des méchants.

A mesure que le versant occidental du Montanvert déclivait plus rapide sous ses pas, et que les feux plus rapprochés des chaumines éparses dans la vallée lui montraient le terme redouté de sa course, Benedetta croyait voir briller dans l'ombre les yeux menaçants de cette terrible belle-mère qui ne l'abordait jamais qu'avec des paroles de colère à la bouche et la lanière de cuir à la main ; déjà la petite chevrière croyait entendre aussi son vigilant et infatigable bourreau compter, une à une, les têtes de bétail qu'elle ramenait de la montagne, et l'épiderme lui frissonnait alors qu'elle songeait à l'immanquable châtiment que la perte d'une chèvre allait lui attirer.

Ainsi, on le sait maintenant, ce n'était pas une fausse et puérile terreur qui faisait passer

une sueur glacée sur les épaules nues de Benedetta.

Depuis bientôt dix ans que tout à fait orpheline, elle était livrée sans défense à la brutalité de sa belle-mère, l'enfant savait, par cruelle expérience, qu'il n'y avait pas pour elle de pardon à espérer, même lorsqu'il s'agissait de l'erreur la plus légère. Mais, bien que forcément résignée à son triste sort, l'habitude de souffrir ne l'avait pas rendue tellement insensible aux coups qu'elle ne criât du cœur pitié à Dieu, en pensant aux nouvelles meurtrissures qui menaçaient son pauvre corps, déjà si souvent flétri sous le fouet de la méchante femme.

— Comment faire, se disait-elle, pour ne pas être battue aujourd'hui? je l'ai été si rudement hier, et pourtant j'étais si peu coupable!

En se parlant ainsi, Benedetta marchait plus lentement, elle s'arrêtait même quelquefois; mais malgré sa lenteur, malgré ses temps d'arrêt, elle avançait toujours peu à peu vers sa demeure; bientôt même il ne lui resta plus qu'à

suivre le brusque détour d'un sentier pour se trouver à vingt pas de l'étable dont la tête de son troupeau touchait déjà la porte. Encore quelques secondes, et la petite chevrière allait se livrer d'elle-même à son supplice de tous les jours.

Elle se recueillit un moment, et puis levant les yeux au ciel comme pour y chercher une force, un appui, Benedetta dit en soupirant :

— Quand je m'attarderais deux heures encore, le mal n'en serait pas moins grand, et toujours il faudra que je rentre à la maison.

Ainsi l'enfant semblait avoir fini par se soumettre à tout événement ; mais à l'instant où elle se disposait à tourner le sentier qui faisait coude devant elle, une nouvelle hésitation la retint, et en même temps que l'incertitude de ce qu'elle devait faire arrêtait ses pas, elle sentait son effroi redoubler. Tout à coup un désir de révolte, le premier qu'elle eût éprouvé, s'éveilla dans son cœur ; puis enfin, celle qu'on voyait chaque jour se courber patiente sous le bras

qui la frappait, fut saisie d'une telle épouvante à l'idée de la réception dont elle était menacée, que, sans réfléchir davantage aux conséquences dangereuses d'un violent parti pris, elle jeta son bâton dans les broussailles, et s'enfuit vers la montagne de toute la vitesse que donne la peur.

Malgré la rapidité de sa course, Benedetta se croyait toujours trop près de la belle-mère qui l'effrayait si fort; aussi n'eût-elle pas consenti volontiers à s'arrêter en chemin. Cependant, à la fin ses forces diminuèrent, le souffle lui manqua, et la jeune montagnarde, brisée par la fatigue, les yeux voilés par la sueur qui ruisselait sur son front et plaquait sur ses tempes ses nattes de cheveux blonds, fut bientôt obligée de céder à l'épuisement.

Alors elle se laissa tomber sur la terre, où, durant quelques minutes, la *poverina* demeura pour ainsi dire privée de sentiment. Le repos ayant, un peu après, calmé son émotion, Benedetta reprit haleine, et les battements de son

cœur redevenus plus réguliers, lui rendirent la faculté de penser.

Toujours couchée le long du chemin où d'abord elle était tombée comme évanouie, la chevrière se souleva à demi, elle appuya ses deux coudes sur la terre, posa son menton dans ses mains, et dans l'attitude de sa contemplation maligne, les yeux tournés vers l'étable où, désormais, elle ne pouvait plus rentrer impunément, car déjà sa faute y était connue, l'enfant se surprit à sourire en mesurant du regard la distance qui la séparait de sa marâtre; elle souriait, l'ingénue, comme s'il ne se fût agi, dans cette fuite précipitée, que d'une raillerie de jeune fille désireuse de tourmenter un peu et de mettre à sa recherche de gentilles compagnes folles, et rieuses comme elle.

A part soi, Benedetta se faisait une fête du danger auquel elle venait d'échapper; et, dans sa naïve confiance, oublieuse de l'avenir, elle ne songeait pas que ce danger, impuissant contre elle maintenant, devait se renouveler le lende-

main, bien plus redoutable encore. C'était imprévoyance, c'était folie que de ne pas penser à cela; mais à quinze ans, Benedetta avait à peine cet âge, à quinze ans pense-t-on au lendemain? on a tant d'heures à vivre d'ici-là! et ces longues heures que Dieu leur donne, les jeunes imaginations les dépensent si bien en espérance, que chaque minute qui va suivre et compter bientôt dans le passé, semble renfermer d'inépuisables trésors.

Tout entière à la contemplation qui réjouissait ses yeux, Benedetta, bien abritée contre le courroux de sa belle-mère, se plaisait à lui dire de loin :

—Oui, cherche, cherche-moi bien, mauvaise. En ce moment elle voyait des lumières aller et venir autour de l'étable. — Crie de toutes tes forces, blasphème en me nommant, — continua la petite chevrière, croyant surprendre aussi, malgré la distance, un murmure de voix confuses parmi lesquelles elle s'imaginait reconnaître celle de son ennemie. — J'en suis

sûre, reprit-elle encore, c'est maintenant surtout que dans ta fureur impuissante tu me refuses le doux nom de Bénie qui m'a été donné au baptême. Oui, c'est Maladetta que tu appelles; va sois tranquille, tu peux l'appeler long-temps, Benedetta ne te répondra pas, et quoique tu fasses, ce soir elle ne sera pas battue.

Ainsi parlait la petite gardeuse de chèvres du prieuré de Chamouny, tandis qu'en effet, là-bas, dans la vallée, la belle-mère, plutôt furieuse qu'inquiète de la disparition de Benedetta, l'appelait à grands cris, et au bruit de ses clameurs et des terribles menaces qu'elle proférait contre la retardataire, elle rassemblait à la porte de son châlet la plupart des bonnes gens du voisinage.

Favorablement placée à son poste d'observation, l'enfant devinait bien ce qui se passait au loin, et c'était pour son pauvre cœur, tant de fois gonflé de larmes, comme une ample compensation à tout ce qu'elle avait souffert depuis

le jour où, las du veuvage, son père l'avait placée sous la domination d'une femme qui jalousait en elle le fruit bien-aimé du premier amour de son époux. Benedetta savourait délicieusement le plaisir de cette innocente vengeance, car elle supposait bien quel devait être le martyre de ce mauvais cœur de mère; alors que l'occasion étant si belle pour frapper, il lui fallait laisser inactif le fouet à nœuds serrés qui pendait à sa ceinture.

Long-temps Benedetta vit de là-haut, où elle se tenait curieuse, attentive, l'agitation régner dans le village; elle parvint sans peine à compendre, aux différentes directions que prirent trois torches de bois résineux qui flamboyaient comme des feux errants au milieu des ténèbres, que les voisins de sa belle-mère s'étaient divisés en trois troupes et qu'ils exploraient avec soin les environs, dans l'espoir de découvrir sa retraite. Un moment la fugitive fut singulièrement inquiète, car elle crut voir s'avancer dans le sentier même où elle s'était réfugiée, l'une des trou-

pes de montagnards envoyées à sa recherche. Cette crainte heureusement ne fut pas de longue durée : les chercheurs, après s'être quelque temps fatigués à gravir la montée, découragés sans doute de leurs efforts inutiles, s'arrêtèrent à mi-côte, puis ils redescendirent le chemin du village, et peu de temps après la petite chevrière, toujours aux aguets, vit des trois routes opposées les trois torches fumeuses revenir l'une vers l'autre; leurs flammes rougeâtres et tremblantes éclairèrent un instant le même point de la vallée, puis elles s'éteignirent enfin.

Jusqu'à ce moment Benedetta avait été beaucoup trop occupée de ce qui se passait à quelques mille pieds au-dessous d'elle, pour s'apercevoir que le froid de la nuit la gagnait; mais quand elle fut bien certaine qu'on avait renoncé au dessein de courir après elle, au moins pour ce soir, elle comprit au frisson incessant qui la parcourait, qu'un jupon grossier, son unique vêtement, ne lui suffirait pas pour préserver

ses jambes et ses bras nus des rafales du vent qui soufflait dans la montagne.

Complètement rassurée, elle se leva toute frémissante de froid, et elle se mit à courir de nouveau dans la direction de la montée, autant pour ranimer ses membres engourdis qu'afin de se choisir un meilleur gîte pour la nuit.

Allant ainsi toujours devant elle, Benedetta arriva à une sorte d'esplanade formée brusquement par un accident naturel du terrain. Cette place était abritée par un mur de rochers qui se dressait tout à coup comme pour défier l'audace du voyageur qui eût tenté de poursuivre plus loin sa course ascensionelle. Il y avait là une si grande abondance de feuilles tombées depuis quelques jours des mélèzes, des prunelliers et des érables du voisinage, qu'il semblait que la Providence eût pris soin de préparer là, tout exprès, un lit chaud et commode à celle qui n'avait plus pour toît que le ciel.

— Ma foi, dit gaîment Benedetta, voilà qui vaut bien la paille de mon étable; ici, du moins,

je pourrai m'endormir sans craindre que la voix qui me cause tant de frayeur ne vienne interrompre mon sommeil juste au milieu du plus beau de mes rêves.

Elle s'agenouilla un moment, et, dans sa prière, elle remercia Dieu de l'hospitalité qu'il lui accordait. Ce pieux devoir rempli, la jeune fille se glissa en tressaillant de plaisir, entre deux couches de feuilles assez épaisses pour la défendre également et contre les aspérités du sol, et contre l'impression glaciale de l'air.

Benedetta, en prenant possession de ce lit providentiel, croyait pouvoir se promettre une pleine nuit de bon sommeil. Jamais, depuis que le Seigneur lui avait ravi la tendre mère qui prenait un si grand soin de son coucher, jamais, avons-nous dit, la chevrière du prieuré de Chamouny ne s'était sentie si commodément arrangée pour bien dormir. Elle se disait en posant la tête sur son bras recourbé, l'oreiller accoutumé de la gentille enfant :

— En vérité, je suis trop bien ici, et j'ai

grand' peur que demain le soleil ne soit plus matinal que moi, lui qui, d'ordinaire, me trouve toujours levée la première.

Cependant cette crainte ne devait pas se réaliser. Après que Benedetta se fut tournée et retournée dix fois, avec une sorte de volupté, dans ce lit où elle se préparait à faire sa meilleure nuit, après qu'elle eut fermé les yeux et dit intérieurement bonsoir à ses chèvres, l'orpheline essaya, mais vainement, de s'endormir. Elle avait pourtant le sentiment intime de sa sécurité; la conscience parfaite du bien-être qu'elle ressentait dans ce lieu si favorable au repos, ne lui manquait pas, certes ; mais ce n'était point assez encore pour qu'il lui fût possible de se livrer au sommeil qu'elle sollicitait; car, malgré l'impérieux besoin qu'elle éprouvait de se remettre de ses fatigues et de ses émotions, une vague inquiétude continuait à la tenir éveillée.

Benedetta avait beau se répéter à chaque instant : « Oui, je suis heureuse ici; oui, mon lit est doux. » En dépit de ces paroles, l'insomnie

se prolongeait, et quoi qu'elle fît pour lutter contre une pensée tourmentante et pour en triompher, celle-ci revenait sans cesse plus forte que sa volonté, si bien que ses yeux se rouvraient toujours.

Le sort, décidément contraire à ses vœux, l'avait ainsi résolu : cette nuit-là Benedetta ne devait pas dormir.

II

La Lutte.

Le remords de sa fuite et la crainte du lendemain n'entraient pour rien dans son insomnie ; car elle ne sentait sa conscience nullement troublée par son audacieuse révolte, et quant aux besoins que devait amener avec lui le jour suivant, Benedetta n'avait garde d'en prendre souci. Et pourquoi s'en serait-elle inquiétée? elle savait, grâce au dernier sermon du prieur

de Chamouny, et, mieux encore, par expérience, que la terre est une bonne mère nourrice, également généreuse envers chacun de ses enfants, et que la main du Seigneur, qui sème de feuilles sèches la place nue où l'orphelin invoque le repos, laisse aussi tomber quelques fruits mûrs parmi ces feuilles, pour que l'abandonné des hommes apaise sa faim, étanche sa soif.

Cependant, bien que délicieusement couchée dans son excellent lit, la chevrière en était réduite, ainsi que nous l'avons dit plus loin, à solliciter en vain les doux rêves d'enfant qui ne manquaient jamais de la visiter chaque nuit sur la paille de son étable.

Disons maintenant d'où venait l'inquiétude secrète qui lui rendait le sommeil impossible.

Qui de nous, quand il n'était encore qu'un tout petit enfant au berceau, n'a senti une main prévoyante se glisser la nuit sous son oreiller, afin d'en corriger l'affaissement, de rassembler en couche plus épaisse le duvet dont il est plein, et de faire ainsi, durant le repos, un point d'ap-

pui à la fois plus solide et plus moëlleux, à la jeune tête qui s'est penchée pour dormir. Cette main protectrice on l'a reconnue : c'est celle d'une mère ! La main d'une mère, elle seule, est habile à effacer les plis du drap qui pourraient blesser son enfant, elle seule sait bien comment il faut border le lit, étendre la couverture pour garantir du froid le petit qui sommeille ; aussi est-il vrai de dire que les enfants ne dorment vraiment bien que dans le lit dont leur mère elle-même à pris soin.

Eh bien ! cette vigilance maternelle qui préside à notre repos pendant nos jeunes années, cette sollicitude persistante que nos caprices et que nos exigences même ne sauraient décourager, Benedetta les exerçait avec amour en faveur du troupeau confié à ses soins. Comme une bonne mère qui ne peut songer à elle que lorsque sa jeune famille a reçu ses soins accoutumés et à qui tout semble manquer tant qu'elle n'a pas pu les lui prodiguer, la petite chevrière, du haut de sa retraite, se tourmentait du souper

et de la litière de ses chèvres. C'était la première fois qu'il lui fallait s'abandonner au sommeil sans les avoir vues brouter toutes et tour à tour dans sa main ; pour la première fois aussi, ce soir là, elle n'avait pas remué leur paille, elle n'avait pas non plus donné à chacune d'elles une part de son gâteau de blé noir, et reçu, en échange, les turbulentes caresses de ses chères compagnes du jour et de la nuit.

Que de causes de tourment, et par conséquent d'insomnie !

A force d'y rêver, Benedetta alla jusqu'à se dire que son absence devait faire si grande faute à son troupeau qu'il y aurait inhumanité de sa part à le délaisser plus long-temps ; alors il lui devint impossible de tenir en place, et pour obéir au devoir impérieux qui la rappelait à l'étable, elle quitta courageusement son lit de feuilles.

Sans doute, elle avait besoin d'être pressée par un intérêt bien puissant pour se décider à sortir de l'asile protecteur qui la défendait si

bien contre les effets, faciles à prévoir, du courroux de sa belle-mère. L'heure avancée de la soirée la rassura cependant un peu, aussi descendit-elle, sans trop d'effroi, le sentier qui conduisait de la montagne au village. Elle savait qu'à pareille heure tout dormait ordinairement dans les châlets de la vallée. En effet, le silence et le repos semblaient régner partout.

Benedetta qui avait commencé à marcher d'un pas assez timide, s'enhardit à mesure qu'elle avançait, et à la fin elle se sentait si pressée d'arriver, que d'un saut elle allait franchir la distance qui la séparait du terme de sa course, lorsqu'une fois encore la frayeur l'arrêta subitement.

Elle avait vu poindre une faible lumière à travers les planches mal jointes de l'unique ouverture par laquelle le jour, ainsi que les visiteurs, pénétraient dans la maison où elle avait reçu la vie et vu mourir son père.

Elle supposa que si la méchante femme n'é-

tait point encore couchée, c'est qu'elle s'était fait une joie d'attendre le retour de la coupable; afin de ne pas remettre au lendemain le châtiment qu'elle réservait à sa faute. L'enfant ne se trompait pas, oui, sa marâtre veillait, guettant de l'œil et de l'oreille l'instant où elle pourrait enfin laisser éclater toutes les foudres de sa colère, et armer du fouet sa main aussi rétive à se baisser pour pardonner qu'elle était prompte à se lever pour punir.

Justement alarmée de ce qu'elle voyait, Benedetta se demanda un moment si la prudence ne lui faisait pas une loi de retourner promptement d'où elle était venue; mais le tendre intérêt qui l'avait ramenée près de son troupeau, lui conseilla d'attendre que, de lassitude, sa belle-mère se fût endormie.

Elle prit donc sa peine en patience. Malgré la fraîcheur de la nuit, elle se tint à quelques pas de sa maison, immobile, épiant le moment où la lumière viendrait à s'éteindre, ce qui ne devait arriver que bien long-temps après que Benedetta

eût commencé son inquiétante faction. Enfin l'obscurité régna aussi bien chez sa belle-mère que chez les paysans du voisinage ; mais il eut été dangereux de se trop hâter ; aussi la petite chevrière demeura-t-elle près d'une heure encore, avant de se hasarder à pénétrer furtivement dans ce logis d'où la terreur l'avait proscrite.

Quand elle put croire qu'elle avait suffisamment attendu, Benedetta prenant, comme on dit, son courage à deux mains, recommanda son âme à Dieu et se décida à ne plus reculer dans sa périlleuse entreprise.

On peut supposer avec quelles précautions elle souleva la porte pour l'empêcher de crier en tournant sur ses gonds, et comme elle la referma avec soin derrière elle, de peur que le vent ne la fît battre contre le mur extérieur.

Benedetta est entrée. C'est beaucoup déjà sans doute ? non, ce n'est rien encore! elle n'a fait que poser le pied dans une route semée, pour elle, d'obstacles, et où elle doit, à chaque pas, rencontrer un nouvel écueil. Pour parvenir jusqu'à cette

étable, dont le chemin lui est bien connu, il faut qu'elle traverse, dans toute son étendue, la salle basse où dort sa belle-mère. Là, est le bahut; ici, la huche, plus loin, le coffre qui sert de lit; à droite et à gauche, les escabeaux. Benedetta sait bien quelle est la place assignée à chaque chose dans le ménage de la marâtre; mais il fait nuit, mais elle a peur, et la nuit ainsi que la peur sont deux guides dangereux, quand le chemin est étroit et que le moindre heurt va rendre lepéril imminent. Assurant son pas, étendant les mains devant elle et priant tout bas son ange gardien de la conduire, l'enfant se dirige à tâtons dans cette route familière, mais qui est devenue pour elle une sorte de dédale, tant son imagination, troublée par la crainte, déplace à chaque instant la ligne droite qu'elle doit suivre. Elle a cependant évité le choc des meubles, enfin elle va dépasser le lit de sa belle-mère et bientôt elle pourra se croire hors de danger; mais avant de franchir cette limite, au-delà de laquelle il lui sera permis de respirer librement, Benedetta ose

s'arrêter. Tout à la fois audacieuse et tremblante, elle se penche vers le lit pour interroger le sommeil de celle qui ne doit ouvrir les yeux que pour la faire repentir cruellement de sa témérité. — Non, elle ne doit pas se réveiller de sitôt, j'en suis sûre! dit Benedetta, et, tranquillisée sur l'avenir, elle se glisse rapidement dans l'étable.

La voici donc où elle voulait être, mais ici comme dans le passage périlleux qu'elle vient si heureusement de franchir, les ténèbres l'environnent. Cependant Benedetta ne peut pas être longtemps embarrassée pour se procurer de la lumière; deux morceaux de bois sec, qu'elle a été chercher dans l'arrière-cour et qu'elle frotte vivement l'un contre l'autre, s'échauffent et s'allument. A la faveur de ce flambeau que l'intelligente fille vient d'improviser, elle peut enfin rendre visite aux objets de ses soins accoutumés, s'assurer qu'il ne leur manque rien, savoir si chacune de ses chèvres est bien à sa place. Elle va promener sur elles le regard tutélaire du bon

pasteur et les caresser des yeux à défaut de la main, de peur de troubler leur repos.

C'était là seulement ce que voulait faire Benedetta et le moment était bien choisi, car ses chèvres dormaient toutes quand elle entra dans l'étable ; mais leur sommeil devait être bientôt interrompu. Au seul bruit de la respiration de la chevrière, il y eut rumeur parmi le troupeau, frissonnement de joie voulons-nous dire. Les têtes encornées se relevèrent en même temps ; les yeux, tout à l'heure fermés, s'illuminèrent subitement d'un rayon de plaisir, comme pour fêter le retour de leur souveraine et, d'un bond, toutes les dormeuses, également bien réveillées, quittèrent ensemble leur litière ; puis elles vinrent s'agiter autour de Benedetta et, se pressant de toute part auprès d'elle, c'était à qui parviendrait la première à lécher la main qui leur tenait toujours en réserve quelques grains de sel mêlés aux miettes du souper.

La chevrière, s'abandonnant aux caresses de son troupeau et ne voulant pas les laisser sans

récompense, allait y répondre par le don de quelques croûtes de pain dur que, prévoyante, elle avait cachées le matin dans un coin de l'étable; mais tout ce que nous venons de raconter du joyeux accueil que Benedetta avait reçu, ne s'était point passé aussi discrètement qu'il l'aurait fallu pour que l'enfant pût demeurer à l'abri d'une surprise. Au moment où, après avoir écarté de la main ses heureuses chèvres, afin d'aller chercher le pain qu'elle leur avait destiné pour le soir, Benedetta revenait vers celles-ci, sa belle-mère, que le bruit avait aussi réveillée, se montra comme une apparition menaçante au seuil de la porte.

L'enfant tenait encore à la main le morceau de bois enflammé qui lui servait de flambeau. Tremblante à l'aspect de son bourreau, que dans sa joie naïve elle avait oublié, Benedetta sentit ses genoux fléchir sous elle, et sa voix s'éteindre avant que le cri d'effroi, parti de son cœur, put arriver jusqu'à ses lèvres. Surprise ainsi, se voyant sans appui, et se sachant condamnée, elle

jeta alors un coup-d'œil si désolé vers la méchante femme que, si celle-là avait eu un peu de charité chrétienne dans l'âme, il lui aurait été impossible de ne pas laisser tomber le mot qui rassure, le regard qui pardonne, sur cette pauvre jeune fille à qui la force manquait pour demander grâce. Mais la charité chrétienne ne saurait avoir accès là où le démon de la haine a pénétré; aussi la belle-mère de Benedetta, fidèle à sa mauvaise nature, demeura-t-elle sans pitié devant la coupable à genoux.

— Prie, malheureuse enfant! lui dit-elle, demande bien vite à Dieu qu'il reçoive ton âme; car, cette fois, je te le dis, tu mourras de ma main!

Et l'effet allait suivre la menace; mais, à ces mots, celle qui était tombée sans forces et comme résignée à recevoir le coup mortel, se releva brusquement; l'effrayante perspective d'une fin si malheureuse et si prochaine, en révoltant son cœur, venait d'éveiller en elle une énergie inconnue; à l'arrêt de mort, elle répondit pour la pre-

mière fois par des paroles de défi ; l'irritée voulut fondre sur elle ; mais Benedetta, maintenant sur la défensive, arrêta, d'une main hardie et vigoureuse, le bras prêt à la frapper.

— Oh ! non, non, dit-elle d'une voix qui ne tremblait plus ; non, vous ne me tuerez pas ! Non, je ne veux pas même être battue ! j'en ai bien assez enduré ; je suis lasse de souffrir.

Alors, entre elles deux, une lutte terrible s'engagea. Benedetta, reculant pas à pas, opposait sa torche enflammée comme une lance en arrêt et habilement dirigée contre la marâtre qui la harcelait avec rage. La chevrière arriva ainsi jusqu'à la porte de l'étable. N'osant point encore attaquer, mais se défendant toujours ; elle n'avait qu'un but : gagner la rue du village et se soustraire de nouveau, par la fuite, à la vengeance de son ennemie. Mais pour toucher à ce but, que de chemin encore il lui restait à faire ! Sa belle-mère allait l'atteindre ; un seul moment d'irrésolution ou de faiblesse et la chevrière était perdue. Elle mesura le danger, elle devina qu'une

inspiration due au désespoir pouvait seule la sauver ; l'enfant, luttant toujours et d'audace et d'adresse, implora cette inspiration : elle vint. Il fallait, ou l'adopter aveuglément, ou se rendre sans condition à celle qui n'avait plus besoin d'en appeler à sa haine passée pour justifier même un crime ; Benedetta accueillit l'idée qui s'était fait jour dans son esprit au milieu de toutes les terreurs auxquelles il était en proie, et, alors, sans songer aux suites fatales que son action pouvait avoir, comme elle se trouvait en ce moment auprès d'un amas de paille, elle fit tournoyer son flambeau, semant partout des étincelles; puis, ramassant tout son courage et toutes ses forces, elle lança, bientôt après, sa torche au milieu de cette paille qui déjà avait pris feu.

La belle-mère s'arrêta terrifiée, Benedetta était dehors enfin. — Adieu ! adieu ! cria l'enfant. — Et, ainsi que la première fois, elle s'enfuit sans regarder derrière elle.

III

Le Sinistre.

Inutile serait de dire si la course de Benedetta fut rapide. La route montueuse qu'elle suivait semblait fuir sous ses pas. C'était l'agilité du chamois pour qui tout est chemin quand il veut échapper au chasseur qui le poursuit. Broussailles, ravines, torrents, rocs amoncelés, espaces vides devant elle, rien ne l'arrêtait. Elle allait ainsi, intrépide, ne tenant compte ni des obsta-

cles, ni des dangers, et comme soutenue par une force miraculeuse.

Un moment elle crut que cette force qui ne semblait point être en elle, ne lui suffirait plus pour la sauver; car elle entendit, et très distinctement, un bruit de pas qui suivaient les siens. L'enfant activa de plus en plus sa course; mais plus elle allait vite, plus le bruit semblait se rapprocher; elle perdait haleine, mais on haletait aussi à la poursuivre de la sorte, et cette respiration courte et précipitée n'avait rien d'humain. Benedetta sentit qu'on touchait le bas de son jupon, comme pour l'arrêter dans sa fuite; alors, sans savoir ni où elle était, ni où elle allait, elle s'élança à l'aventure comme l'oiseau qui se précipite en étendant les ailes. Horreur! on s'élança également à sa suite, et puis, au même instant, la chute d'un corps qui roula sourdement dans l'abîme, lui révéla qu'elle venait de franchir un précipice.

Benedetta ne s'arrêta que le temps nécessaire pour frémir du danger auquel elle venait d'échap-

per ; et, sans respirer davantage, elle courut de nouveau toujours droit devant elle, jusqu'à ce qu'enfin elle eut atteint le gîte que, deux heures auparavant; l'imprudente avait quitté pour aller en secret visiter son troupeau.

Alors, seulement, la petite chevrière osa se retourner.

Au spectacle qui frappa ses yeux ; au bruit lointain qui venait retentir à son oreille, elle dut se croire d'abord sous la puissance d'un rêve étrange et terrible. Il faisait nuit, nuit complète autour d'elle; mais, là-bas, une lumière mourante et rougeâtre, comme les dernières lueurs que le soleil couchant nous envoie, dessinait en grandes ombres sur les prairies onduleuses de la vallée et les châlets, et les bouquets d'arbres, et l'église du village avec sa croix gigantesque qui semblait tourner sur elle-même, étendre, fermer et agiter ses bras puissants, selon que la lumière devenait plus sombre ou plus vive, selon que le vent soufflait du sud ou du septentrion.

Hâtons-nous de le dire, car on l'a deviné déjà :

Cette lumière c'était celle de l'incendie que Benedetta avait allumé en fuyant; ce bruit, c'était celui de la cloche de fer du prieuré qui, lancée à grandes volées, appelait au secours des incendiés les habitants des rares chaumières éparses, çà et là, dans les environs.

Benedetta ne comprit pas tout d'abord la cause de cette clarté extraordinaire et des appels incessants et pressés de la cloche; mais à la vue d'une épaisse colonne de fumée qui, marquant le théâtre du sinistre, s'élevait en noirs tourbillons chargés de flammèches que le vent emportait au loin; elle se rappela la lutte audacieuse et désespérée qu'elle n'avait pas craint de soutenir contre sa belle-mère, et le parti violent qu'elle avait pris enfin pour se soustraire à la fureur de celle-ci. Aussitôt il lui fut facile de supposer comment le feu s'était communiqué de la paille à l'étable. Son imagination, assez effrayée déjà, ne chercha pas à suivre plus loin les tristes résultats de son imprudence. L'étable en feu, n'était-ce pas le plus grand des malheurs

qu'elle put concevoir? Elle s'arrêta épouvantée devant la pensée du péril qui menaçait tout ce qu'elle aimait au monde, et la pauvre enfant s'écria en se précipitant à genoux, en se tordant les mains :

— Le feu ! le feu chez nous ! oh ! mon Dieu, et mes chèvres, mes belles petites chèvres, qui donc les sauvera !

Nous l'avons dit, Benedetta ne prévoyait pas de malheur plus grand que la perte de son cher troupeau. Cependant, l'incendie une fois allumé ne devait pas s'arrêter à la maison de la marâtre, cette première habitation consumée, le mistral qui soufflait avec violence étendit les ravages du feu jusqu'aux chaumières des environs; en quelques instants, tout ce qui avoisinait l'étable fut enveloppé par les flammes; les efforts humains n'étaient plus suffisants pour arrêter leurs rapides et terribles progrès; bientôt, s'étendant toujours et puisant partout une force nouvelle, elles menacèrent de tout dévorer, à moins que la puissance divine ne vînt leur

dire, comme autrefois aux flots envahissants de la mer : — Vous n'irez pas plus loin.

Or, les malheureux incendiés, voyant bien qu'ils dépensaient leurs forces en peines inutiles, et qu'ils ne pouvaient être pour eux-mêmes d'aucun secours dans une si grande calamité, songèrent à avoir recours à la protectrice céleste, dont ils avaient déjà, plus d'une fois, éprouvé la puissante influence.

Le seul espoir de salut pour les habitants du village aux jours du danger et du découragement, c'était une sainte image de bois, précieusement conservée dans le sanctuaire d'une petite chapelle, située non loin du lieu où l'incendie sévissait avec le plus de fureur. A peine une voix dans la foule eut-elle nommé le saint objet de vénération et de confiance pour tous ces cœurs simples et croyants, qu'aussitôt les travailleurs abandonnèrent les bâtiments à demi réduits en cendres et que chacun se précipita vers la chapelle dédiée à la patronne de la contrée.

Hélas! là aussi, l'incendie régnait en maître.

Furieux et sacrilége, il s'était attaqué au toit béni, il avait pénétré dans l'intérieur du temple rustique, se ruant, s'étendant, se repliant sur tout ce qui pouvait l'alimenter, si bien que l'autel, ses ornements grossiers, témoignages de la piété des habitants du pays, et la sainte elle-même, réunis, confondus dans le même brâsier, ne présentèrent que l'image d'une fournaise ardente aux regards épouvantés des paysans accourus de tous les points de la vallée.

Au sentiment de stupeur qui, d'abord, les avait arrêtés, muets et immobiles, devant ce terrifiant spectacle, succédèrent les cris et l'agitation d'un violent désespoir. L'incendie du village tout entier même, eut semblé un malheur réparable à ces bonne gens, accoutumés à supporter, sans se plaindre, les plus cruelles épreuves de la misère; mais leur chapelle en feu, mais leur vieille relique à jamais perdue, c'était une calamité publique dont le souvenir ne pourrait plus s'effacer ; car, eussent-ils voulu pouvoir l'oublier, ils devaient avoir à en souffrir éter-

nellemant, eux et les derniers enfants de leur race ; du moins le supposaient-ils ainsi. La sainte pouvait seule détourner d'eux le courroux céleste ; Dieu n'avait pas permis qu'elle fut préservée, donc le Seigneur les abandonnait, donc ils étaient, et pour toujours, condamnés. Voilà ce qu'ils se disaient dans leur foi ingénue, alors qu'ils se voyaient déshérités de l'avenir, alors qu'il leur semblait que le doigt du Tout-Puissant venait d'écrire sur leur front un anathème irrévocable.

C'était, de toute part, des gémissements, des sanglots, des blasphèmes ; et le feu continuait à tout envahir, et personne ne cherchait plus à lui disputer sa proie.

Au milieu du désordre général, une voix dans la foule osa proférer ce vœu impie : — Mort à l'incendiaire ! mort au démon ! Aussitôt chacun répéta, comme dans le transport d'un fiévreux délire : — Mort à l'incendiaire ! mort au démon !

Avons-nous besoin de dire de quel cœur par-

tait ce cri de vengeance qui appelait toute une population de furieux au meurtre d'une pauvre jeune fille, coupable il est vrai, mais que la terreur seule, et une terreur bien légitime, avait forcée, pour préserver ses jours, de se réfugier dans le parti violent du désespoir ?

On l'a reconnue : c'était elle, la belle-mère de Benedetta, qui criait ainsi : — Mort à l'incendiaire !

Une inspiration subite du démon lui avait mis ces paroles homicides à la bouche et elle les répétait avec un faux enthousiasme religieux, afin de recruter en masse des complices de sa haine. Le besoin de se venger de l'audacieuse enfant lui faisait presque envisager comme une bénédiction du ciel l'immense désastre dont elle avait à souffrir comme les autres ; elle pouvait enfin, grâce à ce malheur commun, faire partager à tous ceux qui le subissaient l'invincible aversion que lui inspirait la fille de son mari. La marâtre les animait de sa colère contre Benedetta, et ceux qui jusque-là avaient tant de fois con-

damné la brutalité de ses traitements envers l'orpheline, se voyaient forcés de convenir que la mauvaise avait deviné juste, lorsque repoussant leurs reproches elle leur disait :

« Non l'enfant que je châtie ce n'est point la fille de mon mari, c'est le Maudit en personne qui a pris une forme humaine pour lasser ma patience, pour me faire perdre mon salut et nous conduire tous au mal.

Maintenant pour ces âmes simples et crédules le doute n'était plus possible. Ils savaient et la lutte terrible du soir dans l'étable, et la torche allumée jetée sur le monceau de paille; Benedetta ne pouvait être que le démon lui-même, autrement eut-elle songé à se défendre? autrement l'incendie qu'elle avait provoqué aurait-il triomphé de tous les efforts et ne se serait-il pas arrêté devant la chapelle qui renfermait de si saintes reliques? Et puis, comment les montagnards auraient-ils reculé devant l'idée que cette enfant portait sur elle le signe des réprouvés, quand ils voyaient leur vieux pasteur agenouillé

devant les ruines de la chapelle, quand ils l'entendaient, lui aussi, invoquer le courroux céleste contre la main criminelle qui avait détruit la vénérable image de la protectrice du pays.

— Délivrez-nous du démon, murmurait-il en courbant son front dans la cendre encore brûlante. Et les assistants, prosternés comme lui, s'humiliant comme lui, répétaient la même prière.

— Que Dieu me soit en aide! dit alors un jeune garçon couvert de la robe de novice et qui se leva du milieu de la foule comme inspiré par une illumination d'en haut. Oui, continua-t-il, que Dieu me soit en aide et que tous les saints du paradis me protègent; car dussé-je être seul à l'affronter, ce démon, je veux cette nuit-même le rencontrer, le défier, le combattre et le vaincre!

Celui qui parlait de la sorte ne pouvait pas être accusé de faire légèrement vœu de courage. Tout à l'heure, au plus fort de l'incendie, quand chacun s'arrêtait découragé devant la chapelle

en flammes, un seul avait osé pénétrer par trois fois dans le sanctuaire pour disputer au feu la relique sacrée, et l'intrépide qui dévouait ainsi sa vie aux objets de son adoration, c'était ce même jeune homme qui s'offrait maintenant à combattre face à face le démon incendiaire. Il s'informa du chemin qu'il avait pris en quittant l'étable, et, guidé par les renseignements que la belle-mère de Benedetta s'empressa de lui donner, le jeune enthousiaste s'élança vers la montagne.

La foule se précipita sur ses pas en criant : « Gloire à Basile ! suivons Basile ! »

IV

Le Doute.

Et pendant qu'on s'agitait ainsi dans la vallée, Benedetta, qui n'en était plus maintenant à soupçonner seulement le mal qu'elle avait fait, mais qui en appréciait toute l'étendue, détestait sa faute, elle s'effrayait d'elle-même et s'accusait de son mouvement instantané de révolte, comme s'il se fût agi d'un crime long-temps médité.

Repentante, à deux genoux sur son lit de feuilles, les mains et les yeux levés vers le ciel, la pauvre coupable demandait au Seigneur et d'arrêter les progrès de l'incendie, et de lui pardonner, alors que se sentant et si jeune et si menacée, elle n'avait pas pu se résigner à mourir.

Sa fervente prière n'était point encore achevée, lorsqu'un murmure de voix qui grondait comme un orage, monta jusqu'à la petite chevrière, et, bientôt après, l'apparition soudaine de nouvelles lueurs, non moins effrayantes que les premières et beaucoup plus rapprochées d'elle, rendirent Benedetta à toutes ses terreurs passées.

— Mon Dieu! mon Dieu! balbutia-t-elle en frémissant, votre justice le veut; c'est par mon crime que je dois être punie; j'aurais beau vouloir m'éloigner encore, il n'y a pas de refuge contre votre colère; le feu! le feu me gagne! je suis perdue!

Et les voix grondant plus haut, et les lueurs

brillant plus vives, montaient toujours vers la jeune fille épouvantée.

A la faveur de cette clarté venue d'en bas, Benedetta interrogea des yeux l'endroit où elle s'était réfugiée; car, bien qu'elle en eût dit, elle espérait encore pouvoir échapper à l'incendie qui la poursuivait. Mais partout les rochers à pic se dressaient devant elle comme des murs infranchissables; aucun sentier praticable ne pouvait la conduire plus loin; elle n'avait enfin d'autre chemin à prendre que celui qui l'eût menée tout droit au-devant des furieux qui la cherchaient. Autant valait-il les attendre, puisque aussi bien l'orpheline, auteur d'un si grand désastre, quoiqu'elle n'eût agi que dans un cas de légitime défense, ne pouvait guère espérer de se rendre pitoyables les malheureux dont elle venait de causer la ruine.

Attendre! disons-nous, mais ce sont les tortures, c'est la mort, l'horrible mort par le fer et par le feu qu'elle attendait ainsi. Benedetta le savait bien, son imagination ne lui dissimulait

rien du supplice dont elle était menacée, et cependant elle attendit.

Elle demeura à genoux, le front courbé vers la terre, multipliant les signes de croix et répétant tout bas avec une sorte de délire :

— Jésus, Sauveur du monde, ne m'abandonnez pas ! Sainte Vierge Marie, mère du Sauveur, veillez sur moi ! priez pour moi !

Cependant Basile, une torche de bois résineux à la main, devançait toujours les incendiés du village, et, de loin, les guidant de la voix à travers mille détours, il était enfin parvenu jusqu'à ce plateau de la montagne où Benedetta, dans son attitude suppliante, n'espérait plus la vie que d'un miracle ; encore n'osait-elle croire, tant elle se sentait coupable maintenant, que le Seigneur consentirait à faire un miracle pour la sauver.

Le disciple, à peu près inconnu du prieur de Chamouny, cet enfant que le vénérable prêtre élève depuis seize ans dans le mystère de sa demeure ; celui dont chacun sait le nom, mais

dont on ignore l'origine et qu'on n'a jamais vu hors de l'église ou de la maison de son père d'adoption que dans les jours de cérémonie religieuse, portant la bannière et dérobant ses traits sous les plis d'un ample capuchon ; Basile qui ne s'est montré pour la première fois à visage découvert qu'au milieu de l'incendie, alors qu'il tentait d'arracher aux flammes l'image de la patrone du pays, Basile, avons-nous dit, est enfin, et comme il l'a voulu, seul à seul avec le démon que dans l'enthousiasme de son fanatisme religieux il s'est promis de terrasser.

Un cri de joie, d'orgueil et de triomphe est parti de son cœur, car à la lueur vacillante de son flambeau, il vient d'apercevoir dans l'anfractuosité du rocher une masse vivante qui tremble, agitée qu'elle est par la fièvre de la peur.

Déjà vainqueur, en espérance, de l'esprit du mal, Basile lance vers le ciel un regard qui appelle sur lui toute la force d'en haut, et alors se sentant assez bien armé pour ce combat pé-

rilleux, il va se précipiter sur son ennemi; un pas encore, et Benedetta est perdue. Mais les prières de l'enfant ont été recueillies par son bon ange; celui-ci les a portées jusqu'aux pieds du Tout-Puissant, et la grâce divine a jeté le trouble et l'irrésolution dans le cœur qu'un faux zèle poussait à l'homicide.

Le novice s'est arrêté à deux pas de Benedetta; ce qu'il voit confond son esprit, bouleverse ses idées et retient tout à coup l'élan de sa pieuse colère. Comment pourra-t-il accorder ce qu'on lui a enseigné touchant l'ennemi de la foi, avec le spectacle qu'il a sous les yeux?

Il sait que le démon de l'orgueil ne s'humilie pas, et Benedetta est à genoux; on lui a dit que l'esprit immonde oppose toujours un regard menaçant à ceux qui veulent résolument le combattre, et Benedetta, bien loin de menacer celui qui vient lui proposer le terrible défi, Benedetta a caché son front et ses yeux dans une de ses mains; sa tête s'est inclinée vers la terre, l'enfant ne brave point, elle supplie. On a dit en-

core à Basile que l'ennemi de Dieu et des hommes n'avait à la bouche que des paroles de blasphème, et qu'il fuyait épouvanté devant le signe précieux de la Rédemption ; au lieu de blasphémer, Benedetta invoque avec une craintive ferveur les noms sacrés de Jésus et de Marie. Au lieu de reculer devant la croix que Basile porte suspendue à son cou, la petite chevrière se signe pieusement elle-même et appelle à son aide la protection de tous les saints du Paradis.

Étonné, incertain, doutant de ce qu'il voit, ne sachant plus à quoi se résoudre, l'élève du prieur de Chamouny se penche vers Benedetta, et d'une voix que l'irrésolution rend presque tremblante, il demande tout bas à la jeune fille :

— Serait-il vrai ! tu n'es pas le démon ?

— Moi ? répond-elle, mais sans oser lever les yeux sur celui qui l'interroge ; moi le démon ? oh! non, non, ne le croyez pas ; je ne suis, hélas ! qu'une pauvre fille, faible, condamnée et coupable ; oui, coupable ! parce que je n'ai pas voulu me laisser tuer par la cruelle belle-mère qui

voudrait ne plus me savoir de ce monde.

— Cependant... reprend Basile que le doute poursuit toujours, si tu n'étais pas celui que ma bouche ne nomme qu'avec horreur, tu n'aurais pas osé commettre un si grand sacrilège.

— Un sacrilège! dites-vous! mais ils ont menti ceux qui disent cela, je n'ai cherché qu'à me défendre. Mon Dieu! s'écria-t-elle, vous qui savez si bien toute la vérité, faites-la donc pénétrer dans le cœur des autres; car l'erreur pour eux c'est la mort pour moi.

— Oui, la mort, répète Basile; tout à l'heure c'est de ma main que tu devais la recevoir; je doute maintenant, je ne puis plus frapper. Mais devant ceux qui te poursuivent, toute excuse te sera inutile, nulle prière ne pourra retenir leurs bras, innocente ou coupable, il faudra que tu périsses. Seigneur! Seigneur! continua le jeune novice, éclairez mon âme, car je ne sais plus en ce moment si vous ne m'abandonnez pas à la séduction du maudit et si la pitié que je ressens

n'est pas un piège qu'il tend à ma faiblesse pour me perdre avec lui.

— Ne doutez plus, interrompit vivement Benedetta, s'attachant d'une main convulsive à la robe de Basile, c'est pour me sauver, oui, pour me sauver, entendez-vous, que Dieu vous a envoyé vers moi; mais le temps presse, car ils viennent : ils viennent!... je les entends!... ils crient : Mort à l'incendiaire! l'incendiaire, c'est moi; vous l'avez dit, ils ne m'épargneront pas! serez-vous donc sans miséricorde pour moi. J'ai tant souffert! j'ai tant pleuré! et je me repens si bien du malheur que j'ai causé!

Pour appuyer ses paroles, la jeune fille, toujours aux pieds de Basile incertain, ainsi que le pénitent devant le juge qui va le condamner ou l'absoudre, se frappait la poitrine en confessant sa faute, et c'est d'une voix brisée par les sanglots qu'elle lui demandait secours et protection.

Aux accents désespérés de cette voix d'enfant, à ces signes visibles de remords véritable et de pieuse douleur, l'âme de l'élève du vieux prieur

s'était, peu à peu, singulièrement émue; sans doute la conviction n'avait pas complètement remplacé sa pénible incertitude; mais si Basile hésitait encore, ce n'était plus entre le besoin de combattre un ennemi et la crainte de frapper une tête innocente; erreur ou vérité il acceptait tout, ou plutôt, cédant à la pitié qui s'était fait jour en lui, il ne demandait plus compte de rien aux lumières de son esprit, aux ténèbres de ses croyances superstitieuses; il ne voyait plus là qu'une victime prête à subir le supplice, et ce qu'il cherchait maintenant, c'était le moyen le plus prompt, la ruse la plus heureuse pour sauver celle qu'une heure plus tôt, il eut livrée sans scrupule à ses persécuteurs.

Il fallait cependant que Basile se hâtât de prendre un parti; car, plus il attendait et plus le péril devenait imminent pour Benedetta.

Déjà ceux qui avaient suivi le jeune enthousiaste atteignaient la hauteur où celui-ci venait de rencontrer la petite chevrière. Les montagnards n'entendant plus la voix qui leur avait

crié de loin, pendant la route : — « Avancez à droite, tournez à gauche, suivez le sentier, évitez le torrent » — supposaient que Basile, aux prises avec le démon, était victime de son pieux dévouement. Les incendiés pressaient de plus en plus leur marche, afin d'arriver assez à temps pour défendre et sauver peut-être l'intrépide novice qui n'avait pas craint de courir au-devant du plus redoutable des adversaires, n'ayant pour armes que la foi dans le cœur et la petite croix de plomb qui ne le quittait jamais.

Inquiets de son silence et de l'issue, sans doute fatale, de cette lutte supposée; les compagnons de Basile l'appelaient à grands cris dans la montagne, et de là-bas ils lui disaient :

— Courage! enfant béni du Seigneur, courage! soldat de la sainte Église; combats, combats toujours, nous voici! nous voici!

Une minute de réflexion encore et Benedetta ne pouvait plus être sauvée. La pauvre fille comprit si bien le danger de sa situation que, se traînant à terre et s'attachant des deux mains à la

robe de Basile, elle dit d'une voix mourante, en appuyant sa tête sur les genoux fléchissants de celui qu'elle implorait.

— Je n'ai plus d'espoir : il faut que je meure. Par pitié, tuez-moi vous-même, mais tuez-moi d'un seul coup, car les autres me feraient trop souffrir, et c'est de la souffrance surtout que j'ai peur !

En ce moment, Basile s'étant penché vers elle pour la rassurer, la croix qu'il portait suspendue à son cou suivit le mouvement et vint se poser comme d'elle-même sur la tête courbée de Benedetta. Alors le disciple du prêtre, voyant le gage de la miséricorde divine reposer en signe de protection sur l'enfant menacée, comprit que Dieu manifestait ainsi sa volonté et qu'il lui ordonnait de préserver les jours de la coupable involontaire. Aussitôt le généreux mensonge qu'il cherchait, pour éloigner les nombreux ennemis de la petite chevrière, lui vint à l'esprit. D'un coup-d'œil, il mesura la hauteur des rochers qui lui faisaient obstacle ; puis il jeta à terre et

foula sous ses pieds sa torche enflammée, et, d'une voix retentissante, il cria aux montagnards :

— Descendez ! descendez ! le démon est vaincu ; je l'ai mis en fuite. Cernez bien tous les chemins pour qu'il ne nous échappe pas et je réponds de la victoire !

Ses cris furent entendus, on s'empressa d'obéir à ses ordres. Et, tandis que les crédules abusés par celui qui jusqu'alors n'avait pas su mentir, redescendaient à pas pressés les chemins difficiles de la montagne, Basile, chargeant sur ses épaules la chevrière évanouie, l'emportait jusqu'au point le plus rapproché de la demeure inaccessible des aigles.

V

Le Mensonge.

Basile poursuivit long-temps sa course précipitée, il ne s'arrêta que lorsque la rareté de l'air ayant fini par épuiser ses forces, et non pas son courage, la fatigue le contraignit de faire halte et de s'asseoir sur le roc. La respiration lui manquait et la sueur inondait son front.

La rude impression du froid qui se faisait sentir dans ces lieux élevés ne tarda pas à

rendre Benedetta au sentiment de la vie, et, par suite, à la mémoire du danger qu'elle avait couru ; mais si court que fut le temps nécessaire à l'orpheline pour reprendre connaissance, la durée de son évanouissement parut mortellement longue à son sauveur.

Bien prit donc à celle-ci de balbutier quelques paroles, d'abord inintelligibles, car une nouvelle inquiétude s'était emparée de l'âme de Basile depuis qu'assis sur le roc et tenant la chevrière posée immobile sur ses genoux, il sentait un visage glacé s'appuyer sur sa poitrine, et, dans ses mains, des mains si froides que c'était à désespérer de les pouvoir réchauffer.

Dieu sait ce que l'élève du prieur de Chamouny eut à souffrir jusqu'au moment où un rayon de la bonté divine alla réveiller la vie dans ce corps inanimé.

On peut dire qu'un charitable égoïsme nous fait tout aussitôt assimiler à nous-même et comme un bien qui nous est propre, l'existence menacée, que par notre courage ou nos soins

nous sommes parvenus à arracher au péril; aussi lorsque la mort vient traîtreusement, plus tard, s'en prendre à la précieuse conquête que nous lui avions victorieusement disputée, alors c'est plus qu'un vol qu'elle nous fait : c'est une partie de nous-même et non pas la moins regrettable qui s'en va avec l'être intéressant que Dieu avait placé sous notre sauve-garde. Elle était donc doublement légitime la douleur de Basile alors qu'il supposait, à l'immobilité et au silence persistant de Benedetta, qu'il n'avait apporté de si loin et si haut qu'un cadavre. Il se disait, à part soi, en promenant sur le front, sur les yeux et sur les mains de la petite chevrière, un souffle puisé au plus ardent du foyer de son cœur :

—Morte ! morte de saisissement sans doute ! Mon Dieu, j'ai trop tardé à la secourir ! Vous m'aviez envoyé vers elle pour la défendre, je le vois bien maintenant, et j'ai méconnu votre volonté, et c'est mon hésitation qui l'a tuée! Pauvre petite! reviens, oh! reviens à toi! que mon haleine ranime ton sang; car j'ai besoin que tu vives,

autrement comment moi-même pourrais-je vivre sans remords?

Il pleurait en se parlant de la sorte, et, de temps en temps, il s'interrompait pour interroger du bord de ses chastes lèvres le soufle de la vie sur les lèvres innocentes de la jeune incendiaire. Sa main se posait, tremblante, sur le sein de Benedetta, attendant avec une fiévreuse anxiété, le battement du cœur qui devait bientôt répondre à ses pieuses sollicitations.

Un cri de joie qui se perdit dans l'immensité des harmonies d'en haut, salua enfin ce retour à la vie. Benedetta ouvrit les yeux; mais Basile n'en pût rien voir, tant le ciel était chargé d'épais nuages, tant la nuit qui les enveloppait était obscure.

Ne l'oublions pas: depuis que ces deux enfants s'étaient rencontrés pour la première fois sur la montagne, lui menaçant, elle suppliante, aucun des deux n'avait encore pu envisager son adversaire face à face. Benedetta avait toujours tenu son front courbé devant Basile, et Basile

éteignit son flambeau dès que sa colère fût tombée aux doux accents des prières de la coupable. Ainsi, en ce moment même où il prodiguait ses soins à l'orpheline, où celle-ci tournait des regards étonnés vers son libérateur, on peut dire que tous deux étaient encore complètement inconnus l'un à l'autre.

— Où suis-je? demanda Benedetta, car elle ne se rappela d'abord que bien confusément les terribles événements de la nuit.

— Près de moi, dans mes bras, sur mon cœur, répond le novice. Et il recueille avec orgueil, avec bonheur chacune des paroles de sa protégée; car il n'a plus à se reprocher maintenant d'avoir usé en vain, pour la sauver, son courage et ses forces. Basile comprend que c'est dans un but sublime de charité fraternelle que le ciel a donné à l'homme un corps robuste et des bras puissants; puis, songeant à la route qu'il a parcouru sans ployer sous son fardeau, il se sent fier d'être homme, d'être fort et d'avoir si bien rempli sa mission.

—Mais, continue la chevrière, où sont-ils donc ceux qui me poursuivaient et qui criaient si haut : mort à l'incendiaire ! mort au démon !

— Ils sont bien loin, pauvre petite, tu peux te rassurer à présent, car tu n'as plus rien à craindre de tes ennemis ; ma voix les a mis en fuite.

—Et toi-même, ajoute Benedetta, s'éloignant soudain de celui qui la tient encore dans ses bras, n'étais-tu pas au nombre des méchants qui en voulaient à ma vie? N'est-ce pas toi qui m'as nommée l'esprit maudit ?

—J'étais aveugle alors ; mais la lumière m'est venue, et loin de m'attaquer à toi désormais, je veux te protéger, te défendre. Va, sois sans peur auprès de moi ; tu ne peux plus courir aucun danger ; je te le jure, je te le jure sur la croix que je porte et qui t'a sauvée.

A ces mots Benedetta, plus confiante, se rapproche de Basile et lui dit dans un malicieux sourire qu'il ne peut pas voir :

—Ainsi, tu ne crois plus que je sois Satan en

personne? si tu t'étais trompé cependant, combien tu regretterais d'avoir pris ma défense!

Intimidé à son tour, le jeune novice a tout à coup reculé; Benedetta devine le mouvement de répulsion que vient d'éprouver son sauveur, elle l'arrête, et, repentante de sa coupable espièglerie, elle se hâte de ramener le calme dans l'âme ingénue qu'elle vient de troubler.

— Pardonne-moi, lui dit-elle, j'ai beau souffrir, je suis rieuse malgré moi, il faut toujours que je cède aux malices qui me passent par l'esprit; mais ce n'est pas méchanceté du cœur, comme le dit ma belle-mère; c'est à ma gaîté naturelle que j'obéis : mon Dieu! sans elle, est-ce que j'aurais pu supporter aussi facilement la haine et les coups dont on m'accable depuis tant d'années? Ne me reproche pas d'être gaie, ne m'accuse pas d'être ingrate. Si tu savais comme je m'amuse quelquefois à tourmenter mes chèvres, et pourtant je les aime, oh! oui je les aime bien! et toi aussi je t'aime, poursuivit-elle naïvement; ainsi je ne puis donc pas être celui que

tu redoutes, puisqu'il est vrai que le démon n'aime personne.

Rendu à sa sécurité première, Basile se félicitait de nouveau d'avoir sauvé Benedetta et celle-ci, partageant sa vive émotion de bonheur, donnait à son libérateur les noms les plus doux qu'elle pût trouver, quand une pénible pensée vint assombrir leur joie.

— Hélas! dit la chevrière, supposant bien que si haut qu'elle fût, la haine de ses ennemis pourrait encore l'atteindre, je leur ai fait tant de mal qu'ils ne pourront jamais me le pardonner, et, j'en suis sûre, ils ne renonceront à me poursuivre que lorsqu'ils ne me croiront plus vivante.

L'idée qu'en effet quelques-uns des montagnards, trompés tout-à-l'heure par Basile, pourraient bien douter de la réalité de sa lutte avec le démon, puis guidés par l'instinct de la vengeance, gravir aussi haut que lui la montagne et s'assurer ainsi que le novice n'a rapporté de sa téméraire entreprise qu'un mensonge au lieu d'une

victoire, cette idée, disons-nous, plonge l'esprit du sauveur de Benedetta dans une perplexité nouvelle. Il s'assied ; la jeune fille s'est accoudée sur son épaule, et tous deux épuisent leur intelligence à chercher un moyen pour détourner le danger qui plane et sur elle, et sur lui.

— Que faire ! mon Dieu, que faire ! dit Basile, et pour qu'ils renoncent à te poursuivre, et surtout pour qu'on ne puisse jamais soupçonner que j'ai menti ?

A ceci la chevrière ne put répondre que par un soupir qui témoignait de sa douloureuse anxiété, et l'embarras de son protecteur augmentait à chaque instant ; mais alors qu'il désespérait le plus de pouvoir imaginer un expédient favorable à son dessein, sa mémoire nourrie depuis le jeune âge de la lecture des livres saints, lui rappela ce passage de la Genèse.

« Après cela ils prirent la robe de Joseph et la trempèrent dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué. Puis ils envoyèrent à leur père cette robe teinte de sang. Le père l'ayant reconnue dit :

C'est la robe de mon fils, une bête cruelle l'a mis en pièces. »

Il accueillit ce souvenir comme le complément de l'inspiration divine à laquelle il avait obéi déjà lorsqu'il parvint à ravir Benedetta à la fureur des incendiés. Aussitôt Basile ayant repoussé doucement le bras qui s'appuyait sur son épaule, se leva et dit à la jeune fille :

— Nous sommes sauvés ! quitte tes vêtements, donne-les moi ; et les bonnes gens que j'ai trompés ne douteront pas de la sincérité de mes paroles.

— Mes vêtements? reprit en hésitant Benedetta, car elle ne comprenait pas à quel usage le novice les destinait. Basile se hâta de lui faire confidence du projet qu'il venait de former et lorsqu'elle en fut instruite, la petite chevrière hésita encore : Il fait bien dur ici, murmura-t-elle, et si je ne meurs de leur colère, c'est donc de froid qu'il me faudra mourir?

— Non, répliqua vivement Basile, ma robe est large et chaude, tu pourras t'envelopper tout

entière dedans, et l'air ne pénétrera pas jusqu'à toi.

En achevant de parler, il dénoua la corde qui lui ceignait les reins et tendit sa robe de novice à Benedetta qui s'empressait de faire tomber le jupon d'étoffe grossière, son seul abri contre le vent, le froid et la pluie.

Il est à supposer que si la lune, se dégageant tout à coup du milieu des nuages, avait soudain éclairé cette scène d'innocence et non pas de pudeur, un chaste scrupule aurait ajouté à l'embarras des chercheurs d'expédients, et peut-être bien que la ruse coupable des méchants frères de Joseph n'eut pas été si facilement mise à profit par ces deux enfants dont l'âme était ingénue, mais la conscience timide. La nuit heureusement, favorisait le dessein du novice et voilait complètement la jeune fille à ses yeux; celle-ci, bien qu'à quelques pas de son généreux ami ne vit pas même le bras qui lui avait été déjà si secourable, et qui la protégeait encore en lui ten

dant cette robe sous laquelle elle allait désormais s'abriter.

L'échange ayant eu lieu, ainsi qu'il l'avait résolu, Basile pensa que la prudence exigeait qu'il prît congé de Benedetta.

Lorsque celle-ci le vit prêt à s'éloigner d'elle, ce n'est qu'avec peine qu'elle consentit à le laisser partir; il lui semblait qu'une fois privée de son sauveur, elle allait retomber dans tous les périls dont il l'avait préservée. C'était sa confiance sa foi qui l'abandonnaient en même temps.

—Si tu ne devais plus revenir! s'écria-t-elle en s'attachant à lui, comme au moment où elle entendit les cris menaçants des incendiés.

— Du courage, petite! dit Basile en se dégageant de ses vives étreintes, si je ne dois plus revenir c'est que Dieu ne le voudra pas; mais il te reste, lui, et tu as bien vu cette nuit-même, qu'il ne laisse pas sans secours ceux qui l'appellent avec ferveur.

Ce n'en était point assez pour que Benedetta pût se décider à se séparer de lui; le retenant

toujours malgré ses prières, malgré le danger qu'il y avait pour tous deux à prolonger ce tête-à-tête, elle reprit :

— Oh ! je ne te quitte pas, entends-tu bien, ou tu vas, ici même, t'engager sur ton salut à revenir demain, me dire si mes pauvres chèvres ont été sauvées de l'incendie et si celle que j'ai perdue en revenant de la montagne est enfin retrouvée.

Basile, plus que jamais impatient de s'éloigner, fit le serment que Benedetta exigeait, et pour gage de sa parole il lui laissa sa croix.

Enfin le voilà parti !

Le novice en descendant la montagne a failli vingt fois se briser aux angles des rochers ; souvent le terrain manque tout à coup sous ses pas. Aveugle mais confiant, Basile s'abandonne comme si la main du Seigneur devait le soutenir dans l'espace, et, de chute en chute, il arrive ainsi jusqu'à ce chemin frayé au bout duquel il a rencontré l'incendiaire. Un moment il s'arrête à cette place où, naguère en espérance, il avait livré un si glorieux combat. Alors, pensant au

récit mensonger qu'il va faire tout à l'heure, il se met en devoir de l'appuyer par des preuves. Ainsi, il déchire aux épines des buissons, au tranchant des pierres le vêtement de Benedetta, puis il ensanglante ses bras et son visage afin que de vraies blessures viennent en aide à ses paroles et ne laissent plus aucun doute aux crédules qu'il veut abuser. C'est lorsqu'il ne tient plus à la main qu'un lambeau, c'est lorsqu'il est lui-même meurtri de toute part qu'il se décide à reprendre sa course et que, soi-disant vainqueur du démon, il arrive au milieu des montagnards qui l'attendent encore, mais qui, depuis quelque temps, n'espèrent plus le revoir.

— Miracle! miracle! s'écrient-ils en l'apercevant, Basile nous est rendu, Basile est sauvé!

— Oui, sauvé! et l'autre ne reviendra plus nous tourmenter, je l'espère, répond le brave jeune homme en montrant comme un trophée les dépouilles de la chevrière. Chacun se presse autour de lui, chacun, avec un saint respect, veut toucher ses blessures, chacun veut l'enten-

dré raconter ses glorieuses prouesses ; on devine que la plus empressée, la plus curieuse du récit, ce doit être la belle-mère de Benedetta. Le novice a vaincu mais c'est elle qui triomphe. Elle avait donc deviné juste! Cette enfant qu'elle n'a jamais su que battre et haïr, c'était bien le démon ; les blessures de Basile le témoignent assez visiblement.

—Ainsi,— dit la marâtre en promenant un regard de joie cruelle sur le lambeau d'étoffe que l'élève du prieur agite avec le feint enthousiasme d'un soldat de la Foi, pour qui Dieu lui-même a combattu, — ainsi le monstre est tombé dans un précipice.

— Ou plutôt il est rendu à l'enfer qui le réclamait, répond un des assistants.

Alors, saluant comme au moment de son départ le sauveur du pays, la foule s'écrie d'une seule voix : — Gloire à Basile !

Ému jusqu'aux larmes, le prieur de Chamouny attire dans ses bras son fils d'adoption et, le baisant au front, il le proclame l'élu du Seigneur.

De tous ceux qui félicitaient Basile, le seul que celui-ci avait remords de tromper, c'était le vénérable prêtre, aussi se promettait-il de lui faire l'aveu sincère de ce qui s'était passé dès qu'ils seraient seuls ensemble.

Cependant quand le pasteur, ayant abrité les malheureux incendiés sous le toît de l'église, se fut retiré chez lui pour prendre un peu de repos jusqu'au retour de l'aube, Basile qui s'était agenouillé, prêt à lui faire sa confession complète, s'arrêta retenu par un inexplicable sentiment de crainte, et il se borna à lui répéter ce qu'il lui disait tous les soirs après la prière accoutumée :

— Bénissez-moi, mon père!

VI

Un point d'arrêt.

La chevrière n'a point dit vainement au revoir à son sauveur ; ce n'est pas sans un dessein caché, non plus, que le novice a reculé devant l'aveu difficile de la vérité, alors qu'il éprouvait le besoin d'épancher son âme dans celle de son père d'adoption ; des deux parts il y a eu prescience de l'avenir, avertissement de la volonté du destin. Non, ils ne se sont pas rencontrés ainsi

pour ne plus se chercher désormais et pour ne pas se réunir au jour, ces deux enfants qui avaient vécu jusque-là, pour ainsi dire porte à porte, mais tout-à-fait ignorants l'un de l'autre.

Et comment auraient ils pu se connaître plus tôt? Malgré le voisinage qui tendait à les rapprocher, chacun d'eux n'a-t-il pas toujours habité un monde différent, impénétrable pour celle-ci, inconnu à celui-là. Ils ont grandi sous le même ciel, Basile aussi étranger à Benedetta, Benedetta aussi peu soucieuse de Basile que si le soleil ne se fût pas levé pour eux en même temps.

Soumis aux règles sévères de la pénitence et de l'isolement, dans une partie reculée du prieuré, où la prudence du vieux pasteur ne laisse arriver ni les gens, ni même les bruits du dehors; le novice n'a connu jusqu'à présent que le chemin qui mène de sa cellule à l'autel. Quant à l'orpheline, vouée dès l'enfance aux travaux grossiers et rudement laborieux de l'étable, rien de ce qui se passe dans le prieuré ne lui a été

révélé. Qui aurait pris soin de l'en instruire? Nul ne s'est jamais avisé de perdre son temps à caqueter avec elle ; la pauvre enfant, on le sait, n'a pour compagnes, pour amies, pour confidentes, que les chèvres qu'elle guide dans la montagne et dont elle partage le lit de paille.

Cependant, nous l'avons dit, les deux adolescents doivent se revoir. Elle sera longue sans doute, elle sera difficile peut-être, la route que nous aurons à parcourir avec Basile et Benedetta ; mais avant de les suivre dans la vie nouvelle où tous deux vont entrer, il serait bon pour ne plus revenir ensuite sur le passé, d'apprendre au lecteur quel était ce jeune garçon qui n'avait point de parents connus parmi les habitants de la vallée, et par suite de quels événements il se trouvait confié aux soins paternels du pasteur de Chamouny.

Mais d'abord précisons l'époque.

Le temps dont nous voulons parler était celui des grandes guerres entre les petits états. En ce temps si désastreux pour le pauvre peuple,

chaque province ne contenait pas moins d'un royaume, deux quelquefois; car alors tout baron de la chrétienté portait le sceptre du monarque absolu, levait l'impôt, battait monnaie et vendait la justice, bien cher s'entend, toujours à petite mesure et souvent à faux poids.

Alors le sol de l'Allemagne, celui de la France comme celui de l'Italie, étaient couvert d'un réseau de frontières, dont chacune des mailles, plus ou moins serrées, renfermait dans des étroites limites l'empire lilliputien d'un César pigmée. Les graves et importantes questions qui divisaient, à cette époque, l'innombrable multitude des états rivaux, se bornaient, pour le plus souvent, à de si misérables querelles de voisinage, qu'elles seraient aujourd'hui trouvées dignes, tout au plus, d'être soumises à l'arbitrage d'un juge de paix prononçant en dernier ressort. Nous faisons erreur : il en était beaucoup parmi celles-ci que le tribunal de police correctionnelle eut été en droit de réclamer par suite de

cette vérité : qu'aux délits infâmes il faut des peines infamantes.

L'Europe attendait sa régénération, ou plutôt Dieu la lui préparait dans le secret de sa miséricorde, sans qu'elle eût la conscience de son avenir. Alors les idées de grandeur sappées, ainsi que la civilisation antique, par le sabre des barbares, étouffées sous les pieds de leur chevaux, disparues dans l'incendie général que les enfants du Nord allumèrent en passant, n'avaient pas encore été retrouvées au milieu des ruines de l'ancien monde par des esprits noblement ambitieux de recueillir les précieux débris des beaux jours d'un autre âge. Alors, comme au commencement des siècles, le chaos avait tout envahi, et il fallait que, de nouveau, le souffle divin opérât la séparation des éléments, pour que l'humanité, fatiguée d'errer et de souffrir, put reconnaître la place où elle devait enfin asseoir le monument impérissable de la civilisation chrétienne.

En ce temps là, disions-nous, tout prétexte de

discussion entre deux propriétaires souverains était pour eux un motif impérieux de guerre sanglante, et, comme ceux qui possédaient les terres se trouvaient par droit de force ou de naissance, maîtres absolus des hommes que le ciel y faisait naître, il fallait que ces hommes, c'est-à-dire les serfs taillables, corvéables et tuables au gré du bon plaisir, prissent, aux dépens de leur sang, parti dans la querelle. Ainsi le voulait la loi du désordre européen sous laquelle nos aïeux eurent le malheur de vivre durant une longue suite de siècles.

A chaque bout d'un champ, à chaque borne d'un héritage, devant chaque haie plantée et chaque fossé que l'on venait de creuser pour marquer où finissait le droit, où l'usurpation pouvait commencer, il se trouvait toujours un riverain appuyé de ses hommes d'armes qui, surveillant la délimitation du domaine voisin, disait, jaloux qu'il était d'empiéter sur ce champ, de reculer cette borne, de renverser cette haie ou de combler ce fossé : «Pose en deçà tes limites, car

j'ai le droit d'étendre les miennes au-delà. »

L'ambitieux qui venait ainsi disputer à un possesseur tout au plus légitime, une portion de son patrimoine, et le provoquer au combat qui décidait seul, à cette époque, de la justice des prétentions de chacun, ne se mettait en campagne que lorsqu'il se voyait soutenu par des forces supérieures à celles dont son voisin pouvait disposer. De là nécessité pour le plus faible, d'appeler à son aide des auxiliaires, quelquefois perfides et toujours dangereux. Ceux-ci ne répondaient pas de la victoire, souvent même ils hâtaient la défaite de leur allié, et, soit que l'expédition eût été heureuse, soit qu'elle devînt fatale au parti qu'ils devaient servir, jamais ils ne se retiraient chez eux sans avoir pillé le vaincu, exercé leurs rapines jusque chez le vainqueur, et fait payer à tous deux la contribution de guerre volontaire ou forcée.

Ces Brigands, ainsi appelés du nom de l'épée brigantine dont ils se servaient, n'étaient pas, comme on le disait alors : Tout à tous ; car

bien qu'ils marchassent indifféremment sous telle ou telle bannière, ils ne se croyaient pas engagés à servir fidèlement ceux qui les payaient le plus cher : trahissant tous les partis, ils formaient une masse flottante de troupes qui passaient tour à tour, selon que leur instinct de rapine les y poussait, tantôt du côté des attaqués, tantôt du côté de l'agresseur.

Là était cependant l'unique ressource de ceux qui ne pouvaient se défendre avec leur propres forces, ressource peu rassurante on le sait, puis qu'aussi bien le pacte qu'ils scellaient du pommeau de leur épée, ils le déchiraient presque aussitôt avec la pointe. Là était aussi le trésor, la réserve où les conquérants de l'ordre infime allaient puiser, lorsque, étouffant dans leurs limites, ils voulaient, pour respirer plus librement, se passer la fantaisie d'ajouter un arpent ou deux à leur domaine princier.

Nous avons dit à quel prix ceux qui faisaient métier de tuer ou de mourir pour la soi-disant gloire des autres mettaient leurs services; com-

me ils n'obéissaient à aucune discipline, comme ils n'avaient de religion que juste ce qu'il en faut pour ne pas se croire damné quand on a brûlé un couvent, égorgé les prêtres et pillé les vases sacrés; comme leur probité faisait bon marché de tous les scrupules humains, quand ils trouvaient l'occasion de tomber dix contre un sur les voyageurs, à défaut d'autres ennemis à combattre, il n'y avait pas lieu de s'étonner que les chefs de ces bandes redoutables fussent plus riches, pour la plupart, qu'un grand nombre des plus puissants souverains de ce temps-là.

Ces troupes de bandits, non-seulement tolérées, mais encouragées même, grâce à l'abus coupable que chacun en pouvait faire, et grâce aux mauvaises passions des ambitieux qui les prenaient à leur solde, avaient différentes dénominations qui tenaient soit à la couleur de leurs vêtements de guerre, soit à la forme de leurs armes; mais non pas au pays d'où elles étaient venues, car elles semblaient elles-mêmes ne pas vouloir reconnaître de patrie. Les plus odieuse-

ment célèbres d'entre toutes ces hordes dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, ce sont les Compagnies blanches : Peuples de sauvages et de voleurs qui, durant plusieurs siècles exercèrent leurs ravages parmi nous, et qui furent pour le pays qu'ils désolèrent, un fléau non moins destructeur que la grande peste noire dont ils prolongèrent le règne. Dévorants et tenaces comme la lèpre qu'ils avaient importée du Levant, ils nous la léguèrent après eux, afin que le souvenir de leur funeste passage ne mourût pas avec le dernier de leur race.

L'Europe entière tremblait à leur nom, et, aussi bien que leur alliance, on craignait leur colère. Ils n'étaient pas moins la terreur des villes fortifiées dont ils enlevaient d'un coup de main hardi les bastions et les redoutes, que l'effroi des campagnes ouvertes à tout venant, où, passant au galop de leurs cavales, ils ne laissaient derrière eux que des ruines fumantes, des cadâvres amoncelés et une longue trace de sang qui dessinait leur route. Partout il suffisait

de les nommer pour que les hommes apprêtassent leurs armes; aussitôt les femmes venaient se presser tremblantes auprès de leurs maris, et les enfants se cachaient sous le giron de leur mère.

Cependant il était un petit coin de la terre, situé vers les limites de la France et de l'Italie, où l'on n'avait rien appris de l'existence des compagnies blanches; lorsque partout ailleurs on savait si bien que leur approche était toujours signalée par le pillage, par le meurtre ou l'incendie; là un peuple honnête et paisible vivait dans l'heureuse ignorance de ce nom tant redouté.

Cette terre, vierge des horreurs de la guerre et dont les habitants n'avaient aucune idée des crimes de leur temps, c'était notre vallée de Chamouny. Ce pays perdu pour le reste du monde, pays fortuné, devons-nous dire, était si peu connu encore vers la fin du siècle dernier, que lorsque le savant Saussure partit de Genève pour tenter sa première excursion au Mont-Blanc, le pacifique explorateur crut devoir s'entourer d'une

troupe de gens armés pour pénétrer au milieu d'un peuple que l'on supposait sauvage et par conséquent capable de tous les crimes.

Elle dût être grande la surprise du célèbre Génevois, lorsqu'après avoir suivi le cours de l'Arve, il se trouva au milieu de ces simples et bons montagnards, tout étonnés eux-mêmes de se voir visités par des hommes d'un autre monde; car au-delà de leurs glaciers ils ne connaissaient plus rien. Leur horizon comme leurs besoins ne s'étendaient pas bien loin, devons-nous les plaindre? Non! puisqu'il est vrai que les plus riches sont ceux qui désirent le moins, et qu'en fait de bonheur, le plus sûr et le plus solide c'est celui qu'on a sous la main.

Ainsi au lieu de cette horde incivilisable contre laquelle M. de Saussure croyait avoir à se défendre, il rencontra un petit peuple de travailleurs, religieux, hospitalier qui semblait, tant ses mœurs étaient ingénues, tant son cœur était confiant, avoir conservé au fond de sa vallée inconnue, comme dans un sanctuaire jusque-là

impénétrable, le dépôt précieux des vertus antiques.

Même en 1792, alors que nous occupions militairement la capitale du duché de Savoie, les plus instruits de la vallée n'auraient pu dire de quelle couleur était le drapeau qui flottait sur la haute tour du château de Chambéry. Or, comment ceux qui vivaient à l'époque reculée où se passèrent les événements que nous voulons rapporter, pouvaient-ils savoir qu'Amédée VII leur souverain légitime, avait compté naguère au nombre des défenseurs de sa double couronne de Maurienne et de Savoie, l'une de ces trop fameuses compagnies blanches. Savaient-ils seulement, ces fidèles à la croix du prieuré de Chamouny, qu'ils étaient soumis à l'obéissance d'un tyran appelé Amédée-le-Rouge, successeur du fameux comte Vert et le septième du nom ?

VII

L'Étranger.

La digression qui précède et que nous n'avons pas eu le talent de faire plus rapide, mais que l'impatience fort légitime du lecteur aura sans doute de beaucoup abrégée, était nécessaire pour qu'il nous fut possible d'exposer, avec quelque liberté d'esprit, l'étrange concours de circonstance qui avait placé Basile enfant, sous la sauvegarde de son père d'adoption, le prieur de Chamouny.

Nul n'ignore que, parmi les nombreux successeurs de Bérold et d'Humbert aux blanches mains, ce fut Amédée VII qui, le dernier, gouverna la Savoie sous le titre modeste de comte. Le nom du souverain fixe l'époque de notre récit. Maintenant qu'on veuille bien ne point oublier notre point de départ, nous allons remonter à seize ans en-deçà.

Seize ans, donc, avant cette nuit fatale du grand sinistre causé par le mouvement de terreur et de révolte de Benedetta, le pasteur de l'innocent troupeau que nous avons montré rassemblé ainsi qu'une seule famille au fond de la vallée, entendit, un soir, heurter rudement à sa porte et cela, à l'heure où tous les feux étaient éteints dans les châlets, où tous les yeux étaient fermés par le sommeil.

Comme le digne prêtre, doublement utile à ses administrés, joignait à son emploi de sauveur des âmes celui de médecin des corps, il se hâta de répondre : — Me voici ! — supposant que c'était pour un malade, pour un mourant

peut-être que l'on venait réclamer ses soins.

Pour le voluptueux qui repose mollement étendu sur la triple couche de crin, de duvet et de laine, le réveil subit est toujours chose pénible ; mais il en devait coûter peu de se lever à ce charitable prieur qui n'avait pour lit qu'une misérable natte de joncs sur laquelle, même en se reposant des fatigues d'une laborieuse journée, il continuait encore sa vie de pénitence.

Le tardif visiteur n'avait pas eu le temps de frapper une seconde fois à la porte du presbytère, que déjà le prieur était debout et prêt à se rendre auprès du besoigneux qui, sans doute, le faisait appeler.

Il s'attendait, le bon pasteur, à se trouver face à face avec un visage de connaissance et à saluer d'un nom qui lui était familier l'homme qui venait ainsi de troubler son sommeil : il n'en fut rien. Ni les traits, ni la voix, ni le costume de celui qui s'était arrêté à pareille heure à sa porte, n'éveillèrent en lui aucun souvenir. Il eut beau examiner attentivement cet homme et inter-

roger sa mémoire, il ne se rappela pas l'avoir rencontré, soit dans la vallée, soit dans ses excursions les plus lointaines dont les points extrêmes étaient Sallanche et Martigny.

Bien que les sentiments de défiance et de crainte n'eussent pas d'ordinaire accès dans son âme, le vieillard ne put se défendre, cependant, d'une certaine émotion à l'aspect d'un inconnu, qui se présentait à lui au milieu de la nuit, et dans un accoutrement guerrier qui n'avait, à vrai dire, rien de rassurant, surtout pour le plus pacifique des habitants de la vallée.

Mais fidèle aux préceptes de cette charité qu'il enseignait si bien, le prieur sentant que la nuit était froide, pensant que l'étranger pouvait être fatigué, lui dit : — Entrez, mon frère, et soyez le bien-venu dans la maison du Seigneur.

Il n'eut pas besoin de répéter cette invitation; car, à peine avait-il achevé de parler et s'était-il rangé sur la porte du prieuré pour livrer passage à l'inconnu, que celui-ci s'était hâté d'en franchir le seuil, et que déjà il cherchait des yeux un

siége pour se reposer d'une marche moins longue que pénible.

L'étranger qui arrivait à une telle heure et, pour ainsi dire, d'un autre monde, au prieuré de Chamouny, était un de ces hommes, rares aujourd'hui, communs en ce temps-là, de taille si élevée, d'apparence si robuste qu'on est, rien qu'à les regarder, réellement accablé du sentiment de leur force et que, faisant alors retour involontaire sur soi-même, on devient tout honteux de se sentir auprès d'eux si faibles et si chétifs. Il était vêtu de fer des pieds à la tête, et les éperons à roues mobiles qui lui sonnaient encore aux talons, devaient faire supposer qu'il n'avait que depuis fort peu de temps abandonné sa monture.

Pour en finir avec les détails de son costume, nous dirons qu'une forte chaîne de métal passée à son cou, suspendait en sautoir sa lourde épée de combat sur un ample manteau de laine blanche, çà et là tacheté de sang, et qui recouvrait son armure. L'âpreté de ses mœurs, la rudesse de ses

habitudes se lisaient dans l'expression farouche de son visage, ses yeux, singulièrement mobiles, s'attaquaient pour ainsi dire à tout et ne se fixaient nulle part. Un sourcillement continuel qui plissait incessamment son front, ajoutait encore à l'effrayante activité de son regard. Il avait le teint basané, la peau rugueuse et les traits anguleux des enfants redoutés de la grande famille errante de Bohême et d'Égypte. Quand, pour faire honneur à celui qui l'accueillait, il eût ôté le casque bossué à vingt places dont sa forte tête était couverte, une épaisse crinière grise lui tomba à flots sur les épaules, si bien qu'en le voyant ainsi, on eût dit un lion emprisonné jusqu'au col dans une armure de chevalier.

— Vous semblez être bien fatigué, asseyez-vous sur cette escabelle, dit le prieur à l'inconnu; et puis, s'apercevant que celui-ci portait dans le pan relevé de son manteau un objet qui paraissait lui peser, il ajouta : et pour vous reposer mieux, mon frère, débarrassez-vous de votre fardeau.

L'homme aux habits de fer prit place sur le siége que le prieur lui avait désigné et, laissant tomber alors le coin de son manteau, il découvrit aux regards surpris du vieillard, un tout jeune enfant paisiblement endormi.

C'était une tête blonde, un frais visage, qu'un songe joyeux faisait sourire en ce moment.

— Cet enfant est mon fils, dit l'étranger, et si j'ai frappé cette nuit à votre porte, c'est afin d'obtenir pour lui un lit moins dur que mes genoux, un toît mieux abritant que le feuillage des mélèzes.

— Le ciel vous a bien adressé, répondit le charitable pasteur, en se hâtant de dresser un lit pour l'enfant du soldat, et tous deux, continua-t-il, nous lui devons des actions de grâces ; vous, pour ne pas vous avoir exposé à demander l'hospitalité chez ceux qui seraient trop pauvres pour l'accorder sans en souffrir ; moi, parce qu'il me fournit l'occasion trop rare, hélas ! de l'exercer en faveur d'un pauvre voyageur égaré dans nos montagnes.

— Égaré, dites-vous ? reprit l'étranger, vous vous trompez, mon père, celui qui suit indifféremment tel ou tel chemin, ne saurait s'être égaré en route quelque part qu'il arrive ; d'ailleurs en remontant, comme je l'ai fait, le cours de l'Arve, j'étais à peu près certain qu'il me conduisait là où je voulais m'arrêter.

—Vous connaissez donc déjà notre vallée de Chamouny? demanda vivement le prieur, assez étonné d'apprendre que quelqu'un, vivant au loin, eût soupçon de cette paisible contrée si heureusement séparée du sanglant théâtre où s'agitaient, avec la fièvre et les angoisses d'un enfantement laborieux, les sociétés en travail d'un monde nouveau.

— Moi ? dit le soldat, j'ignorais absolument le nom de ce pays ; mais, voyez-vous, mon père, poursuivit-il d'un ton brusque et en laissant échapper de ses regards toujours actifs quelques étincelles du sombre feu qui était en lui, je suis un grand pécheur, moi, j'ai trempé avec joie

mes mains dans le sang et noyé mon âme dans les flots impurs de l'orgie; je suis fatigué de meurtres, rassasié de crimes, c'est pourquoi je cherche maintenant un désert où je puisse reposer mes oreilles et mes yeux du spectacle et du bruit des combats. Je veux aussi me choisir une retraite où il me soit possible d'interroger ma conscience et de laisser parler les remords qui viendront, m'a-t-on dit, mais que j'attends encore.

Le prieur s'arrêta un moment à contempler l'homme qui lui parlait de la sorte; comme il pouvait lire visiblement dans les contractions nerveuses de sa face qu'un tourment secret agitait déjà l'étranger, mais sans que celui-ci pût ou voulût se rendre compte de son émotion, il répliqua :

— N'en doutez pas, mon frère, on vous a dit vrai : les remords viendront; mais si cruels qu'ils soient, souffrez-les avec patience; car le salut de l'homme dépend de sa résignation.

— Oh ! reprit l'étranger avec une sorte de ri

canement sauvage qui bruyait comme le cliquetis des armes, je ne crains pas de souffrir, j'en ai l'habitude; mais avec les tourments qui font la pénitence, je voudrais avoir la foi qui sauve, et j'ai peur qu'elle me manque toujours.

— Pourquoi, si vous la cherchez avec persévérance? Dejà ne s'est-elle pas fait jour dans votre cœur, puisque vous avez résolu de vous retirer du monde? Croyez-le, mon frère, cette bonne inspiration vous est venue d'en haut, et c'est déjà une preuve que Dieu vous a pris en pitié.

— J'aurais tort de m'en faire un mérite et de penser qu'elle me sera comptée un jour, s'il est vrai que quelque chose nous compte plus tard; car cette résolution ne vient pas de moi. Lorsque j'ai entrepris le voyage qui m'a conduit ici, je n'obéissais pas à ma propre volonté : je n'ai fait que remplir une promesse. Il s'agit d'une mourante..... la mère de cet enfant..... qui exigea de moi..... Mais le moment n'est pas venu

de tout vous dire..... un autre jour, demain je m'expliquerai mieux, mon père.

Le prieur ayant observé qu'il en coûtait beaucoup à son hôte de s'arrêter plus long-temps sur ce qui avait fait jusqu'alors le sujet de leur entretien, voulut, par charité, faire prendre un autre tour à la conversation.

— Est-ce donc à pied, lui demanda-t-il, couvert de cette lourde armure et portant votre fils dans vos bras que vous êtes venu, sans guide, jusqu'ici?

— Non, répondit de nouveau l'étranger, mais à une heure de marche environ de ce hameau, le cheval qui nous portait, mon fils et moi, est tombé épuisé de fatigue sans qu'il lui fût possible de se relever...... c'était pourtant un vaillant marcheur que celui-là! mais tout s'use, le courage du cheval comme le cœur de l'homme.

— Pauvre animal! Et vous l'avez abandonné ainsi, sans secours?

— Oh! non, je ne l'ai pas abandonné, repartit le soldat avec vivacité, comme s'il se fut senti

atteint d'un reproche blessant, comme s'il eût éprouvé le besoin de repousser le soupçon d'inhumanité que l'hospitalier laissait peser sur lui. Entre compagnons d'armes, ajouta-t-il, on ne se quitte pas de la sorte. D'abord je laissai reposer mon cheval, croyant que quelques instants de répit lui suffiraient pour reprendre des forces; mais après plus d'une heure d'attente, ayant essayé de le remettre sur pied, et voyant que malgré ses efforts et les miens il ne lui était plus possible de faire un seul pas, car à peine debout il retomba aussitôt, voyant cela, vous disais-je, comme je ne voulais pas qu'il endurât inutilement de longues souffrances, je posai à terre cet enfant, qui dormait déjà dans mon manteau, et puis, disant un dernier adieu à ce noble ami qui relevait encore une fois la tête, comme pour implorer de moi un soulagement à son mal, je tirai mon épée et d'un seul coup je mis fin à son agonie.

A l'appui de ce qu'il venait de dire, l'étranger montra au prieur les gouttes de sang parsemées sur son manteau.

Durant le court entretien que nous venons de rapporter, le pasteur de Chamouny n'était pas resté inactif : il avait improvisé un lit pour l'enfant, un souper pour le père, et lorsque ce dernier eût pris quelque nourriture, le prieur qui n'avait à lui proposer, pour dormir, que la natte de jonc sur laquelle il passait toutes les nuits, la lui offrit avec prière de l'accepter.

— Grand merci, lui dit son hôte, la terre battue de cette salle me suffira, j'ai souvent reposé sur une couche moins favorable que celle-ci au sommeil : en rase campagne, par exemple, pendant l'orage et n'ayant que mon manteau pour m'abriter ; vous voyez donc bien que je dois m'estimer trop heureux du coucher qui m'était réservé sous votre toît.

Le prieur voulut insister ; mais l'étranger refusa si formellement de déplacer le digne homme, que celui-ci ne crut pas devoir ajouter d'importunes instances à ses offres charitables.

— N'avez-vous rien de plus à me dire ? rien à me demander ? reprit le pasteur lorsqu'il vit que

son hôte se préparait en silence à se livrer au sommeil dont il paraissait, du reste, avoir grand besoin.

— Non, rien, pour ce soir, s'entend, puisque vous m'avez donné plus que je n'osais espérer : votre pitié et votre confiance; mais demain, je vous l'ai dit, il faudra prendre la peine de m'entendre, car j'ai promis à celle qui n'est plus de confesser un jour mes fautes et les siennes, et il est temps que je songe à tenir ma promesse si je ne veux pas que la pauvre créature reste sans prières et moi sans absolution.

— Eh bien! mon frère, à demain, donc, dit alors l'hospitalier; mais avant de nous endormir, il serait bon de nous préparer, l'un et l'autre, les voies de la miséricorde divine : imitez-moi, prions ensemble.

— Je ne sais pas prier, répliqua l'étranger avec une sorte d'embarras; dans mon métier on n'apprend guère qu'à maugréer Dieu et à rire des choses saintes; ainsi dispensez-moi de joindre les mains et de plier les genoux; car dans

cette attitude qui révolte encore mon orgueil, je me sentirais si gauche et si peu à ma place, que je serais tenté de maudire au lieu de m'humilier comme je le devrais.

— Qu'il en soit donc comme vous le voudrez, répondit le prieur, dont l'âme candide commençait à se sentir troublée devant un si grand pécheur, je prierai tout bas; mais à défaut des paroles que vous ne pouvez dire, au moins unissez-vous par le cœur aux actions de grâces que je vais adresser au Tout-Puissant.

— J'essaierai, dit encore le soldat, c'est tout ce que je puis vous promettre.

Le prêtre se mit à genoux, et tant que dura la prière du vieillard, son hôte se tint debout, essayant de se recueillir; mais au froncement continuel de ses sourcils, au sourire étrange qui venait parfois plisser ses lèvres, à l'impatience qui, de temps en temps, mettait en jeu les muscles de son visage et lui faisait aussi serrer les poings comme dans un mouvement de colère contre lui-même, il était facile de s'apercevoir

que la foi, qu'il appelait cependant de toutes les forces de sa volonté, ne descendait pas en lui, et qu'il avait honte de se trouver si peu croyant, alors qu'il cherchait si franchement à croire. Serait-ce donner une idée assez exacte de la situation pénible dans laquelle se trouvait son esprit, que de dire qu'il était errant sur l'extrême frontière où finit l'empire des ténèbres, où le royaume de lumière ne commence pas encore? Dans ce demi-jour incertain qui participe à la fois de l'ombre et de la clarté, fatal ou propice pour l'âme, selon qu'indécise encore elle incline vers le mensonge ou la vérité, il se sentait faiblir, accablé par le poids du doute, et ne savait s'il devait s'appuyer sur la soumission ou sur la révolte. Pour mettre fin à son supplice, car c'en était vraiment un pour lui cette lutte intérieure dans laquelle sa vieille incrédulité faisait bonne guerre à la crainte de l'avenir qui le harcelait; pour abréger ce supplice, disons-nous, l'étranger cessa de regarder le prêtre qui priait, et il tourna les yeux vers son fils endormi. Si la confiance du

chrétien ne lui vint pas encore, du moins il se reposa dans une joie paternelle qui lui permit de laisser achever l'oraison du bon prieur, sans être tenté, comme tout à l'heure, de l'interrompre par quelque propos mal sonnant.

Le vieillard qui était demeuré long-temps à genoux se releva ; encore une fois il montra son lit de natte à l'étranger, comme pour l'inviter de rechef à y prendre place ; mais celui-ci réitéra son refus, et force fut à l'hospitalier, de recommencer sur sa couche accoutumée le somme que cette tardive visite avait interrompu.

Ayant répondu au bonsoir du prieur par un vœu de bonne et paisible nuit, l'étranger se débarrassa de son épée et du large vêtement de laine qui lui servait de surtout. Il plaça la première sur un meuble; puis, supposant que la simple toile de lin dont le prieur avait paré le lit de l'enfant ne garantirait pas assez celui-ci contre le froid, il étala avec précaution sur son fils, le manteau de laine dont il venait de se dépouiller. Ce soin pris, l'étranger s'arrêta un moment à

contempler, non plus le frais marmot qui reposait, mais les taches de sang qui mouchetaient son manteau : ce sang c'était celui de son compagnon de fortune et de dangers; il donna un souvenir à ce généreux animal qui l'avait servi jusqu'à ce qu'épuisé il lui fallut tomber sur la route. On peut dire qu'un cœur de pierre se fendit en ce moment; car une larme, la première qu'il eût versée, vint mouiller la paupière du rude soldat, et sa pensée se reporta au bord de la ravine où le pauvre cheval avait relevé la tête pour le voir une dernière fois; alors son regard s'arrêta sur sa longue épée; puis il détourna les yeux avec un sentiment d'horreur, car il croyait voir encore sa lame finement aiguisée, sortir fumante de ce noble poitrail qui naguère se présentait si bien au front de l'ennemi.

L'attendrissement ne pouvait durer longtemps dans cette âme endurcie au meurtre depuis ses plus jeunes années; d'un brusque mouvement du revers de sa main, il sècha ses paupières, après quoi il détacha les courroies qui

serraient sur lui son armure, et se sentant plus libre pour respirer pendant son sommeil, il s'étendit sur la terre nue et tout auprès du lit de son fils.

Le jour avait paru depuis long-temps et l'étranger dormait encore. Le prieur de Chamouny respecta le repos de son hôte, il se leva le plus silencieusement qu'il put et alla sans bruit vers l'enfant, qui déjà avait ouvert les yeux.

Le fils du soldat se tenait à demi levé sur son séant, et d'un regard à la fois étonné et curieux il interrogeait l'asile inconnu dans lequel il venait de se réveiller. A l'aspect du prêtre qui s'approchait de lui, l'enfant poussa un léger cri d'effroi, et, vivement, il cacha sa tête blonde sous le manteau qui lui servait de couverture. Un moment le prieur trembla; car le cri du petit bonhomme pouvait avoir troublé le sommeil de celui qui reposait dans sa lourde armure; il tourna vers cet homme un regard plein d'inquiétude. L'étranger, malgré la fatigue de la veille qui le tenait encore endormi, avait entendu, mais indistinc-

tement, le cri de son enfant : l'arc de ses sourcils, mis tout à coup en mouvement, se contracta, se détendit et parut vibrer ainsi pendant quelques secondes ; mais son assoupissement était tel encore qu'il ne put se réveiller complètement.

Tandis que le prieur continuait à suivre sur le visage du dormeur les effets de l'émotion qu'il avait éprouvée au bruit soudain de la voix de son fils, l'enfant s'était peu à peu rassuré ; de nouveau il avait soulevé la couverture, avancé moins timidement la tête ; puis il s'était si bien familiarisé avec le visage tout à l'heure inconnu du prieur, que lorsque celui-ci se retourna, songeant à appaiser les terreurs de l'enfant, il trouva un sourire prêt à répondre au sien, dans ces regards et sur ces traits bouleversés un instant auparavant par l'expression de l'effroi.

Le prieur mit le doigt sur sa bouche pour inviter l'enfant au silence ; puis il lui montra son père endormi. Alors, voyant si près de lui son défenseur, son appui de tous les jours et contre

tous les dangers, le petit bonhomme n'eut plus aucune crainte; par un signe d'intelligence il fit comprendre à l'hospitalier qu'il savait respecter le sommeil du dormeur; puis, à voix bien basse, il dit en souriant de nouveau : — J'ai faim.

Un moment après il était en possession d'une longue tartine de pain noir, copieusement beurrée, à qui il fit honneur à grands coups de dents, comme s'il n'eut pas été habitué à un déjeûner plus délicat. Pendant qu'il expédiait militairement son énorme beurrée, le prieur dressait sur une petite table de sapin le repas du matin, que son hôte serait sans doute désireux de trouver à l'heure du réveil. Ces préparatifs terminés, le pasteur de Chamouny que ses devoirs de religion et de charité appelaient au dehors, ouvrit doucement la porte du prieuré et se rendit à la chapelle, puis de là chez quelques-uns de ses paroissiens où sa présence était nécessaire.

Quand il revint chez lui, après deux heures d'absence, il trouva l'étranger assis à table et tenant son fils sur ses genoux. A la vue du vieil-

lard qui l'avait si bien accueilli la veille, l'inconnu voulut se lever.

— Demeurez, mon frère, lui dit le pasteur, car je ne suis pas revenu ici pour vous déranger, mais bien pour vous tenir compagnie et savoir si vous avez eu assez du peu que je vous ai laissé en partant.

L'étranger le remercia de ses bons soins, et après quelques mots échangés entre eux, touchant l'heureuse physionomie de l'enfant qui s'était familiarisé tout à fait avec le prieur, il dit :

— Vous n'avez pas sans doute oublié, mon père, l'engagement que j'ai pris hier au soir de me faire connaître à vous sans déguisement. Vous m'avez abrité sous votre toît, vous m'avez nourri de votre pain ; mais ce n'est pas assez, il faut maintenant que vous consentiez à m'ouvrir votre cœur, car j'ai besoin d'y déposer les secrets les plus importants de ma vie. Dites, êtes-vous, disposé à m'entendre, comme je suis prêt, moi, à essayer d'une existence nouvelle qui me purifie,

s'il est possible, de ce qu'on appelle mes souillures passées?

— Mon frère, repartit le vieillard, il m'est doux de vous voir persévérer dans une si bonne résolution; mais songez bien, cependant, que je ne voudrais point faire violence à votre âme. Ce n'est pas parce que je vous ai donné asile, que vous devez vous croire engagé envers moi à une confession qui serait sans valeur auprès de Dieu, si vous n'apportiez en la faisant les sentiments de repentir qui seuls ont la force d'attirer le pardon sur les coupables. Mon devoir était de vous accueillir, mais vous n'avez pour cela contracté aucune obligation envers moi. Cette maison, je vous l'ai dit, est celle du Seigneur, et non la mienne : vous êtes son hôte, et non pas le mien; ainsi gardez vos secrets s'il vous en coûte de m'en faire confidence; le Tout-Puissant n'y perdra rien, puisqu'il est vrai qu'il en sait sur vous plus que vous ne pourriez peut-être vous décider à m'en dire.

— Non, je ne vous dissimulerai rien, dit l'é-

tranger, et puisqu'il le faut, c'est avec le regret de mes fautes que je vous parlerai d'elles ; maintenant vous aurez bien, j'espère, la charité de m'entendre.

A ces mots, l'abbé courba la tête d'un air d'assentiment, et le soldat posa son fils à terre pour lui laisser la liberté de jouer pendant le récit qu'il allait entreprendre. Maître de ses mouvements, l'enfant se mit en devoir de faire ample connaissance avec l'ameublement du prieuré ; sa curiosité devait être bientôt épuisée, Mais ayant avisé une porte qui ouvrait sur un petit jardin ; il se glissa furtivement hors de la salle basse et poursuivit à ciel libre ses investigations.

Le prieur et son hôte étant restés seuls, assis face à face, devant la petite table de sapin, l'étranger, sans se consulter davantage, commença sa confession.

VIII

Le Sacrilège.

« Vous dire en quel pays je suis né, me serait chose impossible; la tribu à laquelle j'appartiens n'eut pas d'origine commune. Quelque temps avant que je vinsse au monde, elle s'était formée des débris de vingt compagnies qui, naguère, avaient combattu l'une contre l'autre; mais depuis, réunis sous la même bannière, ceux qui la composaient couraient ensemble les

grandes aventures et souvent décimés par la chance mauvaise des combats, ils se recrutaient sans choix, de gens venus de toute part. Ainsi, ma patrie, ce fut notre guidon rouge portant couronne brisée sur une tête de mort.

« Quant à mon nom, vous trouverez bon, mon père, que je vous le laisse pour toujours ignorer ; car j'ai fait vœu de le taire; d'ailleurs, dans cette sainte maison, où tout me commande la reconnaissance et le respect, il serait aussi mal-séant à moi de le dire que pénible pour vous de l'entendre. Sachez seulement que ce nom qui fut vraiment un glorieux cri de guerre, reprit le singulier pénitent en relevant la tête avec une sorte de fierté, sachez que ce nom disais-je, renferme un si horrible blasphème, qu'on ne peut le prononcer sans s'exposer à faire saigner de nouveau toutes les plaies du Christ.

« Neuf jours après ma naissance, la femme qui m'avait porté dans ses flancs vint, suivant un usage ancien parmi quelques-uns des nôtres.

me présenter à genoux et tremblante à mon père, le chef de la tribu. J'étais le sixième enfant né de leur union sans mariage. Si j'eusse été trouvé faible et chétif, indigne de vivre, enfin, par celui à qui je devais l'être, mon sort était fixé à l'avance; je n'aurais pas atteint l'âge d'homme.

« Étranger que vous êtes à nos coutumes, vous semblez ne pas me comprendre; je vais m'expliquer mieux.

« Grâce à nos lois de sang, et nous n'en avons pas d'autres que celles-là, reprendre ce qu'on a donné, est le droit de chacun; le don de la vie lui-même ne fait point exception. Ainsi, comme un artisan peut sans crime briser son ouvrage imparfait, de même un père est toujours le maître de rejeter dans l'éternité, l'enfant mal venu qu'il avait tiré du néant. La créature ne doit pas faire honte à son créateur; loin de là, puisque la condition de l'œuvre est de glorifier l'ouvrier.

« Mes deux frères et mes trois sœurs écrasés

jadis, et dès leurs neuvième jour, sous la roue d'un chariot, par l'ordre du chef de notre tribu, suffisent à prouver avec quelle impitoyable rigueur celui-ci exerçait ses droits de père et de souverain.

« Au fait observa le narrateur, le meurtre est facile quand on ne doit compte à personne du sang versé, pas même à Dieu ; c'est du moins ce qu'on disait parmi nous, et je l'ai cru, oui, mon père, je l'ai cru, jusqu'au jour où un enfant m'a été donné ; mais aussitôt que j'ai senti le jeune cœur de mon fils battre sous ma main, sa pure haleine caresser mon visage, alors j'ai commencé à douter de cette impunité en laquelle j'avais eu foi si long-temps, et, peu à peu, une lumière d'en haut me venant peut-être, je compris que si la puissance paternelle est sans limites, c'est lorsqu'il s'agit de protéger, et non pas de détruire.

« Je vous ai dit qu'elle tremblait, ma mère, en me présentant au terrible auteur de mes jours, et cela se comprend sans peine ; elle n'osait se dire.

la pauvre femme, que j'étais mieux taillé en force que mes aînés, car ses autres enfants lui avaient semblé si beaux! Aucun de ceux-ci cependant ne put trouver grâce devant leur père. C'est à genoux, vous le savez, et c'est aussi détournant les yeux de peur de lire mon arrêt dans les regards courroucés du maître absolu de ma vie, qu'elle me remit dans ses mains. Est-ce au pressentiment que mon père avait alors de sa fin prochaine et au désir qu'il éprouvait de laisser après lui un fils de son sang, que je dus d'être épargné? Ou bien, encore, fut-il seulement pris d'un mouvement de pitié, en voyant la terreur de celle qui avait tant souffert pour me mettre au monde? J'ignore le véritable motif qui le porta à l'indulgence envers moi; toujours est-il que, me tenant sur ses genoux, il me regarda sans trop de colère, et qu'après un moment d'examen et de silence, moment qui dût paraître cruellement long au cœur d'une mère attendant l'arrêt de mort de son fils, il dit en me posant lui-même sur le sein que je redemandais :

« — Femme, nourris-le de ton lait, fais de lui un enfant robuste et sain, pour que nous puissions plus tard en faire un homme fort et dur à la peine.

« Jusque là ma mère avait vécu sans croyance aucune, niant Dieu et son âme ; le lendemain de ce jour elle se fit chrétienne.

« Bien lui prit, direz-vous, de se donner au Tout-Puissant, car il ne faut pas moins que les prières d'une sainte pour racheter les péchés d'un réprouvé tel que moi ; mais s'il est vrai, mon père, que les bonnes âmes d'ici-bas deviennent là-haut des anges qui sollicitent pour nous, en dépit de Satan, il faudra bien que je sois sauvé[1], puisque j'en compte deux au ciel qui doivent prier pour moi. »

C'est d'un ton à demi ironique, à demi convaincu, que l'hôte du prieur de Chamouny prononça ces dernières paroles ; mais comme il s'aperçut que sa malheureuse tendance à parler irrespectueusement des choses saintes faisait tristement sourciller le digne homme qui l'hé-

bergeait si charitablement, il passa rapidement la main sur son front pour chasser de son esprit les mauvaises pensées: d'un brusque mouvement de tête il rejeta sur ses épaules sa longue chevelure grise; puis s'accoudant sans façon sur la table, il reprit :

« Si mon père eût assez vécu je devais l'année suivante, à pareil jour, m'asseoir pour la seconde fois sur ses genoux et, en présence des autres chefs de la compagnie, recevoir le nom qu'il lui aurait plu alors de m'imposer. Mais dans nos expéditions, pour ainsi dire journalières, la mort faisait parfois si bonne moisson des nôtres, que la victoire ne pouvait pas toujours nous consoler de nos pertes. Or la vaillante compagnie se trouva un jour assaillie, et de telle sorte, qu'elle n'eût pas même le temps de se rallier pour opposer une dernière fois un front meurtrier à l'ennemi, puis se retirer après en bon ordre, comme devaient le faire de braves champions tels que les nôtres. La déroute fut complète, chacun s'enfuit au galop de son cheval, sans prendre le temps de regarder

derrière lui s'il ne laissait pas un compagnon en danger de malemort. Un seul cavalier resta ferme sur le champ de bataille : ce fut mon père. Abandonné ainsi de tous les siens, lui qui ne savait point fuir, lança son cheval si avant dans les rangs des soldats envoyés contre nous, qu'on peut dire qu'ainsi que sa monture, il y mourût étouffé par la foule : l'espace manquait pour frapper.

« Je dois le récit de cette glorieuse fin de mon père à l'un de nos plus anciens et de nos plus braves, qui tomba percé de coups au premier moment de l'embuscade. Épuisé par le sang qu'il perdait, si la force lui manqua pour partager la belle mort de son chef, il put du moins voir celui-ci au milieu de la furieuse mêlée, jusqu'à ce qu'il eût enfin disparu sous les masses d'hommes qui se ruaient autour de lui.

« Ma mère n'avait point eu à se louer du sort qui la fit tomber, toute jeune, sous l'obéissance du chef de l'intrépide compagnie ; cependant, elle pleura le maître qui n'était plus, et puis,

se croyant libre de disposer de son avenir et du mien, elle résolut d'en finir avec l'existence vagabonde qu'elle avait menée jusqu'à ce jour.

« De toutes les parts du butin qui lui étaient échues depuis qu'il avait pris le commandement de sa tribu, mon père s'était composé un trésor assez riche pour qu'il lui eût été possible, si toutefois il en avait eu le caprice, de faire rebâtir le plus riche et le mieux doré des vingt-deux monastères qu'il se vantait d'avoir brûlés. Ce trésor, ma mère le réclama comme étant la légitime de son fils, de son fils, dis-je, qu'elle voulait préserver des hasards périlleux du brigandage. C'était une bonne pensée peut-être; mais aux premiers mots de départ et de restitution qu'elle osa faire entendre, il y eut grand bruit parmi nos compagnons; elle s'étonna de la résistance qu'on lui opposait, elle insista de nouveau; mais on lui fit bien voir que chez nous les enfants et les femmes ne s'appartiennent pas et que les biens des défunts appartiennent aux survivants qui se les partagent en frères. Ainsi fut

fraternellement partagé l'héritage de mon père. Quant à la compagne et au fils du brave chef mis à mort dans l'embuscade que je vous ai dite, ils échurent à celui qui les voulut prendre, car tous avaient également autorité pour s'en emparer.

« Je ne m'étendrai pas longuement sur le détail de nos affaires de famille ; vous devinez aisément quelle dût être mon éducation au milieu de nos bandits souvent mal menés par quelques-uns, toujours mal menant les autres et guerroyant entre eux, sans plus de miséricorde qu'avec l'ennemi, à la moindre contestation que pouvait faire naître le partage de la dépouille des vaincus.

« Je vous laisse à penser si le pouvoir de semblables exemples dût former mon caractère aux mœurs douces et galantes des damoiseaux, ou m'inspirer des croyances religieuses. Ma mère, il est vrai, s'efforçait de semer en moi quelques bons germes ; mais c'était prendre un soin bien inutile, puisqu'on ne devait pas lui laisser le temps de les cultiver. Vous allez bientôt savoir

ce qui l'empêcha de veiller sur moi jusqu'à ce que j'eusse atteint l'âge où finissait son droit de tutelle.

« Depuis la mort du maître et malgré les menaces de nos compagnons, la chère femme n'avait pas renoncé au projet de se séparer à tout jamais de la bande maudite. Il est bien entendu que c'était pour moi surtout, et par conséquent avec moi qu'elle voulait partir. Durant six années, elle guetta un jour favorable pour mettre à exécution son dessein de fuite secrète, et lorsqu'elle crut enfin que ce moment tant désiré était venu, il se trouva qu'elle avait été devinée et prévenue. Non loin du camp qu'elle venait de déserter, m'emportant dans ses bras, ma mère trouva bon nombre des nôtres bien décidés à lui fermer le passage : elle eut l'imprudence de vouloir se frayer un chemin : on la massacra sur place. C'est dans cette lutte d'un moment que je reçus ma première blessure. Tombé auprès de la victime, je fus ramassé précieusement par cet ancien compagnon d'armes de mon

père qui avait jadis été témoin de sa mort. Si le vieux soldat qui me recueillit s'était montré le plus acharné contre la fugitive, je dois dire, à son honneur, qu'il prit si grand soin de ma blessure que peu de jours après elle était complètement cicatrisée.

« J'en ai fini, mon père, avec mes souvenirs d'enfance ; laissez-moi tout d'un trait devenir homme de sac, de pillage et de sang, et puis, passons. Vous dire un seul jour de ma vie ce serait vous la raconter tout entière. L'histoire de ce jour, pris au hasard parmi les autres, doit se borner au récit d'un combat suivi d'une orgie où le vin coule à plein bords dans les vases sacrés, nos meubles accoutumés de ménage. Qu'il vous suffise d'apprendre, pour connaître en peu de mots l'homme qui est devant vous, qu'à peine touchant à ma vingtième année, j'avais été jugé digne de succéder à mon père dans le commandement des nôtres, et que depuis cette époque j'ai mis mon orgueil à laisser bien loin derrière moi la terrible et glorieuse renommée

qu'il s'était acquise. Oui, digne homme, voilà ce que j'étais à vingt ans, et j'en ai quarante-cinq ! Comptez, si vous le pouvez sans frémir, tout ce qu'il peut y avoir de crimes dans un quart de siècle si bien employé, et dites-vous avec moi, que si Dieu existe, il faut en vérité qu'il soit bien patient. »

Le prieur qui ne doutait pas, lui, de l'existence de Dieu, inclina la tête en signe affirmatif et sourit à son hôte d'un air de compassion. Celui-ci continua :

« J'arrive à l'événement qui changea tout à coup ma vie et me fit sortir de la carrière du meurtre où si jeune j'étais entré ; ce fut le plus abominable de mes méfaits, allez vous dire, qui me retira de cette voie du mal. Soit ! je ne disputerai pas avec vous sur le mérite de l'action que j'ai commise ; je me confesse loyalement à vous ; c'est à votre conscience à décider si elle doit me condamner ou m'absoudre.

« Il y a trois ans, nous étions par-delà le Léman, faisant rude guerre aux Biennois pour le

compte de monseigneur l'évêque de Bâle ; car l'Église qui n'a pas de prières pour nos âmes, a grand besoin, du moins, de tenir toujours de l'argent en réserve pour acheter le secours de nos bras. Ceci soit dit sans offenser la piété de ceux qui nous emploient. Nous étions grassement payés; la contrée abondamment fournie promettait un riche butin aux habiles à bien faire ; aussi menions-nous grand train, bonne besogne et joyeuse vie, à l'encontre des manants que le souvenir des impériaux, à Morgarten, avait alléchés à l'endroit de la liberté. »

En ce moment le prieur de Chamouny, qui n'osait interrompre le soldat, regarda celui-ci de façon à lui faire comprendre que ces noms de Morgarten et d'impériaux n'avaient pour lui aucun sens. L'ignorance du saint homme, touchant les événements du siècle, était si grande, qu'il ne se doutait pas que depuis soixante ans la Suisse avait commencé l'œuvre de son indépendance, sous la triple bannière d'Urie, de Schwitz et d'Unterwald ; le nom même de Guil-

laume Tell, l'arbalètrier, n'était pas venu jusqu'à lui.

— « Que le ciel vous maintienne en paix, reprit l'étranger, qui devina bien alors que cette fameuse ligue des trois Waldstatt était demeurée lettre-close pour le bon prieur; vous avez pu faire de bonnes actions, mais en vérité vous avez ignoré de belles choses ! Si justice divine il y a, sans mentir, j'en sais plus d'un, mon père, qui a dû monter en paradis par un chemin que vous ne connaissez pas.

— Je n'en saurais douter, mon fils, Dieu pour un seul but n'a pas qu'une seule voie ; mais revenons à vous.

« On a beau, voyez-vous, se battre pour un prélat, il n'est pas dit pour cela qu'on épargnera les saints lieux. Tout ce qui peut prendre feu est bon à brûler, partout où deux pierres sont assises l'une sur l'autre, il y a quelque chose à démolir; et si, par aventure, il se rencontre quelqu'un en disposition d'éteindre le feu ou de défendre les pierres, ce quelqu'un là il faut le tuer ; c'est la

loi; non pas ce que vous appelez la loi chrétienne, mais telle était la nôtre. Or, il ne faut pas vous étonner quand je vous dis que nous allions de toute part brûlant, démolissant ou mettant à mort quoi que ce fût ou quiconque se rencontrait sur notre passage.

« Un jour que nous chevauchions gaillardement, mais en petit nombre, aux environs de Bienne, nous ne trouvâmes à mettre en fuite que quelques paysans; mais la peur que nous venions de leur causer excita si bien notre belle humeur que, par manière de désœuvrement, nous résolumes de nous amuser un peu à les poursuivre. Il devait en coûter la vie à ceux qui se permettaient de fatiguer nos chevaux plus que nous ne l'avions voulu d'abord; mais qu'est-ce donc, après tout, que quelques manants de plus ou de moins quand il s'agit du passe-temps des braves? Ce n'est pas parce que j'en abattis deux pour ma part, après une course qui avait lassé ma patience, que je me confesse à vous, mon père; leur mort ne doit pas m'être comptée;

je m'étais promis d'épargner ceux qui se rendraient de bonne grâce ; ainsi, vous le voyez, la faute en est à ceux qui sont tombés trop tard sous ma main. Les maladroits ! que ne se sauvaient-ils plus loin, puisqu'ils n'avaient pas eu le bon esprit de se rendre plus tôt. Leur poursuite, menée chaudement, quoiqu'assez empêchée par les difficultés du terrain, nous conduisit jusqu'au sommet d'une colline, au penchant opposé de laquelle était bâti un monastère ; le seul à dix lieues à la ronde qui eut échappé à notre visite, grâce à sa position isolée. Vous frissonnez de terreur, digne homme, et vous avez raison. C'était un couvent de femmes. Celui-là, je vous en réponds, ne perdit rien pour avoir attendu l'heure un peu tardive où nous devions le découvrir.

« A sa vue, nous poussâmes notre cri de guerre, et nos chevaux, pressés de l'éperon, descendirent, comme en glissant, la pente rapide de la colline. Pendant ce court trajet, un des nôtres, moins bon cavalier que ses compa-

gnons, tomba embarrassé dans l'étrier de sa selle, et, son cheval courant toujours, il fut traîné jusqu'au fond de la vallée, labourant de sa tête, de son corps et de ses membres la route rocailleuse; qu'importe? Nous avions chaud, nous avions soif et nous étions à la porte d'un couvent! Les trépassés peuvent attendre; et d'abord rafraîchissons-nous, nous verrons ensuite à enterrer notre mort.

« Ah! mon père, que ce fut une joyeuse entrée que la nôtre dans la demeure des béguines! Je la vois encore la volée de blanches colombes, dont les voiles relevés au vent battaient l'air comme des aîles, alors que les pauvres filles se heurtaient de çà et de là en fuyant épouvantées devant nous. Certes, ce n'était pas un spectacle nouveau pour nos yeux que cette panique soudaine, causée par notre approche; mais jamais, non jamais depuis plus de trente ans que je guerroyais avec les nôtres, soit comme simple compagnon d'armes, soit comme chef de la bande, jamais, disais-je, je n'avais vu les nones

s'enfuir avec tant de vitesse. En un clin-d'œil toute la communauté avait disparu et, deux heures durant, nous eûmes beau chercher à qui parler, du cellier aux combles, du réfectoire dans les cellules; ni le jardin où nous fîmes ample ravage, ni le maître-autel de l'église que nous défonçâmes pour fouiller jusque dans les entrailles du sanctuaire, ne nous permit de découvrir aucune créature vivante. Pourtant il fallait bien que quelqu'un vînt mettre notre couvert et qu'on se décidât à nous servir à table, avec les honneurs dûs à notre nom redouté.

« Ce n'était pas, croyez-le bien, que nous fussions, d'ailleurs, fort embarrassés pour faire nous-mêmes, tout à la fois, l'office de maîtres et celui de valets; mais vous comprenez que lorsqu'on entre en vainqueur quelque part, le plaisir de commander aux vaincus avec le fer et la parole, et de voir ceux-ci obéir en tremblant au moindre signe, est un des plus doux bénéfices de la victoire. Aussi fallait-il nous entendre maugréer contre les absentes qui nous faisaient tort,

par leur fuite vraiment miraculeuse, du meilleur de notre conquête. Non, mon père, quoique vous puissiez dire le dimanche au prône, ne croyez plus que les blasphèmes attirent la foudre, car nous ne les ménagions guère dans le saint lieu, et pourtant ce jour-là se passa sans orage. »

Péniblement affecté de l'impiété, sans cesse renaissante de son hôte, le prieur l'interrompit.

— Mon fils, lui dit-il, de ce que le ciel se montre pur sur nos têtes, n'en concluons pas que la justice céleste soit désarmée; elle ne retient aujourd'hui sa colère que pour se manifester plus terrible demain. Avec le pouvoir de se sauver et la liberté de se perdre, Dieu a donné le temps aux hommes; mais il garde l'éternité pour récompenser et pour punir.

— On me l'a dit, répliqua le narrateur, et plus d'une fois déjà j'ai été tenté de le croire, car si j'ai beaucoup péché j'ai beaucoup souffert aussi.

Il demeura un instant le front baissé et comme absorbé dans un souvenir douloureux, et puis,

d'une voix plus ferme, il poursuivit après avoir étouffé un soupir :

« Rentrons dans le couvent des béguines, désormais invisibles pour nous. A toute force il nous fallait des serviteurs : sans échansons, maîtres queux et panneliers, le festin que nous nous étions promis nous eût semblé maussade. Les nonnettes s'obstinaient à ne pas se montrer ; donc c'est du dehors que nous résolûmes de faire venir nos cavaliers servants. Pour cela, nous avions à notre disposition la cloche du couvent, dont le bruit devait s'entendre au loin dans la campagne. Des malavisés, à notre place, se seraient pendus aux cordes et auraient sonné l'alarme. Nenni! C'eût été le moyen d'inviter chacun à rester chez soi ; car déjà, sans doute, la nouvelle de notre arrivée s'était répandue dans le pays, et peu, je puis vous l'affirmer, s'empressaient de répondre à notre appel, quand c'était hors de la portée de nos armes que nous invitions les gens à venir à nous.

« Vous savez déjà sans doute que notre com-

pagnie se composait de recrues prises ou acceptées en tous lieux et de toute classe; or l'un des nôtres, et non pas le moins brave, avait dans son jeune temps étudié pour être prêtre, il ne savait encore que sonner l'office, lorsqu'il s'avisa de quitter la robe de laine pour la cuirasse de fer; mais il le savait si bien, que s'étant chargé de mettre la cloche en branle, il gouverna de telle sorte la sonnerie, qu'il nous attira de tous les environs nombre d'innocents campagnards, lesquels s'imaginèrent, en entendant la cloche chanter ainsi, que tout péril était passé, et que les nonnes ne tintaient de cette harmonieuse façon que pour rendre grâce au ciel de notre bienheureux départ. Je vous laisse à juger quelle fut la terreur de nos crédules pris au piège, lorsqu'au lieu et place de pieuses filles les invitant à la prière, ils trouvèrent dans la cour du couvent, une vingtaine de joyeux cavaliers, bien armés, qui juraient haut et menaçaient de frapper dur quiconque n'obéirait pas prestement à leurs ordres. Nous fûmes servis vite et bien;

pas un seul de nos prisonniers, après le premier moment de stupeur passé, ne fit mine de s'employer de mauvaise grâce à l'office qu'on exigeait de lui : jeune homme ou vieillard, chacun lutta d'activité, et tous, voyant que nous ne pensions qu'à nous divertir, prirent si gaîment leur parti qu'ils semblaient être de moitié dans la fête.

« J'ai honte de le dire devant vous, mon père, honte pour les manants dont je parle ici ; non vraiment, rien n'est tel que la peur pour amener les hommes à faire bon marché de leur salut. Nos paysans avaient tant à cœur de nous prouver leur zèle, qu'ils défonçaient à l'envi les tonneaux du cellier, et se hâtaient, à qui mieux mieux, de parer la grande table du réfectoire avec les ornements de l'autel ; en un instant ils dépeuplèrent la basse-cour, dépouillèrent le verger et je crois pouvoir assurer que si nous l'eussions exigé, ils auraient mis dans l'âtre jusqu'aux crucifix de bois des cellules pour faire flamber plus vite le feu de la cuisine.

« C'est justice à leur rendre, ils s'acquittèrent

gentiment de leur devoir, et puis, comme au moment de nous mettre à table, quelqu'un de nous se plaignît de ce qu'il faisait sombre en diable dans la vaste salle où nous allions prendre notre réconfort ; d'eux-mêmes et sans qu'on le leur commandât, ils allumèrent les cierges de la chapelle et ils nous les apportèrent en guise de flambeaux pour éclairer l'orgie. Le luminaire brillait, le vin était versé, les viandes fumaient, répandant un parfum plus suave pour nous que la résine de l'encensoir ; nous ne nous fîmes pas prier pour prendre place au couvert qui avait été si galamment dressé.

« La fête fut longue et belle, en vérité ! Les provisions du couvent en faisaient les frais, aussi rien ne fut épargné pour compléter la débauche. La faim et la soif appaisée, on apporta les fruits, les épices ; il n'est pas, peut-être le savez-vous, de vrai dessert sans la petite chanson ; animés par l'ivresse, nous nous sentions en voix ; imaginez, mon père, quelle furieuse antienne nous entonnâmes : c'était à faire crouler la voûte du

réfectoire, lieu béni, qui jusqu'à ce jour, sans doute, n'avait retenti que du chant des cantiques. Pour tout dire, nos voix hurlaient si haut notre refrain des jours de grandes prouesses, que les images des saints qui nous entouraient s'en émurent dans leurs niches de pierres.

« — Miracle ! — s'écria l'un des nôtres, et du doigt il nous montra dans une petite chapelle, située non loin de la place où il était assis, une Madeleine tremblante au pied de la croix qu'elle tenait embrassée.

« De moins endurcis que nous s'y seraient laissé prendre ; jamais occasion plus belle ne s'était, je crois, offerte à une bande de mécréants pour la décider à se convertir; déjà les paysans qui venaient de nous servir à table, saisis d'effroi à l'aspect de la statue animée, s'étaient précipités à genoux la face contre terre, ils confessaient leurs péchés et demandaient grâce au Tout-Puissant, pour l'impiété dont la terreur les avait rendus involontairement complices. Bien pour eux de prier, ils avaient foi aux miracles ; mais

nous autres, réprouvés que nous étions, nous ne pouvions nous émouvoir de si peu. Cependant notre Madeleine continuait à trembler et si fort même, que la croix qu'elle semblait étreindre avec angoisse, s'agitait à son tour comme un arbre battu par le vent. Je vous le répète, mon père, c'était pour nous le moment, ou jamais, de faire amende honorable au Seigneur ; mais, au lieu d'une prière, ce fut par un prodigieux éclat de rire que nous saluâmes la vision miraculeuse. Déjà nous n'en étions plus à essayer de comprendre le mystère qui effrayait tant nos bons campagnards.

« Pourtant le silence se rétablit parmi nous, et moi, sinon comme le plus hardi, mais en ma qualité de chef de la troupe, je donnai à tous l'exemple des hommages qu'on doit rendre aux saints qui se manifestent si visiblement, je pris un cierge sur la table, mes compagnons firent de même, puis, processionnellement et répétant à tue-tête le chant d'église que notre ancien apprenti prêtre chantait par moquerie, nous allâmes droit à

la Madeleine dont l'émotion augmentait toujours.

« Ne fermez pas les yeux, mon père, ne détournez pas non plus la tête avec terreur, la foudre, encore un coup, ne devait pas nous atteindre. Il paraît que tant de sacrilèges ne suffisaient point pour faire mesure pleine aux yeux du souverain maître ; car, ce jour-là, il nous laissa commettre de bien plus grands méfaits encore sans se fâcher contre nous. C'est merveille comme l'homme peut aller loin dans la route du mal avant de lasser la justice de Dieu !

« Nous voilà donc près de la statue, tout son corps n'est que tremblement continuel, ses yeux qui se sont arrêtés un moment sur nous, se ferment soudain, sa tête, qu'elle a tenue un moment relevée, s'est tout aussitôt courbée comme si la vie n'avait fait que passer en elle et l'eût tout à coup abandonnée; ses mains tout à l'heure crispées après la croix, se détachèrent sans force de leur point d'appui ; enfin la figure de marbre, je dis de marbre, à cause de son étonnante pâleur, se sépara du groupe en poussant un gémis-

sement à fendre le cœur le plus dur. Ma foi, j'en eus pitié. Je jetai à terre le cierge qui embarrassait mes mains et je m'élançai vers la pauvre Madeleine, qui, sans mon prompt secours, se brisait le crâne sur le pavé.

« Vous l'avez deviné, je présume, ce n'était pas une simple image de pierre que je venais de recevoir ainsi dans mes bras; c'était une nonne du couvent, qui, moins prompte à fuir que ses compagnes, lorsque nous fîmes invasion dans le saint lieu, n'avait trouvé d'abri que dans cette chapelle pour échapper à nos regards. Depuis quatre heures environ que nous occupions, comme je vous l'ai dit, le vaste réfectoire, la pauvre enfant avait été forcée de garder l'attitude d'une statue au pied de la croix, et d'assister, spectatrice immobile, à toutes les abominations dont nous nous étions rendus coupables. Ainsi c'était donc aussi bien de fatigue que de frayeur qu'elle était tombée.

« Nos paysans ayant reconnu la sœur, se relevèrent tout honteux de leur sotte crédulité, et

bientôt après ils reprirent leur service avec un nouveau courage.

« Le mouvement de pitié que j'avais ressenti en faveur de la belle enfant évanouie ne pouvait pas être de longue durée. Tant qu'elle s'obstina à demeurer privée de sentiment, je m'occupai avec intérêt à lui donner mes soins ; mais aussitôt qu'elle eût rouvert les yeux, le naturel me revint, et me promettant de bien profiter de notre heureuse découverte, je m'écriai : — Place à table pour le nouveau convive que le hasard nous envoie ! honneur aux dames, compagnons ! Cherchez les vôtres, quant à moi, j'ai la mienne, et malheur à qui voudrait me la disputer : elle a froid, elle a soif, je la réchaufferai dans mes bras, elle boira dans mon verre.

« A peine avais-je achevé de parler, que mes convives jaloux de mon partage et supposant que toutes les nonnes du monastère avaient employé la même ruse que celle-ci pour se mettre à l'abri de nos recherches, s'empressèrent de fureter les coins et les recoins de la maison, avec

l'espoir que dans chaque saint immobile au fond de sa niche, ils allaient découvrir quelqu'une des pieuses filles de la communauté. Par bonheur pour les autres invisibles, ils perdirent leur temps en peines inutiles; mais il faut avouer que les bandits s'en vengèrent bellement sur les pauvres pierres qui n'en pouvaient mais; pas une ne resta debout dans sa cachette; d'un tour de bras ils délogèrent tous les bienheureux et ils les traitèrent avec tant de rudesse qu'il y eût, on peut le dire, dans le couvent ravagé, un nouveau massacre des innocents. Têtes, bras, jambes et tronçons, furent bientôt épars de tout côté; ils les dispersèrent dans les galeries du cloître et sur l'herbe du cimetière. Après cette glorieuse expédition, mes compagnons rentrèrent au réfectoire afin de recommencer l'orgie en l'honneur de celle que je venais de proclamer la reine de la fête.

« La jeune nonne, toujours aussi pâle, toujours sans force et sans volonté, se laissa asseoir à table où il me fallût la porter; car ses jambes,

encore chancelantes, n'avaient pu la mener jusque là. Ce n'était pas, à vrai dire, une créature animée et pensante que je tenais assise à ma droite; c'était une morte, mon père, mais une morte si belle qu'elle inspirait de l'amour à tous ceux qui la regardaient. Jugez quelles pensées impures me tourmentaient l'esprit, alors que je pouvais, sans qu'elle s'en défendît, l'enlacer du bras à la taille, et écouter, sous la pression de mes doigts, le lourd mouvement de son cœur répondre aux battements précipités du mien. Pour la ranimer, j'approchai mon verre de ses lèvres; elle ne détourna pas la tête, son visage ne manifesta aucun sentiment de dégoût; mais ses lèvres demeurèrent closes, et ses dents étaient si serrées, que pas une seule goutte du vin que je voulais l'obliger à boire ne put pénétrer : tout le contenu du verre se répandit au dehors et fit tache sur ses vêtements. C'était quelque chose de si étrange et de si triste à contempler, au milieu d'une bande de mécréants, que ce cadavre de jeune fille, assis à table, immobile, livide et

vêtu d'une robe blanche, çà et là tachée de vin, que j'éprouvai malgré moi je ne sais quel sentiment de respect pour notre nouvelle invitée. Aussi, en dépit des furieux désirs de la chair qui me faisaient bondir intérieurement et attacher sur elle mes regards comme sur une proie, ma main, sans que je le voulusse, cessa de presser son sein et mon bras de l'enlacer. De sombres réflexions me vinrent; je crois même que je baissai les yeux, indigné que j'étais de ma soudaine faiblesse et cependant mécontent contre moi-même de ce que j'avais été si hardi.

« Quant à mes joyeux complices, ils n'avaient rien perdu, eux, de leur étourdissante gaîté; mais voyant que la jolie nonne ne bougeait non plus qu'une borne profondément plantée en terre, ils prirent occasion de cette immobilité pour s'exciter, entre eux, aux plaisants propos.

« — Elle fait la dormeuse, disait l'un. — Bon! répondait un autre, ne voyez-vous pas qu'elle s'amuse à nos dépens, espérant nous prendre pour dupes; il y a une heure que la donzelle est tré-

passée, et par malice elle essaie de nous donner à croire qu'elle est encore de ce monde. — Allons donc! reprit un troisième, en me désignant, ne voyez-vous pas que c'est lui qui se raille de nous quand il nous assure qu'il a à son côté une femme véritable ; je vous dis, moi, que ce n'est rien de plus qu'une image de nonne faite à plaisir pour parer la chapelle du réfectoire. — Belle image, du moins! riposte vivement le sonneur de cloches dont je vous parlais tout à l'heure, et puis se levant aussitôt, il ajouta, en se dirigeant vers la jeune fille : Mensonge de pierre ou vérité en chair et en os, je vais bien savoir si son corps est sans entrailles ou si le cœur lui bat vraiment dans la poitrine!

« Et il s'avançait, vous ai-je dit. En ce moment, et pour la première fois, le cadavre se ranima, la rougeur lui monta au front, enfin, la belle fille parut comprendre en quelles mains elle était tombée; sa pudeur révoltée l'avait rendue à la vie. Elle voulut se lever, mais elle n'en eut pas la force; elle essaya de parler, mais

la voix lui manqua. Alors, cherchant un appui auprès d'elle, la nonne tourna vers moi son charmant visage, elle laissa tomber de ses yeux deux grosses larmes ; ce fut sa seule prière : elle me retourna le cœur. A mon tour je me levai subitement, et tirant à demi mon épée du fourreau.

« — Beau compagnon, criai-je à celui qui venait vers elle, retourne à ta place, oui, retourne à ta place sur-le-champ, si tu ne veux pas qu'on élargisse à ton intention la fosse que nous allons faire creuser pour le maladroit qui s'est laissé choir en descendant la colline !

« Il fit bien, l'insolent, de céder à nos compagnons qui s'efforcèrent de le retenir alors que mon défi le rendait plus audacieux ; s'il eût fait un nouveau pas en avant, je le tuais, mon père ! Je me sentais si bien animé à défendre la belle et sainte fille contre toute insulte, qu'au risque d'avoir à combattre seul tous les miens, je le jure par mon épée, je l'aurais fait respecter. »

— Bien ! mon fils, dit le prieur fatigué du

récit de tant d'impiétés et que la généreuse résolution du chef des bandits faisait enfin respirer plus à l'aise, voilà qu'une bonne pensée vous est venue ; vous le voyez, malgré tous vos crimes, le Seigneur ne vous abandonnait pas.

— Ne vous hâtez pas de m'absoudre, répliqua l'étranger, ce que vous prenez ici pour une inspiration divine, n'était qu'un mouvement de jalousie. Avez-vous donc oublié, digne homme, que je regardais la jeune sœur comme ma conquête? Je ne voulais pas qu'aucun autre portât la main sur elle, parce que déjà j'en avais fait ma proie. Hélas! ce n'est pas en imagination seulement que je devais la souiller de mon amour!

Ici l'hospitalier recula sur son siége avec horreur.

— Ne voulez-vous pas tout entendre? lui demanda son hôte.

— Parlez, répondit le prieur.

Le soldat poursuivit.

« La scène rapide, mais fâcheuse qui venait

de se passer entre nous, avait tout à coup arrêté l'élan de notre gaîté ; nous essayâmes, mais vainement, de la ranimer. A quoi bon, d'ailleurs? Notre séjour dans le couvent s'était bien assez prolongé. La nuit commençait à tomber, et je pensai qu'il était urgent de rejoindre le gros de notre compagnie, car depuis si long-temps que nous nous étions mis en campagne, il y avait tout lieu de supposer que ne nous voyant pas revenir, on devait nous croire victimes de quelque trahison. Je donnai le signal du départ, mais en me promettant tout bas de ne pas accompagner loin ma petite troupe. Quant aux paysans, dont nous devions reconnaître généreusement les services empressés, ils obtinrent pour récompense de leur zèle la faveur de ne pas être battus. Vous souriez, mon père, c'était beaucoup, je vous assure ; il était rare que des gens tombés en notre pouvoir s'en retirassent aussi bien portant qu'ils pouvaient l'être avant leur mésaventure. Aussitôt que la liberté leur eût été rendue, ils prirent leur volée à travers champs et je crois

être certain que mes gaillards ne s'amusèrent pas en route.

« La jeune nonne, à qui la parole et les forces n'étaient point revenues, resta seule dans le réfectoire éclairé par les cierges qui brûlaient encore et ayant devant elle les débris de notre festin. — A cheval, criai-je... Nous partîmes.

« A quelques pas du couvent que nous venions de quitter, nous retrouvâmes le corps de notre compagnon. Les honneurs que, d'ordinaire, nous rendons aux morts, se bornent à fort peu de chose ; point de cérémonie funèbre, point de prières. Quand le danger ne nous presse pas trop, on prend le temps de creuser une fosse pour le défunt, autrement on se contente de lui ravir ses armes, afin d'en faire bon usage en souvenir de lui, à la première rencontre avec l'ennemi. En quelques minutes la terre fut fouillée et le brave débarrassé de son armure. Nous le plaçâmes dans sa dernière demeure, la face regardant le ciel, puis le trou ayant été comblé, nous fîmes un moment piétiner nos chevaux sur

le sol remué, après quoi l'un de nos hommes se mit au bras la bride de la monture privée de son cavalier, et peu après, nous nous trouvâmes de l'autre côté de la colline.

« Il était nuit. Mes compagnons lancés en avant, regagnaient au galop le village dévasté où nous avions établi notre camp. Je profitai de l'obscurité qui nous cachait les uns aux autres, pour me rejeter de côté sur la route ; alors je laissai passer devant moi mes vingt cavaliers, puis j'attendis que le bruit de leur course se fût perdu dans l'éloignement, et bien certain maintenant qu'ils ne s'apercevraient de mon absence que trop tard pour revenir sur leurs pas, je tournai bride et j'essayai de retrouver le chemin du monastère. Malgré les nombreux détours qu'il fallait suivre pour y arriver, mes souvenirs me guidèrent assez bien. Plus d'une fois, cependant, je fus contraint de m'arrêter pour interroger ma mémoire ; car au milieu des ténèbres qui enveloppaient le pays, c'est à elle seule que je pouvais avoir recours pour m'orienter. Chose étran-

ge, dès que je cessais d'avancer, j'entendais distinctement le pas mesuré d'un cheval marchant devant moi à longue distance, et toujours dans la direction que je devais suivre. Pour dire vrai, ce fut moins mon instinct que ce bruit qui m'indiqua la route.

« Non pas intimidé, mais tourmenté pourtant, et curieux de savoir qui pouvait, à pareille heure, cheminer dans la campagne, je hâtai le pas afin de rejoindre le cavalier qui me devançait. Celui-ci devina-t-il qu'il était poursuivi, ou bien était-il seulement impatient d'arriver au terme de son voyage nocturne? Je ne saurais le dire; tout ce que je puis vous affirmer, c'est qu'il se mit à chevaucher si lestement, qu'il ne me fut possible de l'atteindre que lorsque nous arrivâmes tous deux à la porte du couvent.

« — Qui es-tu? lui demandai-je. — Où vas-tu? me répondit-il. Nous venions de reconnaître, lui, son chef, moi, l'imprudent compagnon qui avait menacé de porter la main sur une jeune fille

qu'un invincible désir de possession me portait à vouloir protéger.

« Nous n'eûmes pas de peine à comprendre que le même intérêt nous avait ramenés au même lieu.

« Entre gens comme nous, la rivalité ne pouvait exister long-temps : nul ne savait céder, et chacun était toujours prêt à tuer ou à mourir pour défendre sa part de butin. Or, sans nous expliquer davantage, l'apprenti prêtre mit pied à terre et dégaîna, j'en fis autant. L'obscurité est peu favorable pour ceux qui se mesurent de l'épée, mais la rage dirigeait nos coups, et le bruit qu'ils faisaient en tombant sur nos armures prouvait que nos bras ne portaient point à faux. Tous deux, l'un devant l'autre, de pied ferme, à la même place, nous battions le fer sans effleurer la peau. La nuit était si noire, que nous ne nous apercevions par instant qu'à la faveur des étincelles qui jaillissaient de nos armes. — C'est à n'en point finir ! me dit-il, corps à corps

maintenant, et du poignard, il saura mieux trouver le défaut de la cuirasse.

« Ce n'est pas que je le regrette, mais il faut lui rendre justice, j'avais pour rival un brave compagnon. J'acceptai la partie comme il venait de me la proposer ; il s'arma de son poignard, moi du mien, nous nous enlaçâmes tous deux du bras gauche, poitrine contre poitrine ; pendant quelques secondes nous cherchâmes de la pointe à pénétrer jusqu'à la chair ; je sentis une piqûre, mais légère, et tandis que mon ennemi prenait le temps d'assurer sa main pour frapper un coup décisif, j'avais trouvé le joint que je cherchais, je poussai et sans plier, ma lame entra jusqu'à la garde.

« Le chemin était libre, je passai.

« Affermissez votre cœur, mon père, et préparez-vous à maudire, car l'heure est venue pour moi d'être vraiment coupable. Jusqu'ici je ne vous ai conté que les peccadilles ordinaires du métier, elles vous ont terrifié et votre terreur m'a fait sourire ; j'en avais tant d'autres à vous ap-

prendre! Mais, continua le narrateur en baissant sourdement la voix et comme s'encourageant avec peine à parler, voici le crime, voici le sacrilège qui arrive enfin! Non, Dieu n'est pas! reprit-il avec force, confessant malgré lui, et sans le savoir même, la puissance de celui qu'il redoutait tout en refusant de le reconnaître. Non, Dieu n'est pas, car s'il existait, mon fils ne serait pas de ce monde et je n'aurais point à vous effrayer du récit de mes aventures.

— S'il n'existait pas, repartit le prieur, vous seriez sans remords, et voilà que vous vous condamnez. Continuez.

L'étranger poursuivit.

« Lorsque j'entrai dans le réfectoire où les cierges achevaient de se consumer, je fus assez surpris de n'y point retrouver celle que je soupçonnais en trop grande faiblesse pour avoir pu d'elle-même se transporter ailleurs. Je pensai que les béguines, soigneusement cachées pendant notre séjour au couvent, s'étaient remontrées aussitôt après notre départ, et qu'elles

avaient transporté leur compagne dans quelque autre lieu où j'espérais bien la rencontrer, car l'amour me tenait au cœur pour cette belle fille plus que je ne saurais vous le dire, et, maintenant, elle me paraissait d'autant plus mienne, qu'elle était le prix d'un combat : je l'avais gagnée à la pointe du poignard. Résolu à en faire, comme nous disons, ma joie, je parcourus de nouveau les cellules que naguère moi et les miens nous avions visitées ; mais partout le même silence, partout la même solitude ; aucun bruit que celui de ma course dans ces longs corridors, et nul autre que moi ne peuplait ce désert. — Son affaiblissement n'était qu'un jeu, me disais-je, elle aura profité de notre départ pour aller au loin retrouver ses sœurs. — C'était bien la peine de revenir sur mes pas avec d'aussi mauvaises pensées ! Et songeant à celui que j'avais laissé mourant à la porte du monastère, je me pris, pour la première fois de ma vie, à me reprocher le meurtre d'un homme.

« Trompé dans mon espoir, et voulant à tout

prix retrouver cette fille que j'aimais, oui, par Dieu! que j'aimais, mais comme je pouvais aimer : avec fureur! je me tenais accoudé à la fenêtre d'une galerie supérieure qui avait jour sur le jardin du cimetière des nonnes, et là, ignorant du chemin qu'il m'aurait fallu prendre pour la rejoindre, je pressais mon front à deux mains afin d'en faire jaillir une idée. Mon incertitude continuait, et la rage qui me bouillait dans l'âme débordait en écume sur mes lèvres.

« Je vous dis tout cela, mon père, afin de vous faire bien comprendre à quel point de frénésie j'en étais arrivé, quand mes regards s'arrêtèrent sur une ombre mouvante, qui semblait s'avancer péniblement, et terre à terre, vers la grande croix plantée au milieu du jardin que j'avais sous les yeux. Puis, l'ombre cessa de marcher; j'entendis une voix faible et suppliante qui demandait au ciel aide et protection. Le cœur me bondit de joie; je ne pouvais me tromper : c'était elle, ma sainte, ma nonne, ma belle conviée de l'orgie!

« Quitter ma fenêtre, franchir le corridor, les montées; traverser le réfectoire, me saisir d'un cierge qui touchait à sa fin et m'élancer d'un bond dans le cimetière, pour ne m'arrêter que devant cette croix auprès de laquelle je devais revoir enfin celle que j'avais tant désirée; tout cela ne dura qu'un instant. Ma brusque apparition ne parut point étonner la jeune fille, mes regards étincelants ne l'effrayèrent point, et les paroles d'amour que mon cœur trop plein laissait échapper, ne lui causèrent aucune émotion. On eut dit que ce n'était point elle que mes yeux regardaient ainsi, que ce n'était point à elle que mes paroles s'adressaient. Au lieu de fuir épouvantée à mon approche, la nonne, qui était courbée et occupée à fouiller dans l'herbe, se redressa sur ses deux genoux quand je parus devant elle; elle me prit par la main, puis me montrant une des marches de pierre qui montaient à la croix : « Là! là! me dit-elle. » Et moi je ne comprenais pas, je ne cherchais pas à comprendre. Je l'avais saisie dans mes bras, je

l'étreignais à l'étouffer, j'essayais de l'entraîner loin du champ de mort ; mais elle, s'efforçant, non pas de m'échapper, mais de me ramener à la place où je l'avais trouvée, répétait toujours : là ! là ! en me désignant les marches du crucifix.

« Ah ! mon père, vous ne pouvez pas savoir, vous, quel vertige roule et gronde dans la tête d'un homme, même à barbe grise ! comme le sang l'aveugle et comme il lui fouette les tempes avec colère, lorsqu'il tient souffle à souffle, pressée dans ses bras, la femme dont il a rêvé la chute ! Me cria-t-elle grâce? je n'en sais rien, je n'ai pas même le souvenir d'avoir été sans pitié devant ses prières ; quelle lutte s'établit entre nous? je ne saurais vous le dire; c'est un rêve pour moi, que ce moment de ma vie ; mais quand je me réveillai, la malheureuse enfant était évanouie sur les débris de la croix renversée. »

Entre les deux hommes, il y eut alors un long moment de silence. Le prieur, justement effrayé de l'énormité du crime de l'étranger, avait caché son front dans ses mains et fermé subite-

ment les yeux, comme si la foudre eût passé devant lui. Le sacrilège, abattu lui-même sous le poids accablant du souvenir qu'il venait de réveiller, avait courbé la tête, attendant l'anathème qui ne devait point tomber des lèvres du vieillard. Tous deux étaient encore dans leur attitude immobile quand l'enfant revint du jardin. Il rapportait en triomphe à son père, une brassée de fleurs des champs, qu'il avait moissonnée dans l'enclos du prieuré. Il ne fallait pas moins que cette gentille apparition pour rendre un peu de calme à ces âmes qui avaient si grand besoin de se rafraîchir à la source des idées pures. La présence de l'enfant devait nécessairement interrompre la confession du soldat; le prêtre, d'ailleurs, n'avait pas rempli tous ses devoirs de la journée envers les bonnes gens de son village. Il convint avec son hôte de remettre au soir-même la fin de cette triste histoire; puis, pour la seconde fois, il se rendit où l'appelait son ministère de charité.

Le soir les retrouva tous trois à la même ta-

ble, et c'est seulement lorsque l'enfant se fut endormi, que l'étranger reprit son récit où il l'avait laissé le matin.

IX

Le Vœu.

« Je vous ai dit, mon père, que je ne connaissais pas le remords ; pourtant si vous nommez ainsi le sentiment involontaire de pitié qui nous fait attacher un regard de commisération sur la victime tombée devant nous, alors, je dois vous avouer que le remords se fit jour dans mon âme ; car je demeurai long-temps à la contempler avec douleur, cette jeune et belle créature

qui venait de m'appartenir, mais que je n'osais dire à moi, cependant, puisqu'elle ne s'était pas donnée.

Le jour, qui commençait à poindre, nous trouva, elle, dans son immobilité, moi, dans ma triste contemplation. Pauvre fille! elle était froide comme la pierre où reposait sa tête. Une humidité glacée découlait de son front et se collait sur ses longs cheveux épars; ses yeux étaient caves, ses paupières bleuissaient ainsi que ses lèvres; mais qu'elle était donc belle encore!

« Voyant que son corps restait sans mouvement et que le souffle le plus léger même, ne soulevait plus sa poitrine, j'eus peur et je m'agenouillai, non pour prier, mais espérant que la chaleur de mon haleine suffirait pour rappeler en elle la vie qui semblait l'avoir quittée.

« Si mon cœur avait été le moins du monde disposé aux croyances religieuses, ce que j'entendis, lorsque je me courbai vers l'adorable fille, gisant sur les débris de la croix, ne m'eût laissé aucun doute sur la vérité des miracles :

j'aurais cru, j'aurais eu la foi; je m'explique.

« Nous étions seuls, vous le savez, dans l'enceinte du cloître : elle, morte, et moi, moi que trop bien vivant, car j'éprouvais d'intolérables souffrances. Je me baissai, comme je vous ai dit, vers ma charmante victime; son cœur ne battait plus, ainsi ne pouvait-elle donc ni soupirer, ni se plaindre, et pourtant de sourds gémissements se firent entendre. J'approchai mon oreille de la terre; c'était la terre, c'était l'herbe qui gémissaient; puis les gémissements cessèrent et bientôt après le chant mesuré de la prière des agonisants, monta presque indistinct jusqu'à moi. Étonné, je posai mon front sur le front de la jeune nonne, car il me sembla que c'était dans sa tête que les voix mystérieuses chantaient leurs prières; non, le bruit ne venait pas de là. J'écoutai mieux : c'étaient les marches du crucifix, c'étaient les pierres elles-mêmes qui priaient! Erreur! folie! me dis-je. J'appris trop tard, mon père, que ce n'était point une erreur.

« Morte ou vivante, il m'était impossiblé de m'arracher à celle que je venais, si vous le voulez, de flétrir. Jusqu'à ce jour j'avais connu seulement la débauche des sens, le désir brûlant qu'on assouvit dans la colère, et qui nous fait repousser du pied, avec mépris, avec dégoût, l'objet de notre passion d'un moment, lorsque le délire a cessé. Mais cette fois il n'en était pas ainsi; j'aimais, oh! oui, je l'aimais cette malheureuse fille, que je m'accusais d'avoir tuée dans mes furieuses étreintes; j'éprouvais bien encore de la rage, du mépris : cette rage, c'est contre moi-même que je la tournai; ce mépris, je ne l'éprouvai que pour moi, qui n'avait pas su respecter un cadavre.

« Je ne pouvais cependant pas demeurer éternellement devant ma victime, mais pour me séparer d'elle il m'aurait fallu une résolution plus forte que mon courage. Le devoir me rappelait auprès des miens, je me décidai à partir; je fis quelques pas vers la porte du cimetière. Cet impitoyable amour qui m'avait si long-temps

fixé à la même place, me ramena près de la jeune nonne. Alors, sans dessein arrêté, sans but, sans me rendre compte de ce que je faisais, je me baissai, je soulevai l'adorable créature, et, comme le loup ravisseur s'enfuit emportant la brebis qu'il vient d'égorger, je sortis à grands pas du monastère, chargé de mon triste fardeau. Je retrouvai à la porte mon fidèle compagnon qui hennissait d'impatience; il se cabra de joie en me revoyant. Je grimpai lestement en selle, et plaçai devant moi la pauvre enfant, dont je n'espérais plus rien; puis, frappant de l'éperon, nous partîmes.

« Le trouble où j'étais avait si bien dérangé ma raison, que je m'étonnai peu d'abord de ne pas avoir trouvé, en sortant, le rival que j'avais laissé pour mort au seuil du monastère. C'est lorsque je me fus éloigné et que le mouvement de mon cheval, peut-être aussi l'impression de l'air, eurent raffermi mon esprit, que le souvenir de ce brave me revint; mais il ne m'occupa

pas long-temps, j'avais bien mieux à faire que de penser à lui!

« Joie et bénédiction, mon père, la nonne respirait encore! Le galop précipité du vigoureux coursier qui nous portait, l'avait rendue à la vie. Elle soupira, elle ouvrit les yeux, elle me regarda avec surprise, avec effroi; qu'importe? elle vivait! J'activai plus encore la course de mon cheval, afin que la résurrection de la nonne fût complète. Mon moyen de guérison eut plein succès; car, lorsque je reparus au milieu de ma troupe, ce n'était plus un corps sans force et sans mouvement que je tenais dans mes bras; c'était une jeune et belle convalescente, faible encore, toujours pâle; mais à qui mes soins pouvaient rendre l'éclat de la jeunesse et de la beauté.

« Jamais victoire remportée, après une lutté acharnée, contre des ennemis, nos égaux en valeur, nos supérieurs en nombre, ne me causa une joie semblable à celle que j'éprouvai, lorsque je fus certain que son cœur lui battait en-

core; jamais je n'ai dit à mes compagnons : « Amis, nous sommes vainqueurs ! » avec autant d'orgueil que j'en ressentis à leur dire : « Amis, elle est vivante ! »

« Digne homme, poursuivit le soldat, vous n'avez point aimé; mais peut-être vous a-t-il été donné, dans votre existence consacrée au dévouement, à la charité, de ramasser sur votre chemin un malheureux glacé par le froid, épuisé par la faim ; vous l'avez réchauffé, vous l'avez nourri, j'en suis sûr, eh bien ! rappelez-vous le ravissement qui vint vous surprendre, lorsqu'un peu de chaleur commença à parcourir ses membres, lorsque sa poitrine se souleva d'aise sous l'influence généreuse du cordial que vous aviez, avec tant de peine, fait couler entre des dents serrées ; remettez-vous en mémoire son premier soupir d'allégement, son premier regard de surprise, le premier mot de reconnaissance qui sortit enfin de la bouche du pauvre diable qui vous devait la vie, et vous comprendrez combien je dus me sentir heureux.

« Ma nonne avait été tout aussitôt reconnue par ceux de mes compagnons qui s'étaient trouvés à l'orgie du couvent : — C'est notre Madeleine, dirent-ils. — Oui, répondis-je; mais de plus c'est aussi la femme de votre chef et malheur à celui qui ne la respectera pas ! Je n'avais pas besoin d'ajouter un serment à cette menace, mes braves me connaissaient bien; d'ailleurs, la preuve du soin que je mettais à défendre mes droits, était là sous leurs yeux. Je veux parler de mon rival poignardé à l'entrée du monastère. Celui-ci, malgré sa blessure, avait pu recouvrer assez de force pour monter à cheval et retourner achever de mourir auprès de nos compagnons.

« Je recommandai donc le respect pour elle; c'était assez, on l'observa.

« Mais la pieuse fille, direz-vous, comment put-elle se résoudre à vivre, lorsqu'elle se vit transplantée de sa sainte demeure au milieu de mécréants tels que nous? Hélas! il faut bien vous le dire : la nonne était revenue à la vie, mais

non pas à la raison. La frayeur l'avait rendue folle! oui, folle, et de telle sorte, mon père, qu'elle ne se rendait plus compte de son état passé ; elle avait oublié le couvent et ses sœurs ; elle se plaisait au bruit de nos armes, elle me souriait à moi qu'elle aurait dû fuir, si le souvenir avait pu se faire jour dans son esprit ; elle me cherchait comme un bien qui lui était nécessaire, dès que je la quittais un moment, et sa joie éclatait en rires extravagants aussitôt que je revenais près d'elle. J'aurais voulu pouvoir me persuader que j'étais aimé d'amour ; mais non, car la malheureuse qui tout à l'heure me cherchait avec l'empressement du délire et qui se montrait si joyeuse de m'avoir retrouvé, se dérobait presque aussitôt avec horreur à mes baisers, et elle s'épuisait en cris de désespoir lorsque tourmenté de désirs impérieux, je rêvais un nouveau sacrilège.

« Il fallait bien avoir pitié d'elle ! J'en eus pitié, et d'abord, et jusqu'à la fin. Oh ! mon supplice fut grand, mais mon amour était plus

grand encore; c'est à lui que je dus d'avoir tant de courage.

« On parle de vertu, mon père, je ne crois pas à la vertu; ou si elle existe quelque part, certes, ce n'est point en moi. Cependant quel nom donnerez-vous à ce sacrifice de tous les jours, qui oblige l'homme à museler sa passion, à vaincre, à terrasser cette bête féroce, qui le mord, qui le déchire, et qui ne se laisse abattre aujourd'hui que pour se relever demain plus furieuse? Je vous dis que vos martyrs ont moins souffert que moi, et ils avaient l'espoir d'une récompense; moi j'en étais arrivé à ne plus vouloir rien espérer. Les cris déchirants de la femme que j'aimais, l'effroi, l'horreur que lui inspiraient mes caresses, me faisaient tant de mal, que pour ne plus les entendre, pour ne plus voir ses larmes, je résolus de souffrir mon amour, comme on souffre intérieurement un ver rongeur qui grandit en force à mesure qu'il se nourrit de notre substance.

« Un jour, nous nous préparions alors à quit-

ter le pays que nous avions suffisamment ravagé, un jour, disais-je, la nonne disparut. Je fis d'abord quelques recherches inutiles, et puis, songeant à tous les tourments que j'avais endurés depuis que je la tenais près de moi, j'avoue que je ne me sentis pas trop chagriné de sa perte. Ce calme ou plutôt cette faiblesse qui résultait des fatigues de la lutte si long-temps soutenue, dura peu. Mon amour se réveilla bientôt, et avec lui une violente inquiétude du sort de cette pauvre folle, qui n'avait plus au monde que moi seul pour appui.

« De quel côté le délire peut-il l'avoir conduite? elle ignorait la route de son couvent, et même l'eût-elle connue, cette route, ne savais-je pas bien que depuis l'instant de son retour à la vie, elle n'avait plus eu aucun souvenir de son ancienne demeure.

« Incertain du chemin qu'elle avait pu prendre, je mis quelques-uns de mes gens en campagne de divers côtés, et moi, à tout hasard, je me dirigeai vers le monastère. J'allais là sans es-

poir de l'y rencontrer; je fis bien d'y aller, cependant, car c'est à son couvent que nous devions nous retrouver encore une fois. Est-ce l'instinct qui la guida? sa mémoire lui était-elle revenue durant sa route pour l'abandonner aussitôt qu'elle m'aurait revue? je ne saurais vous le dire. Elle n'a jamais pu me rendre compte du retour de raison qui la ramena près de ses compagnes; mais vous allez connaître quel mouvement la poussait lorsqu'elle me quitta furtivement pour entreprendre ce mystérieux voyage.

« Ce fut encore dans le cimetière, rampant sur l'herbe, près de la croix brisée et vers les marches de pierre qu'elle se trouvait quand je la revis. Je l'appelai du nom que je lui avait donné, car j'ignorais le sien. Comme la première fois, elle me regarda sans surprise, et puis me montrant les dalles qui montaient au crucifix, elle me dit encore : « Là! là! » Comprenant bien alors, qu'elle essayait de me désigner à cette place, un objet que je ne pouvais voir de ma hauteur, je me penchai près d'elle. La folle saisit ma main,

et, comme pour m'aider à chercher avec elle, elle promena pendant quelque temps mes doigts sur l'épaisseur de la pierre. Tout son corps frémissait d'impatience durant cette recherche à laquelle je me prêtais de bonne grâce; la sueur lui coulait du front, l'égarement de ses yeux devenait plus effrayant, sa poitrine oppressée laissait par intervalles échapper un cri rauque et sauvage; enfin je découvris, caché par une touffe de gazon, un anneau de fer, non pas scellé sur la pierre qu'elle interrogeait toujours, mais qui semblait oublié sous l'herbe : « N'est-ce pas cela? lui demandai-je en lui montrant l'anneau. »

« Elle se releva, accroupie sur ses genoux, regarda avec une sorte d'hébétement l'anneau que j'avais soulevé, et puis elle se frappa le front de ses deux mains, comme pour me faire comprendre que la mémoire lui était revenue. Bien certaine maintenant que ce qu'elle avait tant cherché était là, sous ses yeux, la pauvre fille se mit à gesticuler du bras, de la tête, comme

saisie d'un transport de joie; ses dents se heurtaient, elle riait, elle pleurait, et du fond de sa gorge j'entendis sortir ces mots que ses lèvres ne pouvaient pas articuler : « Oui, oui, le voilà! » Nous restâmes quelque temps à nous regarder l'un l'autre, moi ignorant ce que j'avais à faire, elle ne se rappelant plus ce qu'elle voulait me commander. Enfin, elle se saisit à son tour de l'anneau et sembla vouloir l'attirer à elle; mais le tremblement convulsif qui s'était emparé de tout son être, lui fit lâcher prise après le plus faible effort. De nouveau elle reprit ma main, la posa sur l'anneau, et alors s'attachant à mon bras, qu'elle ramenait en arrière pour mieux me faire comprendre ce que sa bouche ne pouvait me dire, elle m'indiqua le mouvement, je le suivis, l'anneau fut soulevé, et, en même temps, la première marche du crucifix tourna sur elle-même et découvrit un espace vide. C'était une voûte, un caveau; sans doute le cachot de punition des sœurs; il était muré de toute part et creusé à quelques pieds en terre. La folle

s'avança d'un bond vers l'ouverture, elle recula, poussa un cri de détresse et tomba à la renverse. A mon tour je voulus m'approcher du caveau, je manquai de tomber comme elle, suffoqué par l'odeur cadavéreuse qui s'exhalait de cette horrible fosse. Savez-vous bien ce qu'elle contenait? mon père : la communauté tout entière, moins une! et celle qui n'était pas morte étouffée avec les sœurs était folle!

«Comment avaient-elles péri si misérablement, ces pauvres filles, la seule d'entre elles qui survécut ne pouvait me l'apprendre, mais je le devinai. A notre arrivée dans le couvent, elles n'avaient trouvé d'autre refuge, pour échapper à nos souillures, que le cachot où elles devaient se croire en sûreté; mais il fallait que l'une d'elles se dévouât, pour les délivrer, dès que nous nous serions éloignés. La plus forte, la plus courageuse, ma belle nonne enfin, avait, vous le savez, subi pendant quatre heures le spectacle de notre orgie. Courbée au pied de la croix du réfectoire, tandis que gorgés de vin nous ébran-

lions les voûtes du bruit de nos blasphèmes et de nos abominables chansons, la généreuse fille avait peu à peu usé l'énergie dont la nature l'avait douée, et je dois croire que lorsqu'au cri de miracle, poussé par l'un des nôtres, je me précipitai vers la soi-disant Madelaine de marbre, déjà sa raison l'avait abandonnée. Ainsi je ne m'étais pas trompé, au moment où penché sur la pauvre belle évanouie, j'avais cru entendre l'herbe gémir, la pierre chanter l'hymne des morts, c'est des entrailles de la terre que partaient ces gémissements et ces prières. La nonne m'avait bien dit quand je reparus devant elle : « Là ! là ! » mais cette parole, mais son geste, n'avaient pour moi aucun sens ; je l'entendis à peine, je ne voyais que la femme que j'étais venu chercher malgré les ténèbres, par une route inconnue, pour la conquérir au prix d'un meurtre. »

— Ce matin le sacrilège vous a fait reculer d'horreur, dit l'étranger qui venait d'interrompre son récit pour s'adresser directement au vieux prieur ; cependant poursuivit-il, vous ne

soupçonniez rien encore de l'agonie de ces vingt malheureuses filles que j'aurais pu sauver si la passion ne m'eût aveuglé ; dites, maintenant que vous connaissez le crime tout entier, croyez-vous qu'il y ait une justice divine puisqu'elle ne m'a pas frappé?

Jamais depuis qu'il exerçait son saint ministère, le pasteur de Chamouny ne s'était trouvé face à face avec un pécheur aussi coupable et aussi mal disposé au repentir que celui-là. Cependant le pieux vieillard espérait trop en Dieu pour désespérer des hommes ; aussi, loin de répondre par un anathème à la question impie que lui faisait l'étranger, il répliqua :

— Je ne puis vous donner la foi que vous vous obstinez à ne point avoir, mais attendez, mon fils, attendez encore, elle viendra d'elle-même. Quand votre enfant saura comment on s'adresse à Dieu, vous le regarderez prier, et vous croirez.

L'hôte du prêtre secoua la tête d'un air peu convaincu et reprit :

— J'abuse sans doute de votre patience, mais toute histoire commencée demande sa fin, permettez donc que j'achève la mienne ce soir; d'autant mieux que demain je n'aurais peut-être ni la volonté, ni le courage de la reprendre où je l'ai laissée.

« Vous pensez bien que je m'empressai d'éloigner ma folle de ce lieu d'abomination. Elle se laissa emporter dans mes bras, asseoir sur mon cheval, et nous regagnâmes l'endroit où nous attendaient mes gens; le jour même, nous avions quitté le pays. Ce que la nonne avait vu dans le cimetière de son cloître eût suffi pour la priver de sa raison si elle avait eu encore à la perdre; heureusement, oui heureusement le mal était fait, car autrement elle en aurait pu mourir; ceci ne la rendit donc ni plus ni moins insensée, et comme tout était rêve dans son esprit, elle dut supposer que l'affreuse réalité n'était que vision et qu'elle avait à compter non un malheur, mais un rêve de plus.

« Sans se demander pourquoi nous nous ar-

rêtions dans un tel lieu aujourd'hui, pourquoi nous repartions le lendemain si précipitamment, d'où venait enfin que nous ne nous fixions nulle part, elle suivit avec moi la fortune des combats, et chaque jour elle me devenait plus chère, bien qu'elle continuât cependant à repousser mes caresses. Le secret d'un amour que son dégoût ne pouvait décourager était en elle, et la pauvre fille ne le soupçonnait pas. Et quand je lui disais : — Bientôt tu vas être mère, — elle me regardait sans avoir l'air de me comprendre. Son état de malaise ne l'inquiétait ni ne l'étonnait point; la nonne flétrie avait gardé toute son innocence. Le jour de sa délivrance arriva enfin; j'eus un fils! mais elle, ignorante du passé, elle aussi pure d'imagination que lorsque je la rencontrai au pied de la croix du cimetière, elle, disais-je, ne supposant pas que son enfant pût avoir un père en ce monde, mais sentant frémir de joie ses entrailles maternelles, s'écria, belle et de ses souffrances et de son bonheur : — « Un Jésus! un Jésus comme la vierge Marie! »

« Mes compagnons la voyant si folle prétendirent qu'elle ne pourrait jamais parvenir à élever son fils, et que si je poussais la faiblesse jusqu'à confier à ses soins cette frêle créature, je devais m'attendre, avant peu, à trouver l'enfant étouffé dans les bras de sa mère. Je ne tins aucun compte de leurs sinistres prédictions, la nonne n'eût pas consenti à se séparer de son fils, c'eût été la tuer peut-être que de le lui enlever soit par ruse, soit par force, j'eus confiance dans l'instinct de la nature, qui parle même au cœur des brutes, et je fis bien; car sa folie, je vous en réponds, ne l'empêcha pas d'être bonne mère nourrice.

« Une fois pourtant, j'eus grande inquiétude et surtout regret d'avoir laissé sans surveillance la mère et le fils. En rentrant le soir dans le logis que nous habitions depuis quelques jours, je ne les retrouvai plus. Je cherchai, je m'informai; une paysanne à qui je m'étais adressée après avoir interrogé vainement je ne sais combien d'autres habitants du pays, m'assura qu'elle

avait vu une femme portant un enfant, se diriger vers des bas-fonds où descendait un ravin. Je suivis le chemin qu'elle m'indiquait, et je reconnus bientôt qu'elle ne s'était point trompée. En effet, tout au bas de la côte que j'avais suivie, dans une sorte de gorge aride, rocailleuse et resserrée entre deux montagnes au pied desquelles bouillonnait un mince filet d'eau, je retrouvai la nonne et mon enfant. — Que fais-tu là ? lui demandai-je. — Elle, sans s'effrayer de mon apparition et du bruit de ma voix, me montra son fils, puis le ciel et murmura : « Le baptême. » Je compris que s'obstinant toujours à son rêve de Jésus, elle avait cherché le désert, se croyait au bord du Jourdain, et qu'elle attendait la venue d'un autre saint Jean-Baptiste.

« Je l'aimais tant, cette femme, que ce m'était vraiment une douce chose de flatter ses imaginations les plus bizarres; si dans sa folie elle m'eût demandé la couronne du comte de Savoie, je crois encore aujourd'hui que j'aurais

été la prendre sans façon sur le front même d'Amédée-le-Verd, pour venir ensuite la déposer aux pieds de ma nonne. J'étais honteux de mon impuissance à lui tout donner quand je la voyais regarder les étoiles avec un air d'envie. Elle demandait le baptême pour son fils ; je n'y eusse jamais pensé, moi ; mais c'était assez qu'elle le désirât : il devait être baptisé.

« Il faudrait un prêtre, lui dis-je. — Ah ! oui, un prêtre, répondit-elle. —Suis-moi, nous irons en chercher un ensemble. —Non, qu'il vienne. —Attends-moi donc, alors. — J'attendrai.

« La saison n'était pas des plus chaudes, j'avais peur qu'elle ne prît froid au fond de ce ravin ; mais la nuit était belle, la lune éclairait ma route, je ne tardai pas à ramener auprès d'elle l'homme de Dieu qu'elle espérait.

« Je ne vous dis pas, mon père, jusqu'où il me fallut courir pour trouver un prêtre, et comment j'enlevai brusquement de son lit celui que je parvins à rencontrer, ce serait inutilement prolonger mon récit. Je lui ordonnai de se ré-

veiller, il se réveilla ; de prendre sur lui tout ce qu'il fallait pour baptiser un enfant, il le prit; de monter en croupe sur mon cheval, il ne se fit pas prier, je vous l'assure ; sa terreur n'était pas des moindres, car tant que dura la chevauchée, je l'entendis derrière moi murmurer sa prière, et quand nous fûmes arrivés à un point du chemin où il fallait descendre de cheval pour gagner à pied le bas-fond que vous savez , le pauvre bonhomme , je crois , pensa que sa dernière heure était venue, car il se jeta à mes pieds et me demanda grâce. — Marche ! lui criai-je, j'ai de quoi payer ceux qui m'obéissent, et de quoi châtier ceux qui font rebellion. Il marcha.

« Ma nonne n'avait pas perdu patience; elle nous attendait assise sur un quartier de roc, et berçant son fils qui dormait.

« Le prêtre était si troublé de se trouver à pareille heure dans ce lieu sauvage, et à la discrétion d'un chrétien de ma sorte, que bien qu'il fût en présence de l'enfant, il me demanda où était celui pour qui j'étais venu réclamer le

baptême. Je le lui montrai ; ce n'était pas tout, il fallait aussi un parrain, une marraine pour répondre sur leur salut, disait le prêtre, de l'engagement que mon fils allait prendre envers Dieu. J'avais si peu l'habitude de vos cérémonies religieuses, que la pensée de ces deux principaux personnages de la fête ne m'était point venue à l'esprit ; je demandai au trembleur si l'on ne pourrait pas se passer d'eux ; il avait hâte, je le soupçonne, d'en finir avec moi, car il me répondit que dans les cas pressants on y pouvait suppléer moyennant aumône, et que la mienne lui servirait à trouver dans son village deux bonnes âmes disposées à engager, en faveur de mon fils, leur part du paradis. — Faites donc votre office, lui dis-je, et faites vite, car le froid est rude et mon enfant pourrait en souffrir. — Nouvelle difficulté, il fallait une croix, et le bonhomme, réveillé comme je vous l'ai dit, dans son premier sommeil, n'avait pas même pensé à prendre sur lui son chapelet. — N'est-ce que cela ? repartis-je, impatienté de tant de lenteur.

mon épée vous servira de crucifix. — Je la tirai du fourreau et la lui présentai la pointe en bas, le pommeau regardant le ciel. — Et le cierge? repartit le prêtre. — Je lui montrai les étoiles. —Et qui me dira les répons des versets ?—Vous les direz d'abord et je tâcherai de les répéter après vous. — Il n'avait plus rien à m'objecter, la cérémonie commença. Le prêtre, en ce moment, ne tremblait plus. Tant qu'il ne s'était senti qu'un homme faible devant un homme fort, j'avoue qu'il faisait si piteuse mine que c'était à le prendre en mépris. Mais je dois dire que dès qu'il eût passé à son cou l'étole du célébrant, il devint tout autre; sa voix prit de la fermeté, sa taille se redressa et son visage parut rayonner comme si le Dieu qu'il invoquait fût descendu en lui. La jeune mère, radieuse aussi, présenta son fils au baptême; je crus en la voyant si calme et avec tant de joie dans les yeux, que la raison lui revenait; oh ! si cela eût été, j'aurais demandé sur-le-champ à être baptisé comme mon fils, et aujourd'hui je serais chrétien. Mais

non, ce n'était qu'une folie plus douce qui se plaisait à sourire à ceux qui la flattaient. — Quel nom donnez-vous à cet enfant, nous demanda le prêtre. — Jésus, répondit la nonne. — Cette femme est folle, me dit-il à voix basse. — Oui, répliquai-je de même; mais vous ne devez pas vous en être aperçu. — Il répéta : — Quel nom lui donnez-vous? — La nonne murmurait toujours : « Jésus, Jésus. » — Et quel est le vôtre, demandai-je à mon tour au célébrant. — Basile. — Que mon fils soit donc nommé Basile ainsi que vous, repartis-je. — Ce dernier point con venu, le prêtre continua.

« C'eût été un singulier spectacle à contempler, je crois, que cette cérémonie qui s'accomplissait par une nuit de novembre, au fond d'une ravine que la lune éclairait. De tous quatre que nous étions là, le moins ému ce n'était pas le vieux routier, endurci à souffrir le mal et à le rendre. Tenant toujours mon épée en guise de croix, je regardais ma femme, je regardais mon fils, et par instant je ne les voyais plus; un nuage

me venait sur les yeux : c'était une larme. L'office terminé, je vidai mon aumônière dans les mains du prêtre et nous regagnâmes ensemble la hauteur.

« Vous savez maintenant, mon père, comment et pourquoi cet enfant se nomme Basile.

« J'arrive au bout de ma confesssion, je serai bref pour en finir. J'avais une joie dans ce monde : c'était la mère de ce joli blondin. Vous savez cependant comme elle répondait mal à ma tendresse ; mais il faut bien souffrir les caprices de la femme qu'on aime, autrement ce ne serait pas aimer. Je ne vivais que pour elle, et il me fallut la voir mourir ! Je n'ai pas besoin de vous dire par combien de soins et de veilles j'essayai d'arrêter les progrès du mal, quand je compris enfin qu'elle allait m'être enlevée ; car j'eus quelque peine à comprendre que cela fût possible.

« Un seul des sacrifices que je lui fis doit suffire à vous donner la mesure de mon amour pour elle.

« Mes compagnons, indignés d'un attachement qui passait leur intelligence, résolurent de me donner à choisir entre ce qu'ils nommaient ma stupide passion et le droit de les commander; ce droit je l'avais glorieusement acquis; mais ils prétendirent que le passé ne pouvait plus compter, dès que le présent venait le démentir. Je punis l'insolent qui avait osé porter la parole au nom des mécontents, et justice faite de celui-là, je ne marchandai pas long-temps entre un titre que j'étais bien certain de me faire rendre tôt ou tard et la femme que je craignais de perdre. Je les laissai libre de se nommer un autre chef. Ils partirent en me disant que je n'étais pas digne de leurs regrets et que je ne tarderais pas à me repentir de ma faiblesse. Je ne m'en suis pas repenti; mais eux, ils m'ont regretté.

« Quand cet événement arriva, la pauvre folle n'avait plus que peu de jours à vivre. Je passe sous silence ce que j'ai souffert durant cette longue agonie; vingt ans de fatigues m'auraient

moins vieilli que ma dernière veillée auprès de ce lit de mort. J'avais une consolation, cependant, c'était de penser qu'elle allait s'éteindre sans se douter de son danger, sans avoir eu la conscience de sa fin prochaine. Je me flattais trop tôt de ce dernier espoir; non, la nonne ne devait point mourir sans avoir recouvré la raison, sans avoir compris que c'est à un crime qu'elle devait d'être mère. Mais, dois-je me plaindre que son délire ait cessé? Elle m'a connu du moins; elle a pu dire en voyant l'amour que j'avais pour son fils : Je vous pardonne. »

— Tenez, mon Père, interrompit tout à coup le soldat, ne poussons pas plus loin ce récit, supprimons les détails de cette mort. Quand je repasserais sur toutes mes douleurs, une à une, je n'en serais pas moins coupable à vos yeux. Il est donc inutile de tourmenter la plaie qui saigne encore.

— Agissez selon vos forces, mon fils, repartit le prieur; en fait de courage, Dieu ne demande à l'homme que ce qui lui a été donné.

« Eh bien, poursuivit, mais précipitamment, le père de Basile, quelques heures avant de mourir elle revint à la raison ; elle se reconnut avec surprise, avec effroi, comme si elle venait de sortir d'un rêve ; elle eut toutes les sortes d'étonnements que vous pouvez supposer ; elle voulut savoir qui j'étais, comment son fils pouvait être aussi le mien ; elle exigea si impérieusement le récit du passé qu'il fallut tout lui dire ; oui, tout jusqu'à la déplorable fin de ses sœurs du couvent ! Je craignais un désespoir violent ; elle n'eut qu'une douleur calme et résignée. J'attendais sa malédiction ; mais elle voyait trop combien elle était aimée pour pouvoir me maudire. Je vous le répète, elle me pardonna ! Et puis sentant que la voix allait lui manquer, l'adorable créature ajouta :

« — Quand je ne serai plus, vous prendrez mon fils et vous irez avec lui, loin, bien loin, jusqu'à ce que vous trouviez, dans un pays à peu près inconnu du monde entier, un bon prêtre qui veuille bien vous recevoir et vous entendre,

vous lui raconterez tout ce que vous venez de me dire; et vous ajouterez en lui confiant notre enfant : Mon père, ce n'est pas moi, c'est sa mère qui vous le donne; sa mère qui fut flétrie sans avoir été coupable; elle consacre son enfant à Dieu en expiation des péchés de son père!

« — Et quand j'aurai fait ce que vous demandez, lui dis-je, que faudra-t-il que je devienne?

« — Vous chercherez pour vous-même une retraite ignorée où vous pourrez vous repentir et prier. Et jamais, entendez-vous, jamais vous n'apprendrez à mon fils qu'il vous doit le jour.

« Elle mourut; je suis parti avec cet enfant comme elle le voulait; je vous ai rencontré, je vous ai répété ses paroles; je n'ai plus maintenant qu'à chercher une solitude où je puisse accomplir son vœu de pénitence : demain je l'aurai trouvée. »

Le prieur accepta l'enfant que lui léguait la

nonne ; dès le soir même, il prépara les vêtements nécessaires au nouveau pénitent qui devait pour toujours se séparer de son armure, et, bientôt après, chacun reposa dans le prieuré.

X

L'expiation.

Le lendemain de cette soirée, qui avait été complètement remplie par la fin du récit de l'étranger, celui-ci s'étant levé en même temps que les premières lueurs du jour commençaient à paraître, se revêtit des habits grossiers que le pasteur de Chamouny avait eu soin de lui préparer dès la veille. Cela fait, il jeta un dernier regard sur la solide et pesante armure dans la-

quelle il s'énorgueillissait d'avoir vieilli, et du bout des lèvres, il donna un baiser d'adieu à l'enfant qui reposait encore.

Au moment d'abandonner tout ce qu'il aimait, ses armes et son fils, il hésita; mais son hésitation, cependant, dura peu. S'il n'eût promis qu'à Dieu seulement de sortir des voies du monde et de faire pénitence, sans doute qu'au premier regret donné à sa vie passée, le sacrilège aurait repris son habit de combat et enveloppé de nouveau l'enfant dans son manteau de laine blanche, puis redescendant à grands pas le cours de l'Arve, comme naguère il l'avait remonté, il eût bientôt reparu au milieu des siens et reconquis, soit de gré, soit de force, le droit de les commander. Mais il s'agissait d'accomplir les vœux de la nonne mourante; il l'avait solennellement promis, et toute promesse faite à cette femme, la seule qu'il eût aimée, était chose si sacrée, qu'elle suffisait pour le défendre contre l'impérieux désir qu'il éprouvait encore d'augmenter le nombre de ses iniquités. Ainsi,

celui qui eût mis pour ainsi dire son honneur à braver la voix tonnante du Tout-Puissant, n'avait de forces que contre sa propre volonté, alors que son cœur, comme un écho fidèle, lui redisait le vœu murmuré par la faible voix d'une femme que la vie allait abandonner. Il l'entendit, cette voix qui parlaitsans cesse en lui, et il ne balança plus.

Le nouveau pénitent mit sous son bras gauche le pain noir destiné à sa nourriture durant les quelques jours qu'il allait consacrer à l'essai de la vie des solitaires, il prit le bâton de voyageur, la seule arme que devait désormais toucher sa main si habile à manier l'épée ; et puis, sans éveiller le prieur, il sortit enfin de la maison hospitalière, afin de chercher aux environs de Chamouny cette retraite ignorée des hommes, au fond de laquelle il devait passer ses derniers jours dans l'attente du repentir et de la foi.

Après avoir erré quelque temps à l'aventure, car étranger dans le pays, il n'avait rien de

mieux à faire que d'abandonner au hasard le soin de lui frayer un chemin, le Nant des pèlerins qu'il suivit dans ses capricieuses sinuosités, le conduisit non loin du lieu où est aujourd'hui le hameau des Moulins. C'est dans cette désolée et sauvage solitude que le père de Basile s'arrêta. Il fut tout d'abord désireux de s'y fixer pour toujours. Ce silence dans le désert, n'était pas sans quelque charme pour celui qui avait rempli des provinces entières du bruit de son nom. Aux âmes qui n'ont point été jetées dans le moule du vulgaire, il faut des conditions d'existence tout exceptionnelles pour qu'elles puissent s'y épanouir à l'aise. Né pour la guerre, il allait avoir, ici, à lutter contre lui-même ; c'était encore un combat : — Je pourrai vivre dans ce lieu, dit-il, en mesurant de l'œil les montagnes qui l'entouraient et la hauteur du ciel où son regard semblait plutôt porter un défi que chercher une espérance.

Nous laisserons le vieux lion, à crinière blanchie, se faire ainsi de lui-même sa proie et s'é-

teindre peu à peu dans sa force, au fond de son vaste sépulcre, qui retentit plus souvent de ses blasphèmes que de ses prières.

Parfois, dans un fiévreux élan de son cœur, revenant, par la pensée, à ce qu'il nommait encore ses beaux jours, il franchissait la distance, il se voyait apparaissant tout à coup parmi ses compagnons, au moment où ceux-ci disputaient la victoire à l'ennemi. Comme jadis, fièrement campé en selle sur un ardent coursier, il enflait sa voix et poussait le cri de guerre; alors il lui semblait courir sus aux bataillons que la terreur dispersait; bientôt victorieux, il partageait entre les plus braves de sa vaillante compagnie, les dépouilles des vaincus. C'était là un rêve digne de lui. Mais parfois aussi, le souvenir de celle qui lui avait dû la honte d'être mère le ravissait pour un moment jusqu'au ciel, d'où il croyait l'entendre prier pour lui : il s'élançait, montant. montant sans cesse, mais sans pouvoir jamais atteindre la limite suprême où tendait son vol miraculeux, et puis, également épuisé par l'effort

d'imagination qui tantôt le ramenait au milieu du bruit des hommes, tantôt l'élevait jusqu'aux sphères célestes, il retombait toujours dans une sombre apathie, honteux, découragé ; craignant de maudire le passé, et n'osant pas, non plus, nier tout à fait l'avenir.

Un seul être vivant connaissait la demeure de cet étrange anachorète qui faisait pénitence d'une vie qu'il estimait glorieuse, aux pieds d'un Dieu auquel il ne croyait pas. L'unique confident du père de Basile, c'était le prieur de Chamouny. Trois frois par semaine, vers la chute du jour, notre solitaire se mettait en route pour aller demander au charitable pasteur le pain et l'instruction religieuse nécessaires aux besoins de son corps et de son âme. Suivant les conventions réglées entre eux, il n'arrivait jamais au prieuré qu'à l'heure où l'enfant reposait. Alors, comme au moment où il partit à la recherche du désert, il déposait sur le front de son fils un baiser si discret, que le sommeil du jeune Basile n'en était nullement troublé. Ce baiser paternel et le doux

moment qu'il passait à contempler l'enfant endormi, exerçaient sur lui une influence bien autrement réparatrice que le souper frugal qui lui avait été préparé; et, bien plus aussi que les saintes exhortations du pasteur, ils lui donnaient, sinon l'entière volonté, du moins la force de mener, jusqu'à son retour prochain au prieuré, sa vie d'isolement et de pénitence.

Les bonnes gens du village de Chamouny avaient des habitudes si bien réglées, ils observaient avec un soin si religieux l'heure invariable du couvre-feu que pas un seul des montagnards ne s'aperçut des visites nocturnes de l'étranger chez le pasteur, pendant deux ans qu'elles se renouvelèrent.

Un jour, ces visites qui donnaient encore un moment de joie au pénitent, trop souvent impatient de sa délivrance, dûrent cesser tout à coup; voici à quelle occasion elles furent interrompues.

Fatigué du repos et se révoltant enfin contre sa résignation qu'il nommait lâcheté, le pénitent

sortit une fois de sa tanière et l'énergie lui renaissant au cœur, il prit en toute hâte le chemin qui conduisait au prieuré. Ce soir là il n'y était point attendu. Son apparition causa quelque trouble au pasteur, qui s'était flatté souvent de l'espoir que la prière finirait par briser cette nature rebelle. A l'aspect du père de Basile, l'orgueil empreint sur le front, les yeux lançant la flamme, il comprit que l'âme du pécheur ne s'était point amendée, et c'est en tremblant qu'il demanda à celui-ci :

— Mon fils, que venez-vous faire aujourd'hui chez moi ? Est-ce une inspiration du ciel ou une mauvaise pensée qui vous ramène ici?

— Mon père, repartit résolument l'étranger, je viens vous rendre les haillons dont vous m'avez couvert et reprendre l'armure qui pèse moins à mes membres que ces vêtements de laine. Voici la croix que vous m'avez donnée, ajouta-t-il en la jetant sur la table, rendez-moi mon épée. La première ne m'a pas rendu fort, comme vous le disiez, contre moi-même ; avec la seconde, je

serai de nouveau fort contre les autres. J'ai appelé la croyance, elle n'est pas venue ; j'ai voulu m'humilier, et toujours je me suis relevé plus fier de mon passé, plus indigné de ma faiblesse d'aujourd'hui. C'est en vain que j'ai cherché de bonne foi à me croire coupable : j'ai fait bravement le métier de mon père ; j'ai tué, j'ai pillé, j'ai fait pis encore, je l'avoue ; mais c'était mon droit : je n'ai point à me repentir. J'offensai Dieu, dites-vous : il n'y a pas de Dieu, mon père, la pénitence est un leurre à prendre les imbéciles et les lâches ; je ne puis être ni l'un ni l'autre, laissez-moi donc réveiller mon fils, laissez-moi me montrer à lui et m'assurer qu'il me reconnaît bien ; ensuite j'irai recommencer avec lui cette vie de périls et d'aventures pour laquelle il est né aussi bien que moi.

Le prieur l'entendant parler ainsi, s'efforça de dissimuler l'effroi qu'il en ressentait, afin d'imposer par le calme à la violente agitation du soldat, et quand ce dernier eût fini d'exposer le motif de sa

visite inattendue, le père d'adoption de Basile répliqua :

—Vous êtes libre de renoncer à une épreuve qui a lassé votre courage ; car, ne vous y trompez pas, vos paroles, quelque orgueilleuses qu'elles soient, ne témoignent que de votre impuissance à subir le mal. Ce que vous nommez un retour glorieux vers les dangers, n'est qu'une fuite honteuse devant la crainte de souffrir. Votre erreur est grande, mon fils, puisque c'est là justement où vous voyez faiblesse et lâcheté que résident la force et la vertu; qu'importe! vous le voulez, suivez la route d'iniquité que vous aviez abandonnée; permis à vous d'y rentrer, mais quant à l'enfant que vous avez confié à mes soins, vous ne le perdrez pas avec vous ; vous ne l'emmènerez pas hors de cette sainte maison ; vous n'avez aucun droit sur lui : il ne vous appartient plus.

Ces paroles, prononcées avec fermeté, sans ébranler encore la résolution du soldat, le surprirent. Il allait répondre à cette sorte de défi ;

mais le prieur voyant l'émotion qu'il venait de causer à son indocile pénitent, continua :

— Non, l'enfant ne vous appartient plus, et quand je vous dis cela, sachez bien que je ne prétends m'attribuer que le droit dont vous m'avez investi vous-même. Rappelez-vous en quels termes vous me parlâtes lorsque vous remîtes en mes mains le fruit innocent de votre sacrilège. — Ce n'est pas moi, disiez-vous, c'est sa mère qui vous le donne ; c'est à elle seule que vous aurez à en répondre devant votre Dieu ! Or, mon Dieu, qui est aussi le vôtre, m'ordonne de vous le disputer, non par la force, mais par les prières, par les larmes ; oserez-vous me l'enlever, ajouta le digne homme en se précipitant aux genoux du père, quand c'est le vœu sacré de votre victime qui le protège contre vous, quand elle s'est placée elle-même au chevet de ce berceau pour défendre son fils !

Vaincu et par les prières du vieillard, et par le souvenir de son amour, il recula devant le berceau que le prieur lui montrait, comme si, en

effet, les paroles de celui-ci y eussent appelé la mère de Basile et qu'elle fût descendue du ciel afin de veiller elle-même sur son enfant. Le vieux lion, irrité contre la puissance du prêtre, à laquelle il cédait cependant, fit bien entendre encore un sourd rugissement; mais ce murmure fut le dernier qu'il se permit.

A compter de ce moment, jusqu'au jour où devait cesser son temps d'expiation sur la terre, le rebelle désarmé renonça de lui-même à venir aussi souvent au prieuré. Entre le pasteur et son pénitent il fut convenu qu'à l'avenir chacun d'eux ferait la moitié du chemin, et qu'à un point donné de la route, l'un recevrait la confession du pécheur, l'autre le pain de la charité, puis, ce qui devait le soutenir mieux encore, des nouvelles de son fils, auquel il ne voulait plus se montrer désormais.

Trois autres années s'écoulèrent ainsi. Enfin, un jour, le prieur sortit de sa maison, portant le saint viatique qui réconforte au moment du suprême voyage. Il était suivi d'un enfant

âgé d'environ sept ans, qui l'appelait mon père, et qui ne se souvenait que confusément, le plus souvent dans ses rêves, d'avoir donné ce nom à un autre homme dont les traits étaient effacés de sa mémoire. Ceux du village qui se trouvaient sur la route de leur pasteur, s'agenouillèrent, suivant leur pieux usage, et après qu'il se fut éloigné avec le fils du soldat, ils se demandèrent : — Qui va donc mourir dans le pays ? Quel est donc cet enfant que nous ne connaissons pas ?

Pour la première fois, depuis cinq ans qu'il habitait le prieuré, Basile respirait à l'air libre; il pouvait marcher long-temps devant lui, sans être arrêté tout à coup par un mur de clôture, comme celui qui fermait le jardin de son père d'adoption. Il s'amusait au bruit du ruisseau qui courait librement aussi, aux bruyères fleuries, dont il lui fallait bien aller, çà et là, cueillir une branche sur le penchant des rochers; le vol d'un insecte le faisait revenir vingt fois sur ses pas ; enfin chaque objet nouveau que son regard rencontrait retardait sa marche, et tout était nouveau

pour lui. Le prieur rappelait à tout moment son élève qui lui répondait, me voici! Alors il revenait auprès du vieillard, et cheminait quelque temps avec soumission à son côté; puis il s'arrêtait de nouveau, ou bien il grimpait encore à droite, à gauche; il s'oubliait dans une contemplation active et joyeuse et il ne reprenait sa course que lorsqu'à son nom, souvent répété, il craignait d'avoir lassé la patience du prieur. Ainsi se fit ce premier voyage de Basile hors des limites du prieuré.

Quand le prêtre et l'enfant arrivèrent auprès du pénitent, celui-ci n'avait plus que quelques instants à vivre.

A la vue de son fils, dernière consolation sur laquelle il ne comptait pas, le moribond, étendu à l'entrée de la grotte qui depuis cinq ans lui servait de demeure, parût se ranimer. — Il ressemble à sa mère, dit-il. — Et puis faisant approcher l'enfant, qui se tenait derrière la robe du prêtre, honteux et assez effrayé; car les souffrances d'une lente agonie avaient rendu le mal-

heureux pénitent difficile à envisager sans terreur. Celui-ci demanda à son fils :

— Me reconnais-tu?

Basile fit un signe de tête négatif, il baissa les yeux et demeura pensif comme s'il interrogeait sa mémoire. Elle ne lui rappela pas l'homme vêtu de fer qui l'avait, autrefois, apporté au prieur, dans le pan d'un large manteau.

Sur l'ordre du vieillard qu'il nommait son père, l'enfant se mit à genoux et commença à prier. Alors le prêtre s'avança vers son pénitent pour lui donner les derniers secours de l'Église : il lui présenta la croix en l'invitant à attacher sur elle ses yeux avec espérance et résignation ; mais le moribond regardait toujours son fils.

— Voici le moment venu de recevoir le prix de votre courageuse expiation, lui dit le prêtre, répondez, pécheur, vous repentez-vous?

— D'avoir donné le jour à cet enfant? répondit celui qui allait mourir; oh! non, mon père, non, je le voudrais que je ne pourrais pas m'en repentir.

— Un temps assez long vous a été laissé pour détester vos fautes et pour vous humilier devant les décrets de la Providence; dites, mon fils, croyez-vous en la miséricorde de Dieu?

— Je crois, murmura le pénitent, en la charité des hommes, et c'est pourquoi je vous laisse, avec confiance, le soin de veiller toujours sur mon fils.

— Mais ce n'est pas répondre, reprit le pasteur tourmenté, désolé de penser que l'âme pouvait s'échapper du corps avant d'avoir été purifiée par l'huile sainte et par l'eau lustrale. Priez, mon fils, placez cette croix sur vos lèvres, ou, je vous le dis, rien de ce que vous avez souffert pour vous réconcilier avec Dieu ne vous sera compté.

Ici le moribond, en qui une force surhumaine venait de passer, se dressa tout à coup sur son séant; il écarta brusquement et la croix et le prêtre qui lui faisaient obstacle pour voir son fils, et, au même instant, montrant au pasteur l'enfant toujours en prières, il lui répliqua d'une voix forte :

— Qu'en savez-vous?

Ces derniers mots renfermaient une espérance. Dieu n'attendait que cela, sans doute, pour rappeler à lui le pécheur, car à peine eut-il cessé de parler, qu'il retomba mort sur la terre nue qui lui servait de lit. Le vieillard et l'enfant lui firent pieusement les honneurs de la sépulture. Ce dernier était loin de se douter que la place où il venait de semer quelques brins de bruyère, cachait un cœur qui s'était ému de joie et d'orgueil au jour de sa naissance. Grâce à la discrétion du prieur, Basile ne soupçonna point que c'était de cette heure seulement qu'il pouvait se dire tout à fait orphelin.

Au retour, la route parut moins belle à l'enfant. Ni le bruit du ruisseau, ni les fleurs des montagnes, ni les insectes bourdonnants n'attirèrent plus son attention ; sa jeune âme oppressée du spectacle de la mort, qui, pour la première fois, avait frappé ses yeux, le rendait silencieux, craintif et recueilli. Mesurant sa marche sur celle du vieillard, il n'osait ni le devancer, ni demeurer en arrière ; le vent qui agitait les feuilles le

faisait tressaillir; il s'effrayait des grandes ombres que le soleil couchant allongeait devant lui, il avait peur du bruit de ses pas. De retour au prieuré, dont il eût volontiers barricadé la porte, il laissa, sans y toucher, le pain, le lait et les fruits de son souper; puis le sommeil le gagnant, bien qu'il eût peur aussi de s'abandonner au sommeil, Basile, en se couchant, n'osa pas même demander à son père d'adoption quel était cet homme qu'il avait vu mourir.

Durant plusieurs semaines, l'impression que son imagination avait reçue, peupla ses rêves de fantômes qui le poursuivaient, même au grand jour, dans ses jeux. Mais, peu à peu, tout s'effaça de sa mémoire, et bientôt aucun nuage ne vint plus se mêler à l'expression naïve de sa franche gaîté.

Le pasteur qui n'avait à rendre compte de l'enfant à qui que ce fût, continua à le tenir sous sa garde au prieuré, et bien qu'on sut dans le village l'existence de son élève, nul ne se permit de lui demander de quelles mains il l'avait reçu.

—Celui qui enseigne si bien aux autres ce qui est juste et charitable, pourrait-il agir autrement que dans les limites de la justice et de la charité? pensait-on ; et nul ne songeait à médire de l'adoption de l'enfant inconnu.

Lorsque Basile eut atteint l'âge et le degré d'instruction religieuse nécessaire pour vaquer au service de l'autel, on le vit, le dimanche, paré de la robe d'enfant de chœur, répondre à l'office, balancer l'encensoir et donner le signal du chant des cantiques. Prisonnier, il est vrai, mais heureux, cependant, car il ne sentait pas le poids de ses chaînes, l'enfant grandissait, et le temps était prochain où le prieur, confiant dans la piété qu'il avait inspirée à son élève, devait, pour qu'il se consacrât entièrement au service de l'Église, le conduire au séminaire d'Annecy. Déjà l'époque du départ était fixée ; encore quelques jours et Basile allait passer sous la discipline de ses nouveaux maîtres, quand la révolte de Benedetta et les évènements qui en furent la suite, changèrent tout à coup la destinée du novice.

XI

L'horizon.

La nuit seulement s'est passée depuis que nous avons laissé Benedetta sous la garde de Dieu et dans la robe de Basile.

Aucun des deux enfants n'a pu dormir ; trop de pensées agitaient leur esprit pour que le sommeil leur fut possible, et, avons-nous besoin de le dire, si d'une part le souvenir de son sauveur n'était pas ce qui occupait le moins la jeune fille,

ce n'était pas, certes, le remords d'un mensonge généreux qui faisait le plus rêver l'élève du prieur.

L'incendiaire et le novice n'avaient pu se voir, on le sait; mais que font les ténèbres de la nuit à ceux qui savent regarder avec les yeux de l'âme? Ainsi, chacun à part soi, elle sur le sommet de la montagne, lui dans la cellule du prieuré, étaient encore en présence l'un de l'autre, et ils se contemplaient avec bonheur. Dans sa reconnaissance, Benedetta se disait que Basile était beau, et lui, à la douce émotion de pitié qu'il éprouvait encore en songeant à sa protégée, devinait que Benedetta était belle. Être beau, pour la chevrière, c'était ressembler au glorieux archange dont son père avait porté le nom. Pour Basile, être belle, c'était avoir et le suave regard, et le sourire ineffable, et la pureté angélique dont il se plaisait à parer le visage de la mère du Sauveur; si bien que prêtant, l'un à l'autre, les charmes qu'ils supposaient aux objets de leur naïve adoration, elle, n'en avait que plus de re-

connaissance pour lui, et lui, que plus de compassion pour elle.

Benedetta supposait bien qu'après l'avoir sauvée il ne pouvait plus l'abandonner, c'est pour quoi elle se disait avec confiance : « Il reviendra. » Mais Basile, soumis à la surveillance du vieux prieur, craignant de lui révéler ce qui s'était passé, et n'imaginant pas qu'il lui fut jamais possible de tromper son père d'adoption, Basile n'osait se dire : « Je la reverrai. » Employé activement tout le jour à porter des secours aux incendiés, à aller au loin recruter des bras pour réparer les désastres de la veille, il n'eut pas grand loisir pour s'abandonner aux pénibles réflexions que faisaient naître en lui l'isolement de la chevrière. Mais quand le soir arriva, quand il se retrouva seul avec lui-même, il pensa que Benedetta l'attendait, qu'elle avait faim, qu'elle avait soif, et sa perplexité fut telle, entre son obéissance qui le retenait et son inquiétude qui lui criait : « Va ! » qu'il demeura debout dans sa cellule, un pied sur le bord de son lit, les yeux

fixés sur la porte ; soumis encore de fait, mais déjà rebelle d'intention, car son geste disait : Et pourtant je n'ai qu'à le vouloir !

Quant à la jeune fille, elle se flattait si bien de l'espoir que Basile ne l'abandonnerait pas, qu'elle attendit sa venue durant de longues heures et sans trop d'impatience ; mais lorsqu'elle s'aperçut que le jour tirait vers sa fin, sans qu'elle eut vu venir à elle celui en qui était maintenant toute son espérance ; alors elle commença à se désoler, d'autant plus que les atteintes du besoin se faisaient déjà cruellement sentir. Elle n'était pas demeurée tout ce temps dans son gîte élevé, et plus la nuit approchait, plus elle-même redescendait vers le village, mais en se promettant, quoique la faim l'y poussât, de ne se hasarder à gagner décidément Chamouny qu'à l'heure où elle pourrait le parcourir de nouveau afin d'y chercher sa subsistance, sans risque d'être vue.

A force d'avancer, bien que petit à petit, la chevrière arriva, comme il ne faisait pas tout à fait nuit encore, près de cette fondrière que la

veille elle avait si miraculeusement franchie. On se souvient que Benedetta, pour échapper à l'infatigable marâtre qu'elle supposait attachée à ses pas, s'élança avec désespoir, et que ce fut l'abîme qui la délivra de cette obstinée poursuite. L'enfant n'avait pas perdu la mémoire du péril dont elle s'était sentie menacée en cet endroit; aussi est-ce avec toute la terreur du ressouvenir, qu'elle osa mesurer des yeux la profondeur du gouffre qui ouvrait devant elle sa large baie. A la faveur d'un reste de jour qui éclairait le versant de la montagne, elle put plonger son regard assez avant dans le vide pour distinguer, à une trentaine de pieds au-dessous d'elle, un corps qui semblait se mouvoir péniblement dans le sens de la montée, comme s'il eut essayé, mais sans pouvoir y parvenir, de regagner le bord. Benedetta n'eut pas besoin de regarder long-temps pour reconnaître, disons mieux, pour deviner quel était l'être souffrant qui, depuis la veille, se trouvait enseveli dans la fondrière. Un bêlement faible, mais qu'elle enten-

dit bien cependant, ne lui laissa plus aucun doute, c'était elle : Catarina la capricieuse, Catarina la folle, la volontaire, sa chèvre favorite, celle qu'elle avait tant cherchée, tant appelée hier; c'était la cause de tous ses malheurs enfin qui se mourait là, pour l'avoir, mais trop tard, fidèlement suivie.

Oubliant ses propres souffrances, et ne tenant aucun compte du danger, la courageuse fille supposa qu'elle pourrait encore sauver l'indocile qui avait été victime, tout à la fois, et de sa désobéissance et de son attachement pour sa maîtresse. Alors elle serra autour de ses reins la robe flottante qui aurait pu l'embarrasser, et se faisant un point d'appui de toute chose où pouvaient se prendre ses mains : caillou à peine adhérent au roc, touffe légère de mousse, branche sèche, saillie presque insensible; elle descendit auprès de Catarina, dont les forces étaient épuisées. La pauvre chèvre, comme si elle n'eût attendu que la venue de sa gentille gardienne pour mourir, tourna vers celle-ci un regard

douloureux quand Benedetta eut fait entendre sa voix, et puis sa tête qu'elle avait relevée, non sans peine, retomba tout à coup. Ce mouvement fut le dernier : elle ne bougea plus.

Devant sa chèvre morte, et morte pour l'avoir suivie, et parce que la chevrière ne l'avait pu reconnaître, tous les tourments, toutes les angoisses qui avaient agité sa vie, durant les vingt-quatre heures qui venaient de se passer, disparurent; elle ne vit plus que Catarina, sa favorite, perdue par sa propre faute, et c'est en ce moment surtout que Benedetta se trouva vraiment coupable. Dirons-nous combien de temps et par quels soins elle essaya de la ranimer? Quand elle vit que tous ses efforts étaient inutiles, elle pleura, et dans son violent chagrin, l'enfant se demanda à quoi lui servirait la peine qu'elle allait se donner pour sortir de l'abîme. Où Catarina était morte, Benedetta ne pouvait-elle pas mourir aussi, puisque son sauveur l'avait abandonnée?

Ces désolantes pensées la retinrent long-temps

à la même place; mais enfin l'instinct de la vie, qui ne pouvait pas faire long-temps défaut à cette riche et bonne nature de jeune fille, lui parla plus haut que sa douleur; elle se pencha une dernière fois vers sa jolie chèvre aux pieds noirs, elle l'embrassa avec l'étreinte fiévreuse du dernier adieu, et, à tout hasard, elle chercha à remonter comme tout à l'heure elle était descendue. Mais la même espérance ne la soutenait plus dans cette périlleuse entreprise; mais la nuit était venue, et elle ne voyait plus où poser le pied, où appuyer les mains. Tout ce qu'elle touchait, ou du coude, ou du genou, se détachait soudain et roulait dans le gouffre, elle ne gravissait un moment la paroi du rocher que pour redescendre plus vite. Après avoir usé ses forces à ce travail épuisant et vain, Benedetta qui ne voulait pas demeurer vivante dans cet horrible tombeau, poussa un cri désespéré vers le ciel, un cri qui ne devait être entendu que de Dieu; et pourtant une voix y répondit : c'était celle de Basile.

Il était dans la destinée de l'élève du prieur

de pouvoir, deux fois en deux jours, être l'ange gardien de Benedetta. Aussitôt qu'elle eût reconnu cette voix, la chevrière cessa de craindre pour sa vie.

Elle avait grand besoin de cette confiance qui ravivait son énergie, car, quelles que fussent la force et l'adresse de Basile, l'obscurité était si épaisse autour de lui, que si Benedetta n'avait pu s'aider encore plus qu'il ne venait en aide lui-même à la pauvre enfant, il leur aurait fallu attendre jusqu'à l'aube prochaine pour se retrouver tous deux sur la montagne. Encouragée par le novice qui, penché sur le bord du gouffre, la guidait d'instinct dans son aventureuse montée, Benedetta appuya un pied plus ferme contre le roc; elle s'inquiéta moins du bruit des cailloux qui roulaient autour d'elle, elle se cramponna mieux aux saillies que ses doigts rencontraient; sa main, en cherchant une anfractuosité favorable à un dernier élan qui devait la sortir de l'abîme, trouva enfin une main qui se tendait vers elle; c'est convulsivement qu'elle la saisit.

Un moment le sauveur et la protégée demeurèrent immobiles : lui toujours penché, elle pour ainsi dire suspendue au bras de Basile. — Le pied me manque ! — cria Benedetta essayant de se soulever encore. C'était l'instant suprême; la vie ou la mort ne dépendaient plus que d'un faux mouvement de l'un des deux. Le novice ramassa, comme en un seul bloc, tout ce qu'il y avait de forces en lui : — Courage, et à moi ! dit-il. Il l'attira en faisant un pas en arrière; elle s'abandonna à lui, et bientôt tous deux, assis l'un près de l'autre, non loin de la fondrière, essuyaient la sueur qui leur inondait le front.

Délivrée du danger et remise à peu près de son émotion, mais non pas de sa fatigue, Benedetta raconta à Basile le motif généreux qui l'avait portée à risquer ainsi ses jours, et puis se rappelant cette longue journée passée à attendre son sauveur, elle le gronda de ce qu'il était venu si tard. Bientôt après, lui baisant les mains, elle le remerciait de ce qu'il ne l'avait point oubliée. Basile reçut ses reproches sans chercher

à s'excuser, ses caresses, sans songer même qu'il dût s'en défendre. A ceux-là il eût été honteux de répondre : — Je n'osais pas venir plus tôt. — A celles-ci, il trouvait tant de plaisir et un plaisir si nouveau pour lui, que c'était comme une vie nouvelle qui passait en lui et précipitait le mouvement de son cœur.

Les premiers moments donnés au récit de la mort de Catarina, à la bouderie de la chevrière, aux témoignages naïfs de la reconnaissance, Basile enfin songea qu'il n'avait pas franchi de nuit le mur du prieuré, seulement pour entendre la voix de sa protégée le gronder, le bénir, et pour se sentir assis auprès d'elle. Un panier de provisions dérobées au vieux pasteur, était là en témoignage de sa sollicitude pour Benedetta. Le novice rappela à celle-ci qu'elle venait de passer tout un jour sans prendre de nourriture, et il tira de son panier le pain, les fruits, le fromage qu'il avait apportés pour elle. Malgré les regrets que lui causait encore la perte douloureuse qu'elle avait faite, Benedetta avait un tel besoin

de se reconforter, qu'elle accepta le souper que Basile apprêtait sur ses genoux, et elle y fit grandement honneur. Tandis qu'elle réparait ainsi ses forces, le novice, pour lui remettre encore plus de courage au cœur, lui apprit que les chèvres du prieur avaient été heureusement sauvées de l'incendie, et qu'elles dormaient maintenant dans une étable que lui-même il avait aidé à reconstruire pour elles.

La nuit avançait ; Basile voulait rester maître du secret de sa sortie mystérieuse, afin de pouvoir la renouveler le lendemain, et, pour cela, il ne fallait pas qu'il risquât de se laisser surprendre, au retour, par son père d'adoption. Il ne demeura donc pas long-temps auprès de Benedetta. Cette fois elle n'eut pas besoin d'employer la prière auprès de lui pour être assurée qu'elle le reverrait la nuit suivante, car il fut le premier à dire : « Je reviendrai. »

Ce qu'il avait apporté de provisions suffisait à Benedetta pour sa subsistance de la journée suivante, il partit sans inquiétude pour elle, mais

bien moins rassuré quant à lui, car c'en eût été fait de sa protection cachée, si le vieux prieur avait pu soupçonner l'emploi de sa nuit. Il rentra aussi heureusement chez lui qu'il avait pu en sortir. Durant près d'une semaine il lui fut possible de faire, avec la même discrétion, le voyage du prieuré à la montagne; mais un soir, comme il se proposait pour la sixième fois de se rendre auprès de Benedetta, qui, maintenant, venait à sa rencontre jusqu'au détour où la route mène droit au village, un soir donc, le prieur qui ne dormait pas encore, l'entendant bouger dans sa cellule, l'appela auprès de lui. Basile se hâta de cacher le panier qu'il avait préparé pour sa protégée, puis, ne doutant pas qu'il n'eût été découvert, c'est l'esprit troublé et se demandant s'il devait tout avouer ou continuer le mensonge, qu'il parut devant son juge.

—Mon fils, lui dit le prieur, une faiblesse que je me reproche, mais que ma tendresse pour toi justifie, m'a fait différer jusqu'à ce jour de te parler d'une résolution qui me coûte, mais à la-

quelle pourtant nous devons tous deux nous résigner. Il est temps de te la faire connaître. Tu rougis, tu trembles, remets-toi, Basile ; ce n'est après tout que de ton bien, que de ton avenir qu'il s'agit, et puisque, ainsi que moi, ce soir tu ne peux dormir, assieds-toi et causons.

Bien que rassuré par ces paroles, Basile était au supplice : Benedetta allait vainement l'attendre cette nuit. Cependant, le prieur ayant réitéré son invitation, il s'assit.

— Il faut nous séparer, mon enfant, reprit le saint homme, mon grand âge et mon peu de savoir ne me permettraient pas de t'instruire comme il le faudrait pour te mettre à même de servir, ainsi que tu le feras, j'ose en être sûr, l'Église militante dont tu dois être l'un des plus fermes soutiens. Ton cœur est pur, ton âme est façonnée à la piété, ce sont des terrains vierges que j'ai bien préparés ; mais il faut maintenant que je laisse à d'autres, plus heureux, plus habiles, le soin d'y semer le bon grain. Demain, mon fils, en-

tends-tu bien, demain, je te conduits au séminaire.

En disant ces derniers mots, le vieillard pleurait. Basile, muet de surprise, avait pâli, et le tremblement de ses lèvres répétait : — Demain !

Trompé sur la véritable cause de l'émotion de son élève, car il n'attribuait celle-ci qu'au regret que Basile devait éprouver de le quitter, le prieur fit taire sa propre douleur afin de lui donner l'exemple du courage. Il le mit en présence de la gloire éternelle qui l'attendait, pour prix d'un léger sacrifice à sa seule affection terrestre. Basile songeait toujours à Benedetta, et du geste il répondait : — Non ! — Enfin le prieur voyant qu'il ne voulait pas se rendre à ses exhortations, crut obéir à une inspiration de Dieu, et il lui parla de son père, de sa vie livrée si long temps au hasard des combats, il lui dit tous ses crimes, excepté pourtant celui auquel Basile avait dû la naissance ; il lui révéla et le vœu de sa mère mourante, et la misérable fin de cet homme qui lutta jusqu'au dernier moment contre les remords, et s'éteignit

sans avoir reçu l'absolution. Basile, attentif à ce récit, oublia enfin Benedetta ; une main de fer le serrait à la gorge, et c'est à peine si son cœur osait battre. Pour preuve de ce qu'il avançait, le prieur lui montra l'armure et l'épée qu'il avait conservées. Le novice, debout et pensif maintenant, contemplait en silence ces objets si nouveaux pour lui, puis il regarda sa robe ; ses mains se croisèrent, son front se courba et les larmes lui vinrent aux yeux. — J'étouffe ! — murmura-t-il.

Désolé d'avoir, par son imprudente révélation, mis tant de trouble et de chagrin dans l'âme de Basile, le prieur engagea celui-ci à aller se reposer, et lui promit que le voyage à Saint-Jean-de-Maurienne serait retardé jusqu'au jour où il aurait pu se familiariser avec l'idée de leur séparation. Basile rentra chez lui et se jeta brisé sur son lit. L'agitation qu'il avait ressentie durant le récit du vieillard était telle, qu'il ne lui eût pas été possible de faire un pas de plus.

Ainsi, la sixième nuit se passa sans que Benedetta revit son sauveur. La jeune fille comp-

tait trop bien sur lui pour douter de son bon vouloir à la venir visiter dans sa haute retraite; cette confiance en lui ne la rendit que plus inquiète de l'absence de Basile; elle supposa qu'un événement fâcheux l'avait retenu loin d'elle, et c'est bien moins pour obtenir le secours qu'il lui apportait que pour être certaine qu'il n'avait couru aucun danger, que cent fois, pendant le jour suivant, elle répéta : « Mon Dieu ! faites qu'il revienne ! »

Le vœu de la chevrière fut exaucé. A l'heure où d'ordinaire elle venait l'attendre vers le bas de la montagne, Basile arriva près d'elle; il la rassura, mais sans lui dire ce que le prieur lui avait appris; car avant d'en parler à Benedetta, il voulait encore se consulter. Sa résolution prise, il savait bien que le loisir ne lui manquerait pas pour révéler à la jeune fille ce qu'il savait et de lui-même et de son père. Les heures se passaient et le novice ne se préparait pas à retourner au prieuré. La chevrière, à qui le temps paraissait bien long quand elle était seule, se trouvait

si heureuse d'avoir quelqu'un à qui parler, qu'elle ne s'apercevait pas de la marche rapide des heures; mais lui, il attendait le jour avec impatience. Il parut enfin, et pour la première fois, ces deux enfants purent se voir.

Ils se regardèrent et se sourirent sans étonnement. Ni l'un ni l'autre ne s'était trompé : Il était beau déjà, elle promettait d'être belle. Ce n'était pas absolument ce calme majestueux de l'Archange; ce n'était pas non plus tout à fait la douceur infinie de la Vierge de Nazareth; mais c'était la vie avec tous ses épanouissements de jeunesse, de force et de santé; il se regardèrent en souriant, avons-nous dit, car ils étaient heureux de se voir; mais dans ce sourire familier qu'il s'adressèrent, ils semblaient se dire : — Je te connaissais déjà.

Donc, le jour était venu. La prudence exigeait qu'ils se retirassent le plus haut possible sur la montagne. Ils la gravirent jusqu'à ce qu'ils pussent se croire bien protégés contre toutes les recherches. Benedetta suivait Basile et ne lui de-

mandait pas compte de son séjour inaccoutumé auprès d'elle. Lorsque les deux enfants furent parvenus au point le plus élevé qu'il leur était possible d'atteindre sans trop souffrir de l'impression du froid et de la rareté de l'air, Basile resta frappé d'admiration au spectacle qui se déroulait devant lui.

De tous les points de l'horizon, la nature se dépouillant par degrés des derniers voiles de la nuit, réveillait peu à peu toutes ses harmonies et se baignait radieuse dans les vapeurs sereines du matin.

A la vue de ces cimes que rougissaient les premiers rayons du soleil; de ces féeriques cascades dont chaque grain de poussière humide et lumineuse scintillait coloré des nuances de l'arc-en-ciel; à l'aspect de ces glaciers où se reflétait le ciel bleu; de ces étroites lignes d'argent qui couraient sur les flancs noirs des rochers et qui étaient des fleuves; de ces bouquets de verdure qui étaient des forêts, et plus loin, contemplant ces clochers qui perçaient les nuages et dominaient des vil-

les ; le novice émerveillé semblait ne pas avoir assez de ses yeux pour tout voir ; il étendait les mains comme s'il eût voulu tout embrasser.

Quant à la jeune fille, elle ne regardait que son sauveur.

— Que le monde est grand! dit-il.

XII

Au hasard.

Basile, on le voit, n'avait hésité qu'un jour entre l'Église et le monde. Ce n'est pas, cependant que, fidèle au sang dont il était sorti, il eût trouvé dans le récit du prieur l'explication de quelque secrète impatience pour une autre destinée que celle qui lui fut promise dès ses plus jeunes ans. Jamais l'élève du pasteur de Chamouny n'avait été troublé dans les pieux de-

voirs de son noviciat, par ces mystérieux avertissements du ciel qui éloignent peu à peu l'homme de la voie où il est entré par mégarde, jusqu'à ce qu'il ait mis le pied, enfin, dans celle d'où il ne doit plus sortir. Achille s'ignorant, dit-on, et confondu avec les filles de Scyros, n'eut besoin pour se révéler à lui-même, que d'entrevoir le glaive caché à dessein sous des joyaux de femme ; mais le fils du vieux lion, jamais sous son aube d'enfant de chœur, n'avait senti frémir le lionceau, et lorsque, instruit de son origine, il osa se décider à quitter furtivement le prieuré, il se sentait si peu entraîné par une impérieuse vocation pour le métier des armes, qu'en partant, timide encore et effrayé de son audace, il ne songea pas à emporter l'épée de son père.

Qui donc alors avait pu vaincre les scrupules et détendre le ressort de cette âme ployée si long-temps sous le joug de l'obéissance : l'inquiétude que lui causait l'avenir incertain de sa jeune protégée et la perspective prochaine d'une

séparation que l'âge avancé de son père d'adoption menaçait de rendre éternelle.

Basile, accoutumé depuis l'enfance à l'uniformité de sa vie, et ne la désirant pas plus variée, ne supposant pas même qu'elle pût changer, n'aurait eu garde, vraiment, de concevoir la pensée de s'éloigner pour toujours du prieuré, sa patrie, et du vieillard qui était toute sa famille; mais quand ce dernier lui eut appris qu'ils devaient se quitter, que ce départ nécessaire était inévitable, et qu'à peu de jours de là, il fallait absolument que le sacrifice s'accomplît; alors, et pour la première fois, le jeune novice sentit qu'il pouvait avoir une volonté: l'embarras de sa situation s'était simplifié, puisque le prieur pouvait se résigner à vivre sans son fils adoptif; il n'avait donc plus à choisir qu'entre Benedetta, à qui il était indispensable, et le séminaire où l'on pouvait se passer de lui. Il ne demeura qu'un jour dans sa pénible alternative; un jour entier c'eût été trop sans doute, pour tout autre que lui, mais qu'on veuille bien songer un mo-

ment à l'éducation qu'il avait reçue, et l'on n'aura plus lieu d'être étonné de ce qu'il ne se sentait pas complètement affermi dans sa résolution, lorsqu'il sortit pour la dernière fois du prieuré.

Ainsi que le novice, disons adieu et souhaitons une bonne fin au vieux pasteur, car nous ne devons plus le revoir.

S'arrachant avec effort de sa contemplation admirative, Basile tourna les yeux vers Benedetta qui n'avait cessé d'attacher sur lui ses regards, et prenant une des mains de la chevrière, il lui dit :

—Petite, si tu le veux, nous ne nous quitterons plus.

Un rayon de joie se répandit soudain sur le charmant visage de la jeune fille. Elle se rapprocha vivement de Basile, l'examina sous œil, comme dit le Florentin, pour s'assurer s'il parlait sérieusement ; et comme celui-ci réitérait de la meilleure foi du monde sa proposition de ne plus la quitter, Benedetta dégagea sa main, qu'il

avait prise, puis elle jetta ses deux bras autour du cou de Basile et répondit :

— Jamais!

Le novice n'eut pas de peine à lui faire comprendre comment, après avoir hésité entre son départ prochain pour le séminaire et sa fuite soudaine du prieuré, il en était venu à cette dernière extrémité, et s'il employa à cette explication du passé, grand nombre de paroles, ce fut moins pour justifier sa conduite auprès de Benedetta, que pour achever de se réconcilier avec lui-même. Loin de partager les scrupules qui le tourmentaient encore, sa protégée s'attacha gaîment à les vaincre ; elle lui prouva, mais par de folles raisons, — l'inexpérimentée pouvait-elle en donner d'autres? — qu'en essayant de recouvrer la liberté, il avait usé de son droit : mieux que ces encourageants propos, le bonheur qu'elle manifestait était persuasif, aussi Basile finit par convenir avec lui-même, que ce qu'il avait fait était bien, était juste, était légitime et qu'il aurait été coupable s'il eût agi autrement.

— Voilà qui est décidé, dit Benedetta, nous vivrons ici, ensemble et toujours.

— Et qui prendra soin de nous nourrir, de nous fournir des vêtements neufs quand les nôtres seront usés.

— C'est vrai, dit-elle, un peu confuse, je ne pensais pas à cela.

— J'ai pensé à tout, repartit Basile, et puisque le monde ne finit pas ici, ajouta-t-il en montrant à sa compagne l'horizon qui s'étalait majestueusement devant eux, nous irons jusqu'au bout du monde s'il le faut, pour nous procurer ce que nous risquerions d'attendre en vain sur la montagne.

— Je le veux bien, partons, répondit Benedetta.

Sans plus de réflexion, elle allait prendre sa course du côté de la vallée, Basile l'arrêta.

— Où vas-tu, lui dit-il, on me cherche sans doute, et si je suis découvert nous serons séparés; attendons pour nous mettre en chemin que la nuit soit venue.

Benedetta, honteuse de son imprudente précipitation à vouloir quitter l'asile qui les protégeait tous deux, revint auprès de Basile et dit avec résignation :

— Quand tu partiras, je te suivrai.

Le deux enfants n'avaient plus rien de mieux à faire que de causer, pour voir venir avec plus de patience le moment favorable au départ. Basile employa une partie de la matinée à raconter à Benedetta ce qu'il savait de la vie aventureuse de son père. L'esprit et le cœur encore pleins des craintes religieuses que le vieux prieur lui avait inspirées, souvent il interrompit son récit, saisi qu'il était tout à coup d'une sainte terreur, en parlant des nombreuses impiétés dont le soldat avait à rendre compte à Dieu ; Benedetta n'était pas, certes, ce que nous appelons un esprit fort ; mais son imagination active s'exaltait aisément ; ce qui troublait la conscience de celui-ci, faisait tressaillir d'enthousiasme celle-là ; l'un avait la force physique de l'homme fait, avec les faiblesses puériles du jeune âge ; l'autre, l'ingénuité de l'en-

fance et une sorte de courage viril qui la rendait apte à comprendre, à admirer l'emploi, l'abus même de la puissance humaine. Ces choses dites avec timidité par le jeune novice, la chevrière les écoutait avec transport, et comme il était écrit que les impressions de Benedetta devaient réagir sur Basile, il se trouva qu'à la fin du récit il ne jugea plus son père aussi coupable, et que tous deux ils s'écrièrent, saisis de la même émotion :

— Non, Dieu n'a pas pu le condamner.

Le soleil dardait aplomb ses rayons sur leurs têtes au moment où Basile achevait sa révélation. Nos jeunes fugitifs avaient peu dormi durant la nuit précédente, ils devaient commencer leur voyage pendant celle qui allait suivre, il était donc nécessaire qu'ils prissent un peu de repos, afin de pouvoir ensuite marcher assez long-temps pour se trouver, à la pointe du jour prochain, si loin de Chamouny que nulle rencontre fâcheuse ne pût les arrêter en chemin. Benedetta qui venait de passer six jours sur la montagne, guida

son sauveur vers un abri où plus d'une fois déjà elle s'était livrée au sommeil. Ils se couchèrent côte à côte, heureux et innocents comme les gentils bergers de Longus. Ils se sourirent à travers le capuchon que chacun d'eux avait baissé sur son visage, et, se parlant encore, ils s'endormirent pour ne se réveiller que vers la chute du jour.

Le panier de provisions était auprès d'eux. Quand Basile ouvrit les yeux, il vit Benedetta, assise près de lui, et occupée déjà à préparer leur petit couvert. L'appétit ne leur faisait pas faute ; ils mangèrent gaîment, en s'entretenant du joli voyage qu'ils allaient entreprendre.

La nuit vint pendant qu'ils devisaient ainsi ; et puis, quand Basile jugea qu'ils pouvaient sans imprudence se mettre en route, il prit le panier, encore bien assez garni, et descendit la montagne. Benedetta le suivit en silence; mais tout chantait en elle au moment du départ.

Les voilà partis. Tous deux sont vêtus de la robe monastique : on dirait, à les voir cheminer

côte à côte, pieds nus et le capuchon baissé, deux jeunes frères quêteurs allant chercher fortune au nom de leur couvent. Si on leur demandait : — Où allez-vous, enfants? Ils répondraient : — Au hasard. — Où devez-vous vous arrêter? — Dieu le sait. — Ils marchent sans défiance, bien certains qu'ils sont que leur route est partout à l'horizon qu'ils ont vu ce matin. Le point important pour eux, c'est de dépasser au plus tôt les limites du village; ils ont hâté le pas, personne ne s'est rencontré pour leur fermer le passage; le prieuré est loin déjà; adieu à leur berceau, leur nouvelle existence a commencé, ils ne tiennent plus au passé que par les souvenirs dont ils vont s'entretenir chemin faisant.

— De quel côté faut-il prendre maintenant? demande Benedetta en regardant à droite, puis à gauche.

— Devant-nous, répliqua résolument Basile.

Ils allèrent donc tout droit devant eux jusqu'à

ce que la fatigue eût marqué leur première étape. Tout gîte leur était bon, pourvu qu'un arbre les abritât et que la terre qui leur servait de lit ne fût pas trop humide. Ils n'eurent pas grand'peine à trouver un lit de repos situé et disposé suivant leur convenance. Encore une fois, ils eurent recours au contenu du panier dérobé au prieur, et puis, sans souci du jour qui devait suivre, ils fermèrent les yeux en se tenant par la main.

Comme ils n'avaient pas suivi de route ordinairement fréquentée par les rares habitants du pays qu'ils traversaient, leur sommeil ne fut troublé par aucun importun. Le courage qu'ils avaient déployé au début de leur voyage leur causa tant de lassitude, qu'il ne leur fallut pas moins d'un somme de douze heures pour se remettre l'un et l'autre, de cette rude épreuve. Au réveil, Basile trouva que le panier était fort allégi et il commença à s'inquiéter, non pour lui, mais pour Benedetta, de l'expédient auquel il leur faudrait

avoir recours pour renouveler les provisions à peu près épuisées.

— Allons toujours, dit Benedetta, qui se sentait assez de forces pour se remettre en route.

— Soit! allons toujours, repartit le novice.

Ce fut encore de nuit qu'ils marchèrent, ils allaient bon pas; seulement quand le chemin devenait trop difficile, car, quoiqu'ils fissent pour éviter les montées pénibles, ils ne pouvaient pas toujours suivre le fond des vallées, quand le chemin, disions-nous, offrait quelque obstacle: des rocs à escalader, un torrent à franchir, une descente rapide à suivre, Basile disait à Benedetta de s'arrêter un moment, il avançait, lui, il interrogeait du pied le terrain, s'assurait, que la route était praticable et lorsqu'il trouvait le pas ou trop dangereux ou possible à risquer, il revenait vers Benedetta afin de la soutenir en chemin, ou pour la prévenir qu'ils devaient retourner en arrière et chercher une autre route. Mais la jeune chevrière n'attendait pas toujours son compagnon à la place où il l'avait laissée.

Impatiente de continuer le voyage, elle aussi, de son côté, cherchait une voie, la plus prompte, sinon la plus facile ; son premier métier lui avait rendu la jambe assez solide pour qu'elle ne bronchât même pas où d'autres seraient tombés; aussi, plus d'une fois, tandis que Basile, craignant pour elle, se dévouait généreusement afin de trouver un passage, Benedetta, arrivée déjà de l'autre côté du chemin, appelait en riant son prudent ami et même elle lui prêtait secours pour sortir d'embarras. C'était là une malice charmante dont le souvenir l'amusait long-temps. Basile s'effrayait de son audace, il lui faisait promettre qu'elle ne s'exposerait plus, Benedetta promettait ; mais c'était pour recommencer de plus belle à l'occasion prochaine.

Ainsi se passèrent les deux premières journées qui suivirent le départ de nos jeunes fugitifs.

Nous avons dit plus loin que les subsistances commençaient à leur manquer ; quand ils s'arrêtèrent pour la seconde fois, c'est à peine s'ils

eurent assez pour satisfaire leur vigoureux appetit. Ce jour-là, ils s'endormirent sans avoir aussi bien déjeûné qu'ils l'espéraient, et le panier était vide, ce qui ne leur présageait rien de bon pour le réveil. Ils étaient inquiets, ils dormirent moins que la veille et se remirent en marche sans attendre la fin du jour. Au lieu d'éviter, cette fois, les chemins frayés, ils allaient au contraire, cherchant les traces du passage des bestiaux et des hommes, afin de pouvoir arriver avant la tombée de la nuit à la porte de quelque habitation qui ne manquerait pas, pensaient-ils, de s'ouvrir à leur prière.

A force de marcher, ils trouvèrent enfin l'habitation qu'ils avaient espérée; par surcroît de fortune, ils n'eurent pas besoin de solliciter pour que la porte s'ouvrît, elle baillait toute grande devant eux. La timidité n'était point le fait de nos voyageurs; ils entrèrent sans façon : Benedetta la première, non par galanterie de Basile, savait-il ce que c'est que d'être galant! mais elle avait de plus que son compagnon la pa-

role facile et l'habitude des visages étrangers, double raison pour qu'il lui cédât les honneurs du pas.

Il n'y avait personne dans le châlet où ils firent ainsi leur entrée; mais le couvert était mis, et la soupe fumant dans les écuelles de bois, annonçait que les commensaux du logis ne tarderaient pas à paraître.

— Mais oui, pourquoi pas?

Ces mots prononcés par Benedetta avec un signe d'assentiment, répondaient à une question que Basile s'était adressée intérieurement; mais son geste avait assez bien trahi sa pensée pour que la chevrière le comprit. Il avait, du regard, rapproché les écuelles l'une de l'autre, et, les choses étant ainsi, il se demandait s'il n'y aurait pas encore place pour deux à la table. Pendant qu'ils étaient seuls, rien ne les empêchait d'en faire l'expérience; ce fut encore Benedetta qui ouvrit cet avis. Aussitôt Basile d'arranger le couvert comme il l'avait réglé dans sa tête: il plaça les quatre écuelles pleines, de façon à ce qu'elles se

fissent vis-à-vis : deux à droite, deux à gauche ; Benedetta en mit deux vides à chaque bout de la table, puis l'un et l'autre prit un escabeau et s'assit pour essayer l'espace de ses coudées. Ils en étaient là de leur petit manége quand les quatre dîneurs arrivèrent.

Aujourd'hui, même dans l'hospitalière Savoie, les moinillons seraient mal venus s'ils s'avisaient de prendre ainsi place à un couvert qui n'aurait point été dressé pour eux, mais alors les pieds nus et les longues robes à capuce recevaient partout bon accueil. On savait, de tradition, que partout où ils entraient, entrait aussi la bénédiction du Seigneur ; or qui se fût avisé de mettre la grâce divine à la porte?

Leur présence surprit, mais elle ne fâcha personne; seulement on trouva étrange que leur supérieur laissât cheminer, sans autre guide que leur ange gardien, des pèlerins de cet âge, on leur demanda si c'était un vœu qu'ils accomplissaient, ils répondirent que c'était un vœu ; on leur demanda encore s'ils ne venaient pas d'Aoste ou de

Turin ; Benedetta répondit : d'Aoste, Basile : de Turin, et comme on leur fit remarquer qu'ils ne s'accordaient pas, la chevrière répliqua qu'ils n'étaient pas du même couvent. — Ce n'était point mentir. — Mais qu'ils avaient fait rencontre l'un de l'autre en route. — Ici la vérité était un peu fardée. — Et, enfin, que s'ils cheminaient ensemble, c'est que leur voyage avait le même but. — Elle rentrait complètement dans le vrai.

Comme Benedetta était encore à l'âge où toute jeune fille, élevée aussi rudement qu'elle, peut passer pour un bel adolescent ; d'ailleurs comme les bonnes gens à qui elle parlait n'avaient l'esprit nullement tourné vers la ruse et le déguisement, ils se seraient bien gardé de les soupçonner dans les autres. Ainsi aucun des habitants du châlet ne devina la chevrière sous le capuchon de Benedetta.

On fit copieusement dîner le couple pèlerin, on remplit son panier de pain d'avoine, de fromage dur et de cette friande compote verte, dont les enfants de l'antique Sabaudie ont jalouse-

ment gardé le secret, et quand les voyageurs furent lestés de la sorte, ils prirent congé de leur hôte.

— Où donc allez-vous, les jeunes frères? vous retournez sur vos pas! leur cria-t-on.

Ils s'arrêtèrent indécis.

— Est-ce à Ugine ou à Talloire, que vous vous rendez?

— A Ugine! répliqua vivement Benedetta, de peur que son compagnon n'estropiât l'autre nom que la distance leur avait empêché d'entendre distinctement.

— Suivez le bord de l'Arly pendant deux jours, puis vous prendrez à droite.

— Merci! que Dieu vous garde, bonnes âmes!

— Qu'il vous conduise, enfants!

Basile et Benedetta n'avaient plus d'inquiétudes pour l'avenir, ils savaient maintenant comment renouveler leurs provisions; de plus, l'hospitalité qu'ils venaient de recevoir dans le châlet les avait éclairés sur un danger qu'aupa-

ravant ils ne soupçonnaient pas : celui de répondre oui, tous deux, à des questions diamétralement opposées, alors qu'ils devaient, au contraire, afin de prévenir les doutes fâcheux, avoir grand soin de s'accorder dans leurs dires. Ils convinrent, dans l'intérêt de leur liberté, qu'à l'avenir ils n'entreraient pas tous deux en même temps, dans les chaumières, où les besoins prévus du lendemain les forceraient d'aller chercher pitance. Basile se chargea de faire la quête et Benedetta de répondre, lorsque le hasard amènerait sur leur chemin un curieux assez indiscret pour s'informer du motif de leur voyage. C'est en cheminant, suivant l'indication qu'on leur avait donnée, le long de la rive droite de l'Arly, qu'ils prirent ces sages dispositions.

Pour notre part, nous aimerions à suivre pas à pas le couple voyageur, tantôt marchant avec peine, tantôt prenant sa course, et puis s'asseyant où la place est belle, soit pour se dire des riens qui leur causent des joies immenses, soit pour mesurer, de souvenir, le chemin qu'ils ont

fait depuis le moment du départ, jamais pour calculer celui qu'ils ont encore à faire. Ils vont, nos jeunes amis, ils vont toujours, sans songer qu'il leur faudra cependant s'arrêter quelque part. Oui, pour nous, ce serait un doux passetemps que de décrire leurs fatigues, leurs repos; de les montrer ici, s'entr'aidant l'un l'autre, là, se rendant malice pour malice, parfois se mutinant, se boudant parfois aussi, mais sans cesse se parlant du cœur; nous aurions beaucoup à conter si nous voulions tout dire; tout dire, suivant le poète, c'est le secret d'ennuyer. Abstenons-nous donc; mais, en vérité, ce que nous taisons est le meilleur.

D'Ugine, où ils arrivèrent, mais qu'ils craignaient de traverser, car l'aspect d'une si grande ville les frappa de stupeur, c'était la première fois qu'ils en rencontraient une sur leur route, d'Ugine, avons-nous dit, en tirant toujours sur la droite, mais inclinant vers le sud, ils passèrent dans les Bauges par le col de Tamiè; ce n'était pas qu'ils suivissent cette route par choix et d'a-

près un plan arrêté, mais chemin faisant, ils venaient de rencontrer un muletier, vieux bonhomme charitable, qui les voyant fatigués, leur avait dit :

— Si les jeunes frères vont du côté de Montmeillan, je pourrai leur prêter à chacun une de mes mules.

A cette proposition généreuse, Benedetta ne manqua pas de répondre :

— Nous allons à Montmeillan.

C'était fortune pour eux qu'une telle rencontre. Les voilà donc poursuivant leur chemin à dos de mulet, et se trouvant si bien de ce nouveau moyen de transport, qu'ils auraient voulu n'arriver jamais. Le muletier était causeur : il avait vu du pays.

— Ah! mes frères, leur dit-il parmi cent autres choses, Montmeillan est bien beau; mais si vous poussiez seulement jusqu'à Chambéry, c'est là que vous verriez des merveilles! Chambéry est la capitale de la comté de Savoie, c'est là que demeure le comte régnant, Amédée-le-

Rouge, dans son fameux château tout en pierres.

Une ville capitale, un comte régnant, un château, étaient pour les deux enfants des mots et des objets également inconnus. Benedetta ayant consulté du regard le novice, répondit au muletier :

— Nous allons aussi à Chambéry. Et tout bas à Basile : — Nous saurons ce que c'est que la capitale et le château du comte Amédée-le-Rouge ; quand on voyage, il faut voir un peu de tout.

Dès qu'ils furent arrivés aux portes de Montmeillan, le muletier, qui connaissait les environs, leur indiqua un gîte pour la nuit ; ils s'y rendirent. On les accueillit comme toujours, et, leur panier bien garni encore une fois, ils suivirent, le lendemain à la pointe du jour, la grande route qui mène directement à Chambéry. C'était leur douzième journée de marche qu'ils commençaient : elle devait finir beaucoup moins heureusement que les autres.

Ce fut d'abord un jeune gaillard, de bonne mine, de belle taille, qu'ils rencontrèrent vêtu d'un justaucorps serré, d'une culotte chamois, élégamment botté, portant haut la tête et provoquant du regard. Il allait se croiser sur le chemin de nos voyageurs, quant il se ravisa et vint se poster droit devant eux.

— On ne passe pas, dit-il.

— Et pourquoi? demanda Benedetta, intimidée, en se rapprochant de Basile.

— Oui, pourquoi? répondit celui-ci, qu'on n'avait jamais regardé de la sorte, et qui, sans savoir que dans ce coup-d'œil il y avait une insulte, sentait le cœur lui battre plus fort, la rougeur lui monter au visage et ses poings se fermer d'eux-mêmes.

— Ah! il faut vous dire le pourquoi? repartit l'insolent dont les regards fouillaient sous le capuchon de Benedetta, vous allez le savoir. Je me suis établi de ma propre autorité receveur du droit de péage de la grande route; chaque frère qui passe me doit sa bénédiction, chaque jolie

fille un baiser; mais je suis accommodant, je vous fais grâce de votre latin, mon frère; la petite sœur est assez riche, elle paiera pour deux.

Sans autre préambule, il renversa le capuce de la chevrière, il lui prit la tête à deux mains et lui donna, coup sur coup, deux baisers sonores; mais si prestement, que le singulier péager aurait pu prendre double somme avant que Benedetta et son compagnon eussent eu le temps de se reconnaître.

Le tribut enlevé comme d'assaut, l'insolent partit en riant aux éclats, et à quelque distance il se retourna pour crier à Basile qui se consultait encore :

— Si vous voulez me retrouver, nous pourrons nous voir ce soir à Chambéry. On me nomme Amaury-le-Vaurien, et je demeure aux cabornes de Saint-Léger.

Cela dit, il s'éloigna.

Le premier saisissement passé, Basile sentit la colère lui bondir au cœur, et si maître Amaury avait attendu un seul instant encore, le novice

sans doute lui eut fait mauvais parti. Pour Benedetta, les joues lui brûlaient, elle se trouvait honteuse de ces baisers qu'elle avait reçus; elle comprenait bien qu'il y avait offense de la part de l'insolent, et cette offense, toute grave qu'elle fut, la faisait rêver. Son compagnon ne parlait pas; il la regardait, ses regards étaient si étranges, qu'elle rabaissa vivement son capuchon et lui dit :

— Basile, tu me fais peur!

— C'est possible, répliqua-t-il; car je ne sais ce qui se passe en moi; mais je m'effraye moi-même!

— Oublions cela et marchons, reprit-elle.

L'oublier! le pouvaient-ils? c'était un monde d'idées tout entier qui venait de s'ouvrir pour eux; ils continuèrent à marcher en silence; mais de temps en temps dominés, il faut le croire, par les mêmes pensées, ils se rapprochaient l'un de l'autre; puis ils s'éloignaient tout à coup et se rapprochaient encore. Afin d'éviter de nouvelles rencontres semblables à celle qu'ils avaient faite,

ils quittèrent la grande route, et suivant toujours la même direction, ils cherchaient les sentiers écartés. La faim les prit en route ; le panier était plein de vivres ; mais l'eau leur manquait et Benedetta se plaignait de la soif.

— Attends-moi ici, dit Basile, je vais aller quérir de l'eau au ruisseau le plus voisin.

Benedetta lui recommanda bien de ne pas tarder à revenir près d'elle ; car maintenant elle craignait de rester seule un moment ; tout la tourmentait, les autres, et, plus encore, elle-même. Il promit d'être de retour avant peu, dût-il revenir sans avoir trouvé le ruisseau qu'il cherchait.

Elle attendit une grande heure avant de perdre patience ; puis elle commença à s'inquiéter, puis la frayeur succéda à l'inquiétude. Enfin, le désespoir eut son tour. Le jour tout entier s'était passé et Basile n'avait point reparu.

Elle cessa alors de demeurer à la même place. Supposant que son compagnon s'était égaré, et qu'il ne pouvait retrouver l'endroit où il l'avait

laissée qu'en gagnant d'abord la grande route, elle résolut d'aller l'y attendre et de l'appeler toujours.

Quelqu'un enfin répondit à sa voix.

C'était encore Amaury-le-Vaurien qui s'en revenait vers la ville.

DEUXIÈME PARTIE.

BONNE DE BERRY.

I

La Neuvaine.

Entre le point qui termine le chapitre précédent et la lettre initiale par laquelle nous ouvrons la seconde phase de notre récit, il faut concevoir l'intervalle d'une semaine.

Que le lecteur se rassure; avant peu il sera rendu compte du temps qui s'est écoulé depuis que Basile, allant à la recherche d'un ruisseau, a laissé sa compagne en butte à toutes les inquié

tudes de l'attente, à tous les périls de l'isolement.

D'étranges, de graves événements, se sont passés durant les huit jours qui ont suivi la séparation soudaine de nos gentils voyageurs; la vie a marché d'un si grand pas, pour l'un des deux s'entend, que s'ils venaient à se rencontrer tout à coup maintenant, l'enfant dont nous voulons parler sentirait la rougeur de la honte lui monter au front: son cœur n'est plus innocent et pur comme au moment du départ. Quant à l'autre fugitif, son ignorance est telle encore qu'il lui serait impossible de deviner la cause de cette rougeur subite. Benedetta, on le sait, est aux mains d'Amaury-le-Vaurien; cependant défions-nous des conjectures que l'examen peut démentir; le moins innocent des jeunes pèlerins, ce n'est peut-être pas celui qu'on pense.

Disons-le avant d'aller plus loin: tout ce qui a été raconté jusqu'ici ne doit être considéré que comme la préface d'une histoire qui va seulement commencer; qu'on nous pardonne donc

ce prologue, développé sans doute outre mesure, nous entrons de plain pied dans le drame.

Il fait nuit et nous sommes dans la capitale du comté de Savoie.

De la vieille abbaye de Lémene au couvent des dames Urbanistes de Sainte-Claire, les carillons sont en branle dans tous les clochers de la ville. L'airain sonne si haut de toute part, que c'est à ne point entendre la grosse horloge de Saint-Léger qui, depuis tantôt dix ans, et grâce à la munificence du feu comte Amédée VI, dit l'heure aux habitants du grand marché. Ce bruit que mènent à l'envi les sonneurs des vingt paroisses et communautés de Chambéry, réveille les plus obstinés dormeurs, de façon qu'en même temps, et chacun dans son gîte, noble, bourgeois, marchand et manant, est censé se mettre à genoux et demander à Dieu la même grâce dans la même prière.

Un mot pour faire connaître le motif de cette assourdissante sonnerie qui réunit dans une

pieuse intention les classes diverses dont se compose la population cambérienne.

Depuis six ans, Amédée-le-Rouge espère un fils de son union avec Bonne de Berry et depuis six ans le ménage du prince est frappé de stérilité. Amédée est jeune encore, il pourrait attendre, mais les débauches l'ont usé à ce point, que souvent il se sent défaillir comme si la vie allait l'abandonner. Ce n'est pas qu'il redoute beaucoup de mourir, le brave qui se distingua par tant de beaux faits d'armes à la journée de Rosebecque; car il eut quelques vertus chevaleresques — oubliées bien vite, hélas! dans ces énivrements de la puissance où se corrompirent de plus nobles individualités que la sienne. — Non, Amédée ne craint pas de mourir; mais la haine qu'il porte à celui qui doit lui succéder au trône à défaut d'héritier direct; cette haine qui déjà plus d'une fois a tenté, mais en vain, l'essai du poignard et du poison contre un ennemi adroit et défiant, est si puissante, si impérieuse, que pour la satisfaire le comte Rouge irait jusqu'à

demander au démon l'héritier légitime que Dieu lui refuse.

L'enfant dont Amédée voudrait se voir père, seulement dans un intérêt de race, et pour éloigner du sceptre, près de lui échapper, la main ennemie qui se prépare à s'en saisir, cet enfant, Bonne de Berry l'implore aussi de la miséricorde divine, afin de voir cesser le mépris dont son époux l'accable depuis tant d'années.

Fleur pâle, mais élégante et gracieuse, transplantée de ce jardin d'amour qui a nom la cour de France, dans un terrain inculte et sauvage où les ronces peuvent croître ; mais où la rose parfumée manque de soins et de soleil, Bonne de Berry n'ayant retrouvé dans sa nouvelle patrie rien de ce qui faisait la joie de sa jeunesse et le charme de la vie dans celle qu'elle avait abandonnée à regret, elle ne se prit point à pleurer quand elle se vit ainsi dépaysée, non, mais comme les bonnes natures qui cherchent partout, et tout de suite, le moyen d'être heureuses, elle accepta franchement sa destinée. Affectueuse qu'elle

était, pressée de trouver l'emploi de la somme de tendresse qu'elle se sentait au cœur. Bonne regarda autour d'elle, et ne voyant rien d'aimable, elle se mit à aimer tendrement son mari.

Ceci ne s'accordait guère avec les vues d'Amédée : il s'était marié parce qu'il ambitionnait un fils et non pas pour avoir l'amour d'une femme. Dans les jours de grande orgie, il s'accommodait bien mieux de l'impudique abandon de ses maîtresses. Bonne lui donna son amour, mais point de fils. De là sa colère, son mépris ; de là ces scènes de violence au bout desquelles la pauvre comtesse, heureusement évanouie enfin, ne se sentait pas dédaigneusement repoussée du pied par l'injuste qui lui faisait un crime, à elle, de ce qu'il ne pouvait, lui, la rendre mère.

Au dehors s'ébruitaient les chagrins du ménage; et l'ambitieux qui en voulait à la couronne de Savoie, tout bas, envenimait le mal à l'aide de ses créatures, et faisait dire tout haut par la ville qu'Amédée l'impuissant ne laisserait point de successeur.

Le premier manant qui osa répéter ce méchant propos fut pendu haut et court devant la porte du château, afin que l'offensé put, sans sortir de chez lui, réjouir ses yeux du supplice de l'offenseur. C'était se venger en prince, mais ce n'était pas répondre par un démenti formel à ce reproche d'impuissance qui révoltait l'orgueil du souverain. La pendaison de l'un n'assurait pas la paternité de l'autre. Pour en finir d'un coup avec les médisants et ruiner les espérances de son unique héritier, Amédée pensa à donner un amant à sa femme. Ce n'est pas parmi sa cour qu'il l'eût cherché : un reste de pudeur, de respect humain le faisait reculer devant l'idée de retrouver le lendemain, dans son intimité, l'homme qu'il aurait chargé la veille de déshonorer le lit conjugal. Il fallait d'ailleurs que cet acte de profonde politique demeurât secret, afin que le fruit qu'il en espérait fût aussi légitime que possible.

Amédée avait besoin d'un confident, il le choisit obscur mais dévoué et assez corrompu pour que celui-ci pût comprendre son maître, avant

même qu'il lui eut clairement expliqué son dessein. Maître Bérold, le joueur de flûte, reçut les ordres du comte. Quant à l'étrange substitut dont il restait à se pourvoir, il n'était pas difficile à à trouver. On le voulait jeune, aventureux, au point de risquer sa tête dans un enjeu d'amour. La voix publique désignait Amaury-le-Vaurien. Dans la ville, on ne faisait bruit que de ses œuvres, et ce qu'on disait de lui était bien peu encore, comparé à ce qu'on en aurait pu dire, si parfois Amaury, plus jaloux de son repos que de sa gloire, n'avait prudemment laissé sous le voile du mystère grand nombre de galantes entreprises menées à bonne fin, mais qu'il eût été dangereux pour lui de proclamer.

Certes, avec un tel champion, le succès de la négociation ne pouvait être douteux : plus d'un charmant orphelin, dont tout bas on nommait le père, témoignait par sa bonne mine et son solide embonpoint de l'excellence d'un pareil choix. L'affaire conduite comme il le voulait, le comte Rouge pouvait ensuite aller rejoindre ses nobles

aïeux; il était sûr qu'après lui le trône de Savoie ne resterait pas vacant.

Ce n'était pas brutalement, et pour ainsi dire de droit fil que les choses devaient s'arranger: l'envoyé du mari n'avait mission de parler qu'en qualité de confident des chagrins de la femme; c'est en intéressant aux malheurs de la comtesse l'audacieux qui ne doutait de rien, que le comte se flattait d'atteindre son but.

Muni de ses instructions, maître Bérold, l'entremetteur, partit pour son ambassade. Il n'eut pas grand'peine à rencontrer notre vaurien qui, ce jour-là, promenait ses visées aux environs du château.

— Bonjour, fils du diable.

— Salut, mon père.

— Nous cherchons pitance?

— Point, je suis repu.

— Alors on attend la donzelle?

— On se fait attendre, mais on n'attend jamais.

— Peste! l'avantageux, comme nous prenons un air vainqueur!

— Je ne le prends pas, ce sont les autres qui me le donnent.

— Parlons franc, mon vaurien ; tu avises par ici quelque belle affligée à consoler ?

— Non ! car la joie est partout.

— Qu'en sais-tu ?

— J'ai fait toutes mes visites.

Continuée ainsi, la conversation aurait pu durer long-temps sans tomber juste au point où maître Bérold la voulait amener ; il se détermina à entrer franchement dans ses voies.

— Puisque tu as pris le surnom de consolateur universel, d'où vient donc, mon beau galant, que tu laisses dans les larmes certaine dame qui loge aux environs, laquelle aurait cependant grand besoin de reconfort.

— Elles sont toutes sur ma liste, chacune aura son tour.

— Oh ! celle dont je veux parler porte un si grand nom qu'il ne tiendrait pas sur tes tablettes.

— Sans doute, s'il fallait l'y peindre avec toutes ses armoiries.

— Tu m'as compris?

— J'ai fait mieux que cela, allez toujours.

— Sais-tu bien ce qu'elle me disait hier?

— Il me serait facile de vous le répéter.

— Vraiment!

— Elle ne vous disait rien, elle ne pouvait rien vous dire, reprit Amaury en regardant fixement Bérold, car voilà tout à l'heure deux mois qu'elle vous a fait chasser de la partie du château qu'elle occupe, comme pillard, paillard et complaisant de monseigneur le comte son mari.

Bérold demeura comme atterré, tandis qu'Amaury, tout fier de sa prompte riposte, riait aux éclats de la piteuse mine qu'il lui voyait faire.

Loin d'avancer, la négociation prenait un mauvait chemin. Le vaurien, instruit de la façon dont Bonne de Berry en avait usé quelques semaines auparavant, à l'endroit du confident d'Amédée, il n'était plus possible à celui-ci de se dire en grande faveur auprès de sa souveraine, et toute ouverture faite soi-disant de l'aveu de la comtesse eût paru un piège ou l'habile Amaury ne

se serait pas laissé prendre. Cependant, dépositaire du secret de son maître, Bérold ne voulait pas abandonner la partie, sans avoir gagné son homme. N'osant pas dire nettement par qui et pourquoi il était envoyé auprès de ce rude joûteur; il ne trouva rien de mieux, pour être entendu à demi-mot, que de se mettre lui-même en jeu. Il parla de son intérêt personnel, de chagrins de famille et de ménage, des envieux qui jalousaient son emploi près du prince, et, à travers tous ces biais, il laissa glisser les mots d'héritier direct.

— Pardieu! mon maître, dit Amaury, la position pour vous est belle et votre crédit ne peut choir, car dame Bérold, votre femme, a de beaux yeux, je m'y connais, et l'on assure que monseigneur, fin connaisseur qu'il est aussi, les a remarqués.

— On le dit, répliqua Bérold, avec un faux air d'humilité où perçait une singulière vanité de mari. Mais vous comprenez, ajouta-t-il, que la fortune est sujette à faillir quand elle ne s'appuie

que sur le caprice des princes, et si grâce à mon entremise et à votre bonne volonté, le maître pouvait se réveiller père un beau matin, vous auriez un beau sort, et moi je ne pourrais plus craindre de retomber en disgrâce.

— Bon, mais pourquoi ne prenez-vous pas pour vous-même le soin dont vous voulez me charger.

— Oh! fit Bérold en reculant d'effroi, vous savez comme nous sommes mal ensemble; d'ailleurs Amédée m'a défendu d'y songer.

— C'est juste.

Un moment Amaury parut réfléchir, mais comme, sans s'expliquer mieux, Bérold le pressait de risquer la tentative, lui assurant l'impunité, bien mieux des récompenses et toutes facilités pour réussir, le franc garçon, touché de tant de prières, s'abandonna et lui dit d'abondance de cœur :

— Maître Bérold, votre démarche était inutile : c'est déjà fait.

Du coup, l'ambassadeur fut réellement renversé.

— C'est fait? répéta-t-il en balbutiant.

— D'hier au soir.

— Et tu la reverras.

— Ce soir, si vous n'y mettez point d'obstacle.

— Oh! grand Dieu! au contraire. Je t'ouvrirai moi-même la porte, et si tu veux je ferai sentinelle.

— Je ne passe pas par la porte et je n'aime pas à être gardé; cela donne l'éveil à ceux qui ne pensaient à rien.

— A ce soir donc, repartit Bérold, pressé d'aller raconter à son maître ce qu'il venait d'apprendre.

— A ce soir, répondit le vaurien, fort égayé de l'entretien, mais ne s'en rendant pas encore un compte bien net, car il doutait que l'entremetteur eut parlé sérieusement.

Voyez l'injustice humaine, Amedée entra dans un grand accès de fureur, quand il eut appris

que Bonne s'était donnée volontairement l'amant qu'il voulait lui imposer; il pensa à se venger sur le champ des deux coupables, il allait donner l'ordre de faire arrêter Amaury et puis il voulait passer immédiatement dans l'appartement de la comtesse et la punir de son crime ; il réfléchit que le mieux était, pour l'intérêt de sa politique, d'en profiter sans éclat, comme il l'avait résolu d'abord. Cependant il ne renonça pas à faire un mauvais parti à l'audacieux qui avait osé porter atteinte à la dignité de sa couronne ; et, le soir venu, contre son habitude, il se rendit chez Bonne de Berry, qui depuis si long-temps vivait délaissée dans une partie reculée du château. Le seul bruit qui troublât d'ordinaire sa solitude, c'était celui des fêtes qu'Amédée donnait à ses maîtresses.

— Madame, lui dit-il, faites retirer vos gens, je veux demeurer chez vous jusqu'à demain.

Ces paroles causèrent une telle surprise à Bonne, qu'elle en devint plus pâle et toute tremblante; son mari crut reconnaître l'indice de la

frayeur dans cette émotion. Il se trompait : c'était la joie qui se manifestait ainsi. Amédée amassa tout bas sa colère, pour la laisser éclater plus terrible, alors que le complice de son infidèle viendrait s'offrir à ses coups. Afin de mieux donner le change à la comtesse, il affectait auprès d'elle une gaîté, un sentiment de bien-être qu'il était loin d'éprouver; elle, prenant le bonheur comme il semblait lui venir, après l'avoir si long-temps attendu, ne songeait pas à déguiser son étonnement, son ivresse :

— Mais c'est fête pour moi, aujourd'hui, disait-elle.

— Ce sera bien plus grande fête encore que vous ne le pensez, répondit Amédée.

Confiante dans l'espoir qu'il lui donnait, elle s'abandonna sans réserve à la félicité que lui causait le retour inespéré de l'homme qui l'avait méprisée, mais qu'elle aimait toujours.

La nuit se passa, Amaury ne vint pas.

Le lendemain, lorsque le comte fut rentré dans son appartement, Bérold, qui depuis long-

temps attendait son retour, demanda à être introduit auprès du maître. On les laissa seuls.

— Lâche et menteur! lui dit Amédée, je n'ai vu personne.

— Et moi, j'ai vu quelqu'un, monseigneur.

— Où, dans quelle partie du château?

— Chez ma femme!

— Amaury? chez ta femme!

— Lui-même, et l'entretien était tendre. J'aurais pu leur laisser continuer le tête-à-tête, il n'y avait plus rien à risquer.

Le comte ne put s'empêcher de sourire.

— Eh! maître sot, que me contais-tu donc hier?

— Ma propre histoire, et je croyais qu'il s'agissait de vous. Il y a eu malentendu entre le vaurien et moi; aussi lorsque je lui ai demandé ce qu'il faisait dans mon logis, lui, tout étonné de ma question, m'a répondu avec impertinence : — Pardieu! ce que vous m'avez com-

mandé ; ne voulez-vous pas que monseigneur soit le père d'un petit Bérold.

Malgré la majesté du rang, Amédée, curieux de tout ce qui était scandale et débauche, riait plus fort.

— Vous trouvez cela plaisant, monseigneur, moi je l'ai pris au grave, et pour venger mon honneur...

— Tu as jeté le vaurien à travers les montées.

— Non, c'est à ma femme que je m'en suis pris : elle nous trompait tous deux, monseigneur, je l'ai tuée !

Le comte commença à sourciller.

— Et notre Amaury, sait-il mieux maintenant ce que tu voulais lui dire hier.

— Comment cela se pourrait-il, la colère m'avait rendu muet.

— Bien ! dit Amédée. Alors, appelant à lui, il commanda à ses gens de prendre Bérold, de le bâillonner et de le jeter dans un cachot de la prison, comme assassin de sa femme et calom-

niateur de son maître. La porte du cachot fut immédiatement scellée; ainsi le secret du prince ne transpira pas au dehors.

Le comte Rouge avait-il renoncé au projet de faire asseoir, par fraude, un étranger sur le trône de ses pères? Nous le saurons bientôt. Ce que nous pouvons dire maintenant, c'est qu'il ne se résignait pas encore à mourir sans postérité. Bonne de Berry, plus désireuse que jamais d'avoir un fils, depuis qu'elle se croyait près de reconquérir l'amour de son époux, espérait, à force de donations pieuses et de prières, vaincre la nature et connaître enfin les joies de la maternité. Pour la troisième fois, depuis six mois, elle accomplissait une neuvaine dans le couvent des dames Urbanistes, et les cloches qui sonnaient dans tous les quartiers de la ville, annonçaient que la noble recluse venait de recevoir, dans sa cellule, l'arrière-petit-fils de Thomas-le-Croisé, qui laissa quinze enfants pour perpétuer sa race.



II

Le Vœu.

Un obstacle impossible à prévoir s'était opposé à ce que le jeune novice revînt près de sa compagne. Il est temps de le faire connaître.

Nous avons laissé Basile allant en quête d'une source, qu'il avait espéré de rencontrer non loin de l'endroit où nos deux voyageurs s'étaient assis pour prendre leur repas du soir. Basile au moment de s'éloigner avait dit à Benedetta, na-

guère intrépide devant le danger, maintenant tout intimidée :

—Ne crains rien, je serai bientôt de retour.— Mais en lui parlant ainsi, à peine savait-il ce qu'il lui disait; car ce n'était pas seulement pour apaiser la soif dont elle se plaignait qu'il avait hâte d'interrompre le tête-à-tête.

On se rappelle le vif transport de colère que lui avait causé l'audacieuse entreprise de maître Amaury. Avec le premier mouvement de jalousie, s'était éveillée sa première émotion d'amour, et comme un sentiment si nouveau pour l'élève du prieur de Chamouny ne pouvait pas se révéler à lui sans jeter un grand trouble dans son esprit, Basile avait besoin de se trouver seul avec lui-même pour s'interroger, pour se reconnaître et deviner ce que Benedetta n'aurait pu lui expliquer.

Ainsi, essayant de dégager la lumière du milieu d'un amas confus d'idées obscures qui faisaient ténèbres dans sa tête et chaos dans son cœur, le novice marchait toujours au hasard,

sans se rendre non plus compte de ce qu'il cherchait à travers bois, que du temps qui s'était passé depuis qu'il avait quitté sa gentille protégée. Une préoccupation égoïste, car elle n'admettait aucun partage, s'était emparée de toutes les facultés pensantes de Basile, si bien qu'ayant rencontré devant lui, et pour la dixième fois peut-être, le ruisseau dont il était en peine, l'étourdi le traversa, ne songeant guère, vraiment, à se baisser pour y puiser l'eau que Benedetta attendait.

Dans nos villes, de notre temps et à l'aide de nos livres, si favorables aux développements de l'imagination, nous parvenons à l'âge où l'on aime, familiarisés de telle sorte avec les nuances les plus délicates, les exigences les plus absolues, les mystères les plus doux et les plus étranges de l'amour, que de quelque façon et à quelque moment que celui-ci nous arrive, jamais il ne nous prend au dépourvu. Il ne saurait être pour nous le nouveau venu, délicieusement incommode, dont la présence fortuite boule-

verse le ménage et met tout en désordre ; c'est au contraire un hôte de longue date attendu, à qui le logis fut d'avance et à grands soins préparé, aussi nous lui laissons d'autant mieux prendre notre cœur à loyer, que grâce à l'expérience d'emprunt dont chacun a le libre usage, nous pouvons prévoir dès l'heure de son arrivée, l'instant de son départ. Basile n'en savait pas si long, ou pour mieux dire, Basile, en fait d'amour ne savait rien encore : riche de sa précieuse ignorance, il avait gardé en fleur sa virginité d'étonnements, la plus regrettable des forces naïves qui s'usent au contact du monde.

Le pauvre garçon, inquiet de ce qu'il éprouvait, effrayé de lui-même, convaincu de la malice du démon et ne pouvant attribuer qu'à celui-ci l'orage qui grondait en lui, s'était jeté à genoux, la face contre terre, et murmurait tout bas les paroles de l'exorcisme que le prieur lui avait apprises. Si nous l'osions, ce serait le cas de dire, à propos du novice, essayant ainsi de chasser l'amour, qu'il y perdait son latin ; mais

le moment ne serait nullement bien choisi pour rire de ses puériles terreurs; car tandis qu'il se tourmentait d'un mal, d'ordinaire assez peu redouté, un danger véritable le menaçait.

C'est de cet événement qui devait changer la face des choses que nous voulons parler.

Basile, alors qu'il s'abandonnait à cette sorte de délire, fut distrait de sa puissante et active préoccupation, par un bruit de voix qui se fit entendre à peu de distance de la place où il se tenait agenouillé. Il releva aussitôt la tête et vit deux hommes, chaperons rabattus, enveloppés dans de grands manteaux de couleur sombre, qui s'étaient arrêtés à le regarder, et en le regardant ils semblaient se consulter. Pour surcroît d'inquiétude, c'est dans une langue inconnue à notre novice qu'ils se parlaient. Bien que fort intimidé à l'aspect de ces deux hommes, Basile s'efforça de faire bonne contenance et de soutenir, d'un œil assuré, l'examen dont il était l'objet. Il espérait, grâce à la fermeté de son regard et à l'apparente tranquillité qu'il affectait, les con-

traindre à passer outre; mais ils avaient sur lui de trop grands desseins pour s'émouvoir de la faible résistance qu'il semblait décidé à leur opposer. Au lieu de continuer leur chemin, ce à quoi Basile supposait qu'ils allaient se résoudre ; les deux étrangers se rapprochèrent de lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et si leurs bouches, en ce moment, disaient des mots qu'il ne comprenait pas ; du moins il devina sans peine que leurs regards trahissaient une mauvaise pensée.

— A la fin que me voulez-vous? dit en se dressant fièrement sur ses jambes l'ami de Benedetta.

L'attitude quasi chevaleresque qu'il venait de prendre, n'avait encore rien de bien imposant pour les robustes gaillards que l'adolescent osait regarder en face, cependant son capuchon rejeté en arrière, sa robe ouverte, montraient si bien Basile avec tous ses avantages de jeunesse, de force et de beauté, que ses inquiétants contemplateurs reculèrent d'un pas et joignirent les mains

comme saisis d'admiration, puis entonnant ce cantique d'action de grâces :

— *Te Deum laudamus!* s'écria l'un.

— *Te Deum confitemur!* répondit l'autre.

A peine avaient-ils achevé ce premier verset de l'hymne de reconnaissance et d'amour, que l'un des deux hommes se dépouillant de son manteau, le jeta sur Basile : il en fut enveloppé des pieds à la tête. Alors, enlevé de terre par quatre bras vigoureux, on le serra de si près qu'il ne pouvait se défendre. Sa bouche était comprimée sous une main qu'en vain il essayait de mordre. Ainsi empêché, Basile se sentit placer sur un cheval et emporter au galop, sans avoir su ni ce qu'on voulait de lui, ni en quel lieu on le conduisait.

Chemin faisant, vaincu par la souffrance, par le désespoir et par les fatigues d'une lutte inutile contre la main de fer qui pesait sur lui, Basile s'était évanoui. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se retrouva seul et libre de tous ses mouvements; mais au lieu du gazon qu'il avait

foulé tout à l'heure, c'est sur une pierre humide que maintenant il était étendu. De profondes ténèbres l'enveloppaient de toute part comme d'un voile immense; un seul bruit parvenait jusqu'à son oreille, c'était, suivant l'image pleine d'énergie de notre vieux poète, saint Amant-le-Goinfre,

> Le bruit des ailes du silence
> Qui vole dans l'obscurité.

Il eut quelque peine d'abord à renouer la chaîne de ses souvenirs, tant les choses étranges qui lui bruissaient au cœur faisaient confusion dans sa mémoire. Mais quand il se fut arrêté à la désolante idée que Benedetta, involontairement abandonnée en pays inconnu, l'attendait encore et que, peut-être, elle ne devait pas le voir revenir; alors, comme si l'écho des prières de sa jeune amie avait pu arriver jusqu'à lui, il se leva ainsi qu'un furieux, et il appela à grands cris en frappant du poing fermé partout où la muraille lui faisait obstacle pour sortir. Et l'obstacle était partout! Ses coups qu'il adres-

sait au hasard, ne rencontrèrent que la pierre, çà et là moussue, d'où suintait une eau visqueuse, comme celle qui filtre aux parois d'un sépulcre.

C'était à devenir fou de rage, à renoncer Jésus pour Satan!

Le prisonnier ayant compris que sa foi en Dieu et sa raison allaient l'abandonner s'il ne faisait effort sur lui-même pour refouler la masse du sang qui menaçait de lui refluer toute au cerveau, se tint le front long-temps appuyé contre la dalle sur laquelle il venait de se réveiller. L'impression de froid qu'il ressentit alors, calma peu à peu sa fièvre épuisante.

L'esprit plus libre, Basile se remit en devoir de chercher une issue, mais ce fut vainement qu'il interrogea pas à pas les détours de son cachot; il ne trouva sous ses mains aucune apparence de porte: ni vide, ni saillie. Impossible lui était de se dire si pour l'introduire dans cette horrible demeure, on l'avait fait ou monter ou descendre; il ne pouvait, non plus, deviner par

quelle ouverture l'air du dehors y pénétrait, et cependant il se sentait frissonner sous le souffle d'un vent âpre qui venait, par intervalle, glacer la sueur sur ses membres et dans ses cheveux..

Pour celui qui souffre et qui ne prévoit pas de terme à sa souffrance, le temps ne se fractionne plus par mesures appréciables; l'instant qui s'écoule ne se nomme ni une heure, ni une minute, ni une seconde; c'est l'éternité qui se continue, comme pour l'aveugle tout espace vide, c'est l'immensité. Or, Basile ne cherchait même pas à se rendre compte du temps qui s'était passé depuis qu'on l'avait traîtreusement enlevé. Il supposa que ses ennemis inconnus avaient résolu de le laisser mourir de faim dans ce cachot, où personne, pensait-il, ne viendrait le visiter; et, moins effrayé de cette affreuse agonie que tourmenté cruellement du sort de Benedetta, il redemandait à tous les saints la liberté qui lui avait été ravie. A force d'essayer de deviner le but secret de son enlèvement, il pensa que c'était surtout à la chevrière qu'on

en voulait ; comme on supposait bien qu'il l'eût courageusement défendue, on s'était emparé de lui afin d'avoir plus facilement bon marché d'elle. Basile se tordit les bras qu'inutilement il sentait forts, et, pour la première fois, le fils du soldat regretta de n'avoir pas emporté du prieuré la lourde épée de son père. Mais bientôt, revenant aux terreurs religieuses de son éducation, Basile, d'irrité qu'il était, se retrouva humble et timide ; il se dit que le malheur contre lequel il venait de se révolter, pourrait bien être la juste punition de sa fuite. Plein de cette idée, il n'osa plus se plaindre d'un événement qu'il croyait conduit par la main divine.

Le novice en était à se confesser de cette faute et à demander grâce pour sa protégée, quand la lueur rougeâtre d'une lampe d'autel éclaira subitement la voûte humide sous laquelle il gémissait de son imprudence. Au même instant, les deux hommes qu'il avait rencontrés déjà se présentèrent devant lui, sans qu'il pût s'expliquer, tant leur apparition fut soudaine, de quel

côté ils s'étaient frayés un passage. Cette fois, ils portaient de longues robes noires avec la croix blanche au côté gauche ; le rosaire à gros grains pendait à leur ceinture ; au sommet de leur tête les ciseaux consécrateurs avaient dessiné la couronne monastique. Ils s'assirent sur la pierre où Basile avait été déposé lors de son arrivée dans le cachot, et, de nouveau, à la lueur tremblante de la lampe que l'un de ces deux hommes tenait élevée à la hauteur des yeux, ils examinèrent en silence le bel adolescent, dont la taille élégante, le regard fier et le noble visage leur avait fait entonner le *Te Deum* d'admiration.

Basile ne les reconnut pas sur-le-champ; leur nouveau costume, l'éclat importun de cette lumière troublèrent un moment sa vue et ses souvenirs; mais ayant enfin arrêté sur eux un regard moins timide, il sut bientôt qu'il était encore en présence de ceux à qui il avait à demander compte de son emprisonnement.

Le plus âgé prit la parole :

— Ton nom? lui dit-il.

Le novice avait trop à se défier d'eux pour se prêter de bonne grâce à l'interrogatoire qu'on voulait lui faire subir, il ne répondit pas.

— D'où venais-tu quand nous t'avons rencontré?

Même silence.

— A quel ordre appartiens-tu? dit encore l'interrogateur.

Basile croisa les bras et tourna dédaigneusement la tête.

— As-tu donc résolu d'abuser de ma patience?

— Pourquoi non? dit-il avec fermeté, vous lassez bien la mienne; car enfin, je ne vous dois rien, que me voulez-vous?

— Tu es ici pour répondre, et nous, nous y sommes pour te juger et te punir, repartit le moine d'une voix grave qui roulait comme le bruit sourd du tonnerre, sous la voûte de ce cachot.

— Me punir! répéta Basile avec effroi. Une telle menace s'accordait si bien avec ses

propres pensées, que son courage commença à l'abondonner; il supposa que l'heure était venue pour lui de recevoir le châtiment qu'il avait mérité en expiation de son départ furtif du prieuré. Ce fut en baissant la voix et les yeux devant ceux qu'il regardait maintenant comme les exécuteurs des vengeances saintes, que le novice ajouta :

— Et pourquoi me punir? quel mal vous ai-je donc fait?

— Tu as manqué à tes devoirs, tu as souillé, par des pensées impures, ta robe de novice.

— Qui vous l'a dit? balbutia-t-il en tremblant.

— Tes remords, répliqua vivement son terrible juge.

Basile connut ainsi que, dans sa lutte contre lui-même, il avait laissé échapper d'imprudentes paroles.

— Mon père, s'écria-t-il en tombant à genoux, faites de moi ce que vous voudrez; mais grâce pour elle! . . . .

A ces mots, les moines s'entre-regardèrent avec étonnement, nous dirions presque avec joie. Celui des deux qui n'avait point encore parlé se leva, il fixa la lampe à un anneau de fer suspendu par une chaîne au centre de la clé de voûte; ensuite, il revint s'asseoir devant le jeune pénitent, et d'une main lui relevant la tête, il l'obligea à le regarder en face.

— Ainsi, lui dit-il, déserteur de la Foi, tu aimes une femme, tu l'aimes d'amour!

Volontiers, Basile eut répondu non, car savait-il ce que c'est que d'aimer? Il ne devait pas long-temps l'ignorer : les moines s'étant consultés, prirent soin de l'en instruire.

Ici commença la plus étrange leçon qui se puisse donner à un adolescent impatient de se connaître, avide de percer curieusement les ténèbres qui font voile autour de lui, sous le nom d'innocence.

Rien de ce qui pouvait l'éclairer sur la vraie situation de son cœur ne lui fut celé; toutes les émotions qu'il avait ressenties, on les

lui remit en mémoire; on lui en expliqua les causes, les moyens, le but; non pas froidement, sèchement comme un professeur blasé explique un texte obscur à des élèves peu soucieux d'en avoir l'intelligence; il semblait, au contraire, qu'on prît plaisir à lui révéler tous les mystères dont sa pure imagination n'avait auparavant aucune idée. Afin d'enflammer son cerveau, de faire battre plus violemment son cœur, on ne tenait plus compte, ni de la pudeur des termes, ni de la chasteté des images; poursuivant toujours leur singulière accusation, les juges de Basile, ingénieusement corrupteurs, promenaient dans son esprit une lumière qui l'éclairait et l'aveuglait tour à tour.

— Ne nie pas, lui disait l'un, nous avons deviné juste; car je lis dans tes regards qu'au nom seul d'une femme les désirs impérieux de la chair te dévorent. N'est-ce pas, coupable enfant, que ce tremblement subit qui s'empare de toi, tu le dois au souvenir d'un frémissement bien

plus doux encore que tu éprouvais auprès d'elle?

— Oui, reprenait l'autre, si les lèvres te brûlent et se gonflent ainsi, c'est qu'elles ont soif de ses baisers.

— Tiens, ajouta vivement le premier, malgré toi tes bras se tendent vers elle pour l'étreindre ; ta poitrine se soulève comme si celle que tu espères était là, sur ton cœur. Ta vue s'éteint, ta bouche va la nommer...

— Nomme-là ! nomme-là ! répétèrent-ils ensemble d'une voix tonnante, et comme poussés au désir de la connaître par une intention secrète ; puis, un seul continua :

— Entends-tu, nous te demandons le nom de ta complice d'amour ; d'où vient-elle? où l'as-tu connue? où l'as-tu laissée ? Parle, parle, réprouvé ; n'attends pas, pour répondre, que le feu et le fer de la torture t'arrachent ton secret.

Ces effrayantes menaces n'avaient plus la puissance d'émouvoir le novice. Lui, presque en

délire, un nuage sur les yeux, la fièvre au cœur, l'imagination remplie de tout ce qu'il venait d'apprendre, il se disait :

— Oui, près d'elle, un doux frémissement, je l'ai éprouvé... et j'en avais peur! Oui, mes lèvres ont soif de ses baisers; j'ai rêvé qu'elles s'en abreuvaient, et je me suis effrayé de mon rêve! Oui, dans mes bras, Benedetta toujours... Voilà ce que je veux! et ce serait de l'amour! et l'amour est possible! Oh! qu'il m'est doux d'en avoir pour elle! Oh! si elle pouvait en avoir aussi pour moi!

Voilà ce qu'il osait se dire, et c'est pourquoi il avait frissonné; c'est pourquoi sa bouche avait cherché fièvreusement où se poser; c'est pourquoi, enfin, ses bras s'étaient involontairement tendus vers une image naguère pour lui charmante; mais en ce moment adorable et si belle, que ses yeux se fermèrent, éblouis de l'éclat que lui prêtait son amour.

Les moines eurent lieu de s'applaudir du succès de la leçon, si, vraiment, ils avaient voulu,

dans l'intérêt de quelque dessein caché, plutôt instruire le novice que le faire repentir d'une passion qu'ils semblaient cependant condamner. Comme ils étaient visiblement tourmentés du besoin de connaître l'objet de cet amour naissant, ils insistèrent à plusieurs fois pour obtenir de Basile quelques éclaircissements touchant la jeune fille qu'il aimait. Celui-ci se voyant ainsi plongé dans un noir cachot, parce qu'il osait aimer, supposa qu'on ne l'interrogeait de la sorte que pour faire subir à sa chère compagne un supplice égal au sien. Il refusa donc résolument de nommer Benedetta et de les mettre sur ses traces. Jugeant, à la fermeté de ses réponses, qu'il serait impossible de tirer de lui une parole satisfaisante, on le laissa seul avec son secret, sans le tourmenter davantage.

Est-ce d'elle-même que la lampe s'éteignit tout à coup? Basile dût le croire, car il ne vit personne y porter la main; quoiqu'il en fut, les deux moines qui avaient pénétré mystérieusement dans son cachot, profitèrent, comme d'un

signal convenu, de cette obscurité subite, pour sortir prestement. En partant, l'un d'eux cria au prisonnier : « A demain! Si tu as faim, si tu as soif, tu trouveras sur la pierre qui te sert de lit, le pain et l'eau des pénitents.

Basile s'élança vers l'endroit où cette voix venait de se faire entendre : il n'y avait pas d'issue praticable. Il colla l'oreille contre la muraille : le bruit des pas n'arriva point jusqu'à lui.

Seul encore une fois, qu'allait-il faire? maudire son sort? non! mais se rappeler ce qu'il avait appris et espérer.

— Quand on aime, dit-il, il faut vivre, afin de retrouver un jour celle qu'on a perdue : je vivrai!

Il rompit le pain qu'on avait placé à côté de lui, il eut recours à l'eau de la cruche, et pensa aux délicieux repas qu'il faisait, hier encore, côte à côte avec Benedetta; puis le sommeil le prit et il s'endormit.

Tout ce qu'on lui avait révélé repassa dans son rêve.

A son réveil un seul des deux moines était auprès de lui.

— Ne crains rien de moi, dit celui-ci à Basile, si je t'ai parlé hier avec sévérité, je le devais : mon supérieur était là ; mais il ne viendra pas aujourd'hui, nous sommes seuls ! Aie confiance en moi, cher enfant, car je ne suis pas de ceux qui lancent l'anathème contre l'amour ; j'ai aimé, j'ai, comme toi, oublié mon vœu d'innocence : Dieu m'a pardonné, il te pardonnera.

— Mais, mon père, vous vous trompez, dit Basile, je n'ai point prononcé de vœu, moi ; je puis aimer sans crime.

Le moine, à ces mots, jeta sur Basile un étrange regard d'envie et de colère.

— Eh ! mon père, lui dit le novice, pourquoi me regardez-vous ainsi, et que veut-on faire de moi ?

Le moine se mordit la lèvre, puis, essayant d'éteindre le sombre feu qui avait brillé dans ses yeux, il reprit d'une voix tremblante :

— Enfant, silence ! ne sois pas en peine du

sort heureux qui t'attend, tu le connaîtras bientôt. — Il dit et s'éloigna.

Le lendemain on descendit dans le cachot avec des instruments de torture; on fit briller devant Basile les lames luisantes des épées dentelées ; il entendit, à quelques pas de lui, et remuer les chaînes dont on menaçait de le charger, et pétiller le feu du brâsier devant lequel on devait exposer ses pieds nus. Malgré toutes ces précautions cruelles, prises contre sa résolution de garder le silence, on ne put lui arracher la confidence, ni de son départ de Chamouny avec la chevrière, ni le contraindre à révéler à quel point de la route il l'avait laissée. Cette dernière épreuve, dont il sortit sans pâlir, paraissait avoir été le terme fixé d'avance aux persécutions qu'on voulait lui faire subir; car celui des deux moines qui n'avait eu pour lui que des paroles sévères, changeant de ton aussitôt, l'étreignit dans ses bras, en s'écriant avec enthousiasme : — Bien! bien! brave jeune homme, tu es vraiment l'élu que Dieu nous réservait : ceux qui naîtront

de toi auront une âme forte dans un noble corps. Béni soit le Seigneur, c'est lui qui m'a conduit sur ton chemin.

Basile, aussi surpris de ces caresses qu'il l'avait été de son brusque enlèvement, demanda si l'on allait enfin lui rendre la liberté.

— Pas encore, lui répondit son étrange geôlier; mais, à compter de ce moment, tu n'habiteras plus un cachot infect. C'est une sainte demeure qu'il faut à celui que le Tout-Puissant a désigné pour une sainte œuvre, suis-nous.

Le novice suivit, quoique avec défiance, ses deux ravisseurs. Ce fut alors seulement, qu'il eut connaissance de l'étroit escalier que masquait une pierre mobile, dans l'épaisse muraille de son cachot. Il monta, puis il descendit; ensuite, il marcha si long-temps dans l'obscur passage aux cent détours, par où ses guides le conduisaient, que s'il avait eu conscience de la direction qu'il suivait et de l'étendue de ce souterrain, Basile aurait pu se dire qu'il traversait la ville de Cham-

béry dans sa plus grande longueur. Il allait ainsi du couvent des Antonins à celui des Urbanistes.

Arrivé au terme du voyage, le novice fut rendu à la lumière. Devant lui s'ouvrit une porte qui donnait sur une cellule plus mondaine que canonique, où brûlaient douze cierges, sur un autel resplendissant d'or et embaumé du parfum des fleurs.

L'un des moines, celui qui était venu seul et secrètement dans le cachot de Basile, sans avoir eu le courage de dire ce qui l'y amenait, et qui partit en emportant avec lui le désir impuissant de sauver le prisonnier ; non par pitié pour celui-ci, mais pour faire manquer un complot auquel son vœu d'obéissance l'obligeait de prêter les mains, ce moine, disons-nous, lorsqu'ils eurent pénétré dans la somptueuse cellule, baisa le bas de la robe de son complice, qui n'était autre que le père abbé du cloître des Antonins, et il se retira baissant les yeux, cachant une larme, le cœur brisé, les poings fermés par la

colère. Basile et son gardien demeurèrent seuls.

— Nous resterons ici pendant trois jours, dit le supérieur, et puis que la volonté du Seigneur soit faite, et la liberté vous sera rendue.

Le novice voulut parler.

— A mon tour je suis muet, dit le moine ; il s'assit et il ouvrit un missel pour faire comprendre au prisonnier qu'il ne voulait plus lui répondre.

Basile éleva la voix.

— Silence, mon fils, on ne vous demande que trois jours de silence ; mais songez bien qu'il nous les faut !

En disant ceci, le moine laissa voir sous sa robe le manche d'un poignard.

— Soit! encore trois jours, dit Basile, mais c'est bien long!



III

La Prière.

On était à la fin de cette troisième journée si impatiemment attendue par Basile. Aussi longtemps que le soleil, à son déclin, frappa de ses derniers rayons la coupole vitrée de l'élégante cellule, le novice, que soutenait encore l'espérance, s'efforça de se montrer confiant et résigné; mais quand le jour eut complètement disparu et que les douze cierges qui brûlaient incessamment sur l'autel parfumé, éclairèrent seuls sa nouvelle prison, Basile se décida à demander

à son silencieux gardien si l'heure de sa délivrance n'était point enfin venue.

— Elle approche, mon fils, lui dit-il; sur mon salut, je te le jure, le jour de demain ne te retrouvera point ici.

Cette assurance rendit un peu de courage au prisonnier. Il n'avait nulle raison maintenant de se défier des promesses du moine, car depuis l'instant où Basile avait triomphé de la dernière épreuve tentée sur sa force de cœur, ce n'était plus entr'eux, comme d'abord, les rapports de tourmenteur à victime; loin de là, le novice semblait être devenu tout à coup, pour l'homme à la robe noire, l'objet d'une sorte d'adoration muette: celui-ci croisait les mains sur sa poitrine et s'inclinait religeusement en passant devant Basile comme s'il eut passé devant le tabernacle. Une fois, à son réveil, il trouva le supérieur agenouillé à son chevet, les bras tendus et le regard élevé vers le ciel. Le moine appelait sur l'adolescent toutes les grâces divines. Tant de sollicitude, de marques de respect, l'empres-

sement que mettait ce mystérieux geôlier à servir Basile debout et tête nue, dès qu'il avait murmuré : — J'ai faim, j'ai soif. — Toutes ces inexplicables choses plongeaient l'esprit de notre novice dans un abîme d'incertitudes sur les bonnes ou mauvaises intentions de son gardien. Parfois il était près de se laisser prendre d'affection pour cet homme ; il voulait lui parler avec franchise de ses craintes, de son espoir, de son amour pour Benedetta surtout, et de l'inquiétude où il était, ne sachant s'il pourrait la retrouver dès qu'il aurait recouvré la liberté. Mais l'élan de sa confiance était soudain arrêté, car sur la robe du moine se dessinait toujours la forme du poignard.

Cependant la soirée avançait et Basile attendait encore que ces mots tant désirés : — Tu peux partir ! — vinssent retentir à son oreille. Un bruit de cloches assez rapproché de sa cellule, se fit entendre. Le moine ferma le missel que depuis trois jours il feuilletait, et il se leva.

— Est-ce donc le signal du départ ? demanda le novice en se levant aussi.

— Oui, mais c'est d'abord celui de la prière; à genoux, mon fils : toi sur la première marche de l'autel, moi plus bas : l'élu du Seigneur doit avoir ici la première place.

Accoutumé à s'entendre nommer de ce nom qu'il savait pourtant n'avoir pas mérité, Basile, par obéissance, s'agenouilla à la place réservée d'ordinaire au prêtre célébrant. Pria-t-il? oh! sans doute avec ferveur; mais au lieu des pieuses paroles qu'il répétait autrefois après son père d'adoption, voici ce que maintenant il osait dire à Dieu. « O Seigneur, rendez-moi Benedetta et faites qu'elle m'aime d'amour puisque vous avez voulu que je l'aimasse ainsi. »

L'oraison du moine fut plus longue mais bien moins innocente encore, il disait :

« L'œuvre de mensonge va se consommer. Mon Dieu! puisse mon jeûne et ma pénitence en avoir fait une œuvre glorieuse!

« En prêtant les mains à l'iniquité, j'ai prié afin que votre grâce la sanctifiât.

« Le dernier d'une noble race est un maudit!

Si vous ne voulez pas, Seigneur, que l'arrière-petit-fils d'Humbert-le-Saint laisse après lui de successeur de son sang, c'est que dans votre sagesse, et de tout temps, vous avez décidé que la corruption ne pourrait jamais engendrer rien de pur.

« Amédée mourant sans postérité la couronne de Savoie ne resterait pas sans maître ; mais vous le savez, mon Dieu, celui qui doit succéder au prince que vous avez frappé de stérilité, est aussi l'ennemi de votre Église : il continuerait les scandales du règne de son prédécesseur.

« Souverain-juge, vous qui savez voir la grandeur des intentions, malgré la bassesse des moyens, ce n'est point en vain, n'est-ce pas, que vous avez fait de moi le confident et le complice de la haine d'Amédée, pour son héritier légitime? C'est vous et non pas cette haine que je sers. Lorsque j'ai fait entendre à mon royal pénitent les mots de fraude pieuse, c'est vous qui daigniez parler par ma voix, comme c'est vous aussi, qui me conduisîtes vers cet enfant que vous aviez destiné à la gloire de purifier le

trône souillé par la débauche et par l'impiété.

« Mon Dieu, si ce n'est pas votre volonté que j'accomplis, sèchez mon sang dans mes veines, éteignez la parole sur mes lèvres en ce moment où je dois lui montrer le but et lui crier : Va!

« Mais non, je ne me suis point abusé : vous l'aviez créé beau, avec une âme forte, un cœur ardent, pour qu'il marchât un jour dans vos voies mystérieuses. J'ai éprouvé la force de son âme, j'ai attisé le feu de son cœur afin de mieux m'assurer qu'il était bien votre élu, afin que l'état d'innocence dans lequel vous l'aviez conservé, ne fut pas un obstacle à vos admirables desseins.

« Un jour encore, mon Dieu, et cet enfant peut-être n'avait plus la pureté d'âme que vous mîtes en lui! Laissez-moi croire que je l'ai sauvé des abîmes de la perdition ; laissez-moi croire que c'est un ange que vous rappelez à vous, pour que ma main ne tremble pas lorsque, après l'œuvre accomplie, il faudra bien que je l'envoie recevoir au ciel la couronne du martyre ! »

Maintenant sont suffisamment expliquées, nous le croyons du moins, et les terreurs que le moine avait voulu inspirer à Basile, et les imprudentes leçons qu'il lui avait données, et les marques de respect dont il l'entourait depuis trois jours qu'ils habitaient ensemble la cellule du couvent des dames Urbanistes.

Où le maladroit entremetteur Bérold avait échoué, le fanatisme religieux devait réussir.

Deux moines avaient donc le secret d'Amédée. L'un était le chef tout-puissant de sa communauté : il menait l'intrigue. L'autre, contraint à l'obéissance, y participait comme le confident du héros de la tragédie participe à l'action principale : il meuble le théâtre, ou il se tient dans la coulisse, toujours prêt à paraître pour donner au besoin, soit la réplique, soit un coup de main. Mais quelquefois aussi les confidents deviennent premiers rôles. Attendons, nous n'en avons pas encore fini avec le second du supérieur des Antonins.

Basile ayant tourné la tête vers son gardien,

s'aperçut avec joie que celui-ci avait fini de prier.

— Nous allons partir, n'est-ce pas? lui dit-il en se levant.

— Tout-à-l'heure, mon fils, répliqua le moine, mais nous ne nous quitterons pas sans avoir rompu ensemble le pain blanc et bu le vin de l'adieu.

— Comme il vous plaira, mon père; mais j'ai faim et soif de ma liberté bien plus que du pain et du vin de votre couvent.

— La liberté vous sera rendue au moment qui a été marqué par le Seigneur lui-même. Vous ne faiblirez pas, je l'espère, dans ce qu'il ordonne de vous, quand il ne vous reste plus que deux heures de patience à avoir.

— Deux heures! encore deux heures! murmura le novice. Cependant touché de l'air chagrin qu'il voyait prendre à son compagnon de captivité, il dit :

— Je me soumets, mon père, mangeons, bu-

vons ensemble, puisque c'est la volonté de Dieu et la vôtre.

Le supérieur des Antonins dressa lui-même le couvert. A peine Basile eut-il approché ses lèvres du verre que son gardien avait placé devant lui, qu'il s'arrêta inquiet et demanda :

— Qu'est-ce donc que cela, mon père?

— Du vin, mon enfant, du meilleur de notre cellier : c'est de celui-là que boit le comte Amédée, quand il y a gala à la cour.

Le novice souriant, reprit :

— J'aurais tort de me plaindre alors, moi qui n'ai jamais bu de vin, puisque je commence par celui que l'on sert sur la table des princes.

Il but d'abord avec discrétion, goutte à goutte, puis, s'enhardissant, ce fut d'une seule lampée qu'il vida son verre. Il le tendit ensuite au moine en lui disant : — Encore. — Non assez! répondit celui-ci, qui suivait, d'un regard attentif, les effets de ce breuvage sur les traits et dans les yeux de Basile.

D'abord il passa la main sur son front, puis

dans ses cheveux, lentement et comme avec incertitude ; un sourire presque maladif, faiblement accentué, se dessina sur ses lèvres; son œil était fixe, sa bouche, demi ouverte, semblait vouloir parler et la parole lui manquait ; enfin sa poitrine, un moment comprimée, se dilata dans une inexprimable exhalation de bien-être ; ses joues s'enflammèrent, ses regards étincelaient, son visage parut rayonner ; il se leva en s'écriant: — Partons ! — Partons ! répéta le supérieur. Il prit le novice par la main et l'entraîna. Deux portes furent successivement ouvertes devant eux par le moine confident qui attendait à l'écart le signal de ce moment décisif. A quelques pas plus loin le guide de Basile souleva une tapisserie, puis poussant brusquement le novice, il ferma sur celui-ci la troisième porte que cette tapisserie masquait à l'extérieur.

Les deux moines s'inclinant l'un devant l'autre, firent dévotement le signe de la croix.

IV

L'extase.

Le charme opérait, la férie allait se continuer.

Depuis quelques instants le novice n'avait plus la conscience de lui-même. Son intelligence s'égarait dans un vague indicible. Il essayait bien encore de rappeler à soi son identité; mais toujours celle-ci lui échappait, et lorsque, parfois, il parvenait à la ressaisir, c'est, pour ainsi dire, dans un être nouveau ou glorieusement transfiguré que Basile se retrouvait.

Un air embaumé se répandait autour de lui ; il marchait pas à pas dans une atmosphère de parfums, attiré vers une lumière indécise par des chants mystérieux et doux. A demi éteints qu'ils étaient par la distance, ces chants semblaient les chœurs invisibles des anges qui se répondent dans les profondeurs du ciel.

Ainsi ceux qui conspiraient contre la raison de l'élève du vieux prieur n'avaient rien oublié de ce qui pouvait la fausser, la détruire : faible clarté qui trouble la vue en la caressant, parfums qui enivrent, mélodie cachée qui surexcite la sensibilité, qui appelle la rêverie et plonge dans l'extase, tout avait été perfidement calculé pour ajouter à la puissance du philtre dont le moine venait de tenter l'essai sur son prisonnier.

Demeuré seul dans cette autre partie du couvent, Basile ne s'aperçut même pas que son guide avait disparu. Il continuait à avancer sans volonté arrêtée, vers un but inconnu, et le cœur lui bondissait, agité d'une inexprimable joie, et tout bas il nommait Benedetta, comme s'il eut pensé qu'il devait la rencontrer là. Il fut soudain

arrêté dans sa marche incertaine, par un spectacle étrange, admirablement beau, qui s'offrit à ses regards et le retint, immobile sur place, frappé de surprise, frémissant d'émotion.

Dans un espace demi-circulaire, ménagé au fond de la galerie où il se trouvait, ainsi qu'on ménage à l'extrémité du sanctuaire l'ultime chapelle d'où descend une mystérieuse lumière sur le sacré tabernacle, un jour factice venu d'en haut, s'épandait, tamisé, au travers d'un triple voile de gaze couleur de rose, sur un lit couvert de soie où, les yeux demi-clos, une jeune femme reposait. Le sourire de la béatitude s'épanouissait sur ses lèvres vermeilles; ses longs cheveux noir de jais, ondulant, abandonnés à eux-mêmes sur ses gracieuses épaules, en faisaient ressortir l'éblouissante blancheur. Son sein, doucement soulevé par sa respiration légère et mesurée, repoussait sa main rosée et mignonne qui s'appuyait sur lui mais ne le cachait pas. Peu à peu, par intervalle et d'un pied impatient, elle rejetait en arrière et sa courte-pointe de damas à larges fleurs, et le drap de toile fine qui la couvraient, si

bien, qu'un moment arriva où les splendeurs corporelles de cette ravissante créature n'eurent plus enfin de secrets à révéler au jeune novice.

—Benedetta! dit-il.—Et ce n'était pas elle. Ses jambes tremblèrent.—Benedetta! murmura-t-il plus bas. — Et il ferma les yeux.

La vision, car il croyait aux visions, l'ami de la chevrière, la vision n'ayant pas disparu, bien qu'il eut attendu quelque temps avant de se hasarder à contempler encore celle qu'il ne pouvait se lasser de voir, Basile releva la tête, et il cessa bientôt d'invoquer Benedetta. Son nom, son image s'effacèrent même de sa pensée. Le cœur pris par les sens, il demeura dans une sorte d'anéantissement extatique; il se tenait, les mains serrées contre sa poitrine, comme pour étouffer ce qui grondait en lui.

— Je rêve! pensait-il. O mon Dieu! vous qui envoyez de tels songes à vos créatures, sans doute pour éprouver leur force; mon Dieu, ne m'abandonnez pas!

Ainsi qu'on l'avait prévu, Dieu l'abandonna. Il n'était pas besoin, pour que le ravissement du

novice montât jusqu'au délire, que les nuages parfumés de l'encens qui brûlait incessamment autour du lit où reposait la comtesse de Savoie, vinssent encore exalter son cerveau.

Les voix mystérieuses continuaient à chanter, en s'accompagnant de la viole, ces paroles du psalmiste qui appellent les grâces d'en haut sur le front des rois :

« Que le Seigneur vous exauce au jour de l'affliction.

« Qu'il vous envoie son secours du haut de son sanctuaire. Qu'il se souvienne de tous vos sacrifices et qu'il rende votre holocauste digne de lui.

« Qu'il vous donne ce que votre cœur désire et que tous vos desseins soient accomplis. »

C'est en ce moment même, nous le redisons encore, que la sonnerie des cloches proclamait d'un bout à l'autre de Chambéry le miracle que le comte Rouge allait tenter sous l'abri du saint lieu et avec l'assistance des prières de l'Église.

Faut-il maintenant apprendre à nos lecteurs que Bonne de Berry, trompée dans sa pieuse confiance, avait eu sa part du breuvage perfide qui

devait, chaste épouse qu'elle était, la rendre complice du mensonge politique conçu par Amédée pour déshériter un ennemi.

Ainsi c'est sans hésiter qu'elle avait approché de ses lèvres le vase que des mains pures lui présentèrent. La jeune fille dont elle avait fait choix pour compagne de cellule durant la neuvaine qu'elle accomplissait au couvent, ignorait, aussi bien que les autres sœurs aussi bien que la supérieure des Urbanistes, le complot tramé contre la pieuse comtesse. *Veni Creator!* chantaient les simples filles, alors que l'époux entrait à grand bruit par la porte principale du monastère. Elles étaient bien loin de soupçonner qu'en même temps, et par un passage secret, l'adultère pénétrait aussi dans leur sainte maison.

Quand la comtesse sentit l'engourdissement s'emparer d'elle, la somnolence peser sur ses paupières :

— Est-ce le Seigneur qui étend sa main sur moi? demanda-t-elle.

C'était la liqueur fatale qui agissait.

Alors elle ne vit plus rien de ce qui se passait

autour d'elle; les corps n'étaient plus que des ombres vagues qui glissaient dans l'espace; les bruits les plus rapprochés, des voix lointaines qui n'apportaient à son oreille que des sons indistincts.

— Souffrez-vous, madame, lui demandèrent tout alarmées les sœurs, dont en cet instant elle était entourée.

Bonne ne pouvait pas répondre : — J'espère, j'attends, je suis heureuse! — Mais son visage rayonna tout à coup.

— Allons prier pour elle, dit la supérieure, avec une sorte d'effroi, et elle entraîna à sa suite les jeunes nonnes qui vivaient sous son obéissance.

La comtesse demeura seule.

Bientôt, de deux portes opposées, deux hommes entrèrent dans la cellule de Bonne de Berry: à droite le mari, à gauche le moine confident du supérieur.

Ayant jeté un regard vers la noble créature dont il avait, on peut le dire, paralysé l'âme afin de souiller le corps, Amédée tressaillit, comme si le remords venait enfin de parler à sa conscience. C'était sa dignité d'époux avec la-

quelle il avait trop peu compté qui, au moment suprême, se livrait à un mouvement de révolte. Le comte détourna les yeux et dit au moine en désignant sa femme, chez qui la vie semblait alors suspendue :

— Emportez-la, mon père, et ne revenez ici que pour m'annoncer la mort de l'homme que vous savez.

Le moine s'avança vers Bonne de Berry, afin de la transporter aussitôt dans le mystérieux réduit où devait s'accomplir le crime ; mais, au moment de la soulever dans ses bras, à son tour, il se sentit aussi tressaillir; un sentiment de colère et de pitié altéra son visage; il soupira et parut hésiter.

— Monseigneur, le comte, balbutia-t-il d'une voix dolente, en s'adressant à Amédée. — Ce dernier ne jugea point qu'il dût lui répondre. — Monseigneur le comte, répéta le moine avec l'accent de la prière! — Le prince, inflexible dans son coupable dessein, garda encore le silence et ne se tourna même pas vers celui qui paraissait le supplier.

Ses appels n'ayant point été accueillis comme il l'avait espéré, le robuste antonin se décida à obéir aux ordres qu'il avait reçus et de son supérieur, et de son souverain. La comtesse fut emportée par lui à travers un corridor obscur jusque sur ce lit couvert de soie, environné de parfums, devant lequel Basile devait bientôt s'arrêter en extase.

Quand le moine, à qui le cœur battait violemment, eut déposé son adorable fardeau sur l'autel du sacrifice, il se pencha vers Bonne de Berry et, pressé par un besoin de vengeance, il lui dit à l'oreille ces mots qu'elle ne pouvait pas entendre :

« Un reste de pitié tout à l'heure encore m'a parlé pour toi, maintenant je n'en ai plus ; tu sauras ce qu'il en coûte lorsqu'on a méprisé mon amour. Le secret du complot qui te livre à notre prisonnier est vendu. Ta honte sera révélée un jour. Ce n'est pas trop de la flétrissure publique pour venger le cœur que tu as blessé, l'amour que tu dédaignes. Bonne, tu m'as repoussé de

la main ; c'est du pied, je te le prédis, que les autres te repousseront.

Cela dit, et presque fou de désespoir, en pensant qu'un autre allait posséder le bien qu'il avait osé convoiter ; il s'éloigna rapidement, car il sentait qu'un moment encore auprès d'elle, et ce ne serait plus Basile que le poignard du père abbé devrait atteindre.

Ce fut alors qu'il rencontra le supérieur des Antonins menant le novice à l'adultère, c'est-à-dire à la mort.

Comment la jeune comtesse de Savoie eût-elle échappé à l'intrigue qui se tramait contre elle, quand, pour en assurer le succès, s'étaient ligués tant d'intérêts divers : son désir de maternité, la politique d'un prince vicieux, le fanatisme d'un prêtre et la rancune d'un moine !

Quelques heures après, comme les premières lueurs du jour commençaient à paraître, il y eut grand bruit dans la partie reculée du couvent des Urbanistes de Sainte-Claire, où, naguère, Basile était entré, le cœur encore occupé seulement du souvenir de Benedetta.

Arraché tout à coup à son rêve par le frère impudique, ramené avant qu'il eût pu se reconnaître, jusqu'au milieu de la pièce à portière de tapisserie qui précédait la galerie au fond de laquelle Bonne reposait toujours, le novice, en ce moment, luttait contre un furieux, qui déjà l'avait percé de deux coups de poignard.

—Il faut que tu meures, lui disait cet homme, Dieu le veut !

Et de nouveau la lame était dirigée contre Basile. Ce dernier coup, frappé d'une main plus sûre que les autres, menaçait d'ouvrir un large passage au sang de la victime ; mais malgré la rapidité de l'attaque, l'instinct de la vie s'étant réveillé avec énergie, centupla les forces du novice. Celui-ci évita le coup, il repoussa son assassin et trouvant issue devant lui, il parvint à gagner l'étroit passage qui menait à la cellule dorée dans laquelle il avait, trois jours durant, attendu l'heure de sa délivrance. Le supérieur des Antonins se hâta de le poursuivre ; mais les portes que Basile rencontrait ouvertes sur sa route, il les fermait derrière lui afin de retarder la marche de

l'homme qui l'avait voué au martyre. Quand l'assassin eut vaincu les obstacles qui devaient l'arrêter deux fois, il ne retrouva plus devant lui que la robe ensanglantée du novice, jetée au pied de l'autel.

— Disparu! dit-il, en laissant tomber son poignard.

— Il faut donc que le démon l'ait sauvé, repartit son complice qui le suivait.

L'un pâlit de surprise et de crainte, l'autre se détourna pour cacher un sourire de joie.

Amédée, toujours enfermé dans la cellule d'où Bonne avait été emportée, attendait avec une impatience plus facile à concevoir qu'à décrire, l'instant où il devait apprendre que son déshonneur volontaire avait été vengé par un meurtre. Qu'on juge de sa fureur lorsque le père abbé, le poignard sanglant d'une main, la robe de Basile de l'autre, se présenta devant le comte Rouge pour l'instruire de l'inexplicable disparition de leur victime.

— Dieu n'a pas permis qu'il mourût, dit le supérieur, résignons-nous, mon fils

— Voilà qui vous est facile à dire, repartit Amédée; vous n'êtes ni prince, ni mari, mon père, vous ne comprenez pas que c'est trop que d'être quatre confidents pour un tel secret.

— Quatre, dites-vous? vous faites erreur; celui qui seul serait à craindre pour nous, ne pourra jamais percer le mystère dont j'ai eu soin de l'environner depuis six jours; donc, ainsi que par le passé, nous ne sommes que trois...

— Trois! interrompit violemment Amédée, trois, c'est trop, mon père!

Tout bas il ajouta :

— C'est encore trop de deux!

Le supérieur se courba en signe d'obéissance.

— Demain, dit-il, le secret ne sera plus qu'entre vous et moi!

Cependant l'heure était venue où la comtesse devait sortir du monastère pour retourner triomphalement à son château, qu'elle avait quitté depuis neuf jours. A son réveil, Bonne trouva près d'elle l'époux que son rêve extatique lui avait montré tel que son cœur le redemandait à

Dieu. Elle lui sourit, et baissant pudiquement les paupières :

— Oh! maintenant j'espère! dit-elle. Une chaste rougeur colora son front.

Bonne ne vit pas le sourcillement du comte. Quand elle leva de nouveau ses regards vers lui, il avait fait violence à sa colère : son visage était calme.

Enfin le noble couple sortit de la sainte maison. Les bénédictions des sœurs l'accompagnèrent long-temps. Au dehors le peuple qui était accouru en foule sur son passage, lui fit escorte jusqu'au château.

— Quel beau jour pour moi! dit Bonne de Berry, lorsque rentrée dans son appartement elle put témoigner au comte la joie qu'elle éprouvait.

Elle allait avec confiance l'enlacer de ses deux bras.

— Pour Dieu, madame, dit-il en la repoussant, ne vous félicitez pas trop d'avoir accompli votre vœu : car ce que vous avez de mieux à

faire maintenant, c'est de prier jour et nuit pour qu'il ne soit pas exaucé !

Ayant parlé ainsi, il s'éloigna.

La comtesse, muette de stupeur, se laissa tomber sur un siége.

— Oh! mon Dieu, dit-elle, je ne serai donc jamais heureuse !

Par hasard, comme elle se tenait le front courbé, son regard s'arrêta sur ses mains, un frisson la glaça. Son anneau de mariage n'était plus à son doigt.

— Pourquoi donc, se demanda Bonne, m'a-t-il repris cet anneau!

Bien que l'erreur qui l'abusait encore la défendît contre un pressentiment funeste, il lui sembla que la perte de son alliance, où les deux noms de Bonne et d'Amédée étaient enlacés, lui présageait un nouveau malheur. Alors, s'abandonnant aux larmes, elle murmura :

— Au moins il n'aurait pas dû venir !

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

BENEDETTA.

DEUXIÈME PARTIE.

BONNE DE BERRY.

Librairie de Dumont.

EN VENTE.

	fr.	cent.
MAITRE ADAM LE CALABRAIS, par A. Dumas. 1 vol. in-8.	7	50
OTHON L'ARCHER, par A. Dumas, 1 vol. in-8.	7	50
LE MAITRE D'ARMES, par Alexandre Dumas, 3 vol. in-8.	22	50
LA COMTESSE DE SALISBURY, par le même, 2 vol. in-8.	15	»
ISABEL DE BAVIÈRE, par le même, 3e *édit.* 2 vol. in-8.	15	»
SOUVENIRS D'ANTONY, par le même, 3e *édit.* in-8.	7	50
IMPRESSIONS DE VOYAGE, par le même, 3e *édit.* 5 vol. in-8.	35	»
PAULINE ET PASCAL BRUNO, par le même, 2e *édit.* 2 vol.	15	»
LE CAPITAINE PAUL, par le même, 2e *édit.*, 2 vol. in-8.	15	»
QUINZE JOURS AU SINAI, par le même, 2e *édit.* 2 vol. in-8.	15	»
ACTÉ, par le même, 2e *édit.* 2 vol. in-8.	15	»
AVENTURES DE JOHN DAVYS, par le même, 4 vol. in-8.	30	»
LES STUARTS, par le même, 2 vol in-8.	15	»
PRAXÈDE, par le même, 1 vol. in-8.	7	50
NOUVELLES IMPRESSIONS DE VOYAGE *(midi de la France)*, par le même. 3 vol. in-8.	22	50
UNE ANNÉE A FLORENCE, par Alexandre Dumas. 2 vol. in-8,	15	»
LE CAPITAINE PAMPHILE, par Alexandre Dumas, 2 v. in-8.	15	»
EXCURSIONS SUR LES BORDS DU RHIN, par A. Dumas. 2 v in-8.	15	»
SCÈNES POPULAIRES, par H. Monnier, 2 v. in-8, 4e *édit.*	15	»
NOUVELLES SCENES POPULAIRES, par le même, 2 vol in-8.	15	»
GEORGES ET FABIANA, par H. Arnaud (Mme Charles Reybaud), 2 vol. in-8.	15	»
LE PELOTON DE FIL ET LE CABARET DES MORTS, par Roger de Beauvoir, 2 vol. in-8.	15	»
LE COMTE DE MANSFELDT, par A. de Lavergne, 1 vol. in-8.	7	50
LA COURSE AU CLOCHER, par *le même*, 1 vol. in-8.	7	50
ANAIS, par Mme C. Bodin (Jenny Bastide), 2 vol. in-8.	15	»
LOUISON D'ARQUIEN, par Charles Rabou. 1 vol. in-8.	7	50
LOUISE, par la duchesse d'Abrantès, 2 vol. in-8.	15	»
CALISTE, par madame Camille Bodin, 2 vol. in-8.	15	»
JACQUES CALLOT, par Madame Élise Voïart, 2 vol in-8.	15	»
UN REVE D'AMOUR, par Frédéric Soulié, 1 vol. in-8.	7	50
LE COLPORTEUR ET LA CROIX DE L'AFFUT, par Élie Berthet, 2 vol. in-8.	15	»
IDA, par le vicomte d'Arlincourt, 2 vol. in-8.	15	»
LUCIE, par Jules Lacroix, 2 vol. in-8.	15	»
MANETTE, par Hippolyte Bonnellier, 2 vol. in-8.	15	»
LA FILLE D'HONNEUR, par Mme de Bawr, 2e *édit.* 2 vol. in-8.	15	»
MADAME DE RIEUX ET LA PETITE REINE, par madame Ch. Reybaud (H. Arnaud), 2 vol. in-8.	15	»
LA COMTESSE DE CHOISEUL-PRASLIN, par Paul-L. Jacob (bibliophile), 2 vol. in-8.	15	»
LE PAUVRE DE MONTLHÉRY, par Charles Rabou. 1 vol. in-8.	7	50
HORTENSE, par Alphonse Karr. 1 vol. in-8.	7	50
SCÈNES DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE, par Henri Monnier. 2 vol. in-8.	15	»
LES QUATRE SOEURS, par Frédéric Soulié, 4 vol. in-8.	30	»
LA LESCOMBAT, par Roger de Beauvoir, 2 vol. in-8.	15	»
LA MARQUISE DE CONTADES, par A. Delavergne. 1 vol. in-8.	7	50
LA PENSION BOURGEOISE, par A. Delavergne. 1 vol. in-8.	7	50
UN AMOUR DANS L'AVENIR, par Méry. 2 vol. in-8.	15	»
LA JEUNESSE DE MIRABEAU, par madame Louise Colet, 1 vol. in-8.	7	50
LE CHEVA[illegible] HAVILLE, par P.-L. Jacob (bibliophile), 1 vol. in-8.	7	50

Sous Presse :

L'EGOISME OU L'AMOUR, par madame E. de Girardin.
LES TROIS ROHAN, par Roger de Beauvoir.
LA NUIT DES NOCES, par P.-L Jacob (bibliophile).
LA DUCHESSE DE MAZARIN, par Alex. de Lavergne.
GABRIELLE ET LUCIE, par madame Charles Reybaud.
LE BONHOMME BUYAT, par Alexandre Dumas.
ÉTIENNE, par J.-B.-P. Lafitte.
LAURENCE, par madame Camille Bodin.

E. Dépée, impr. à Sceaux